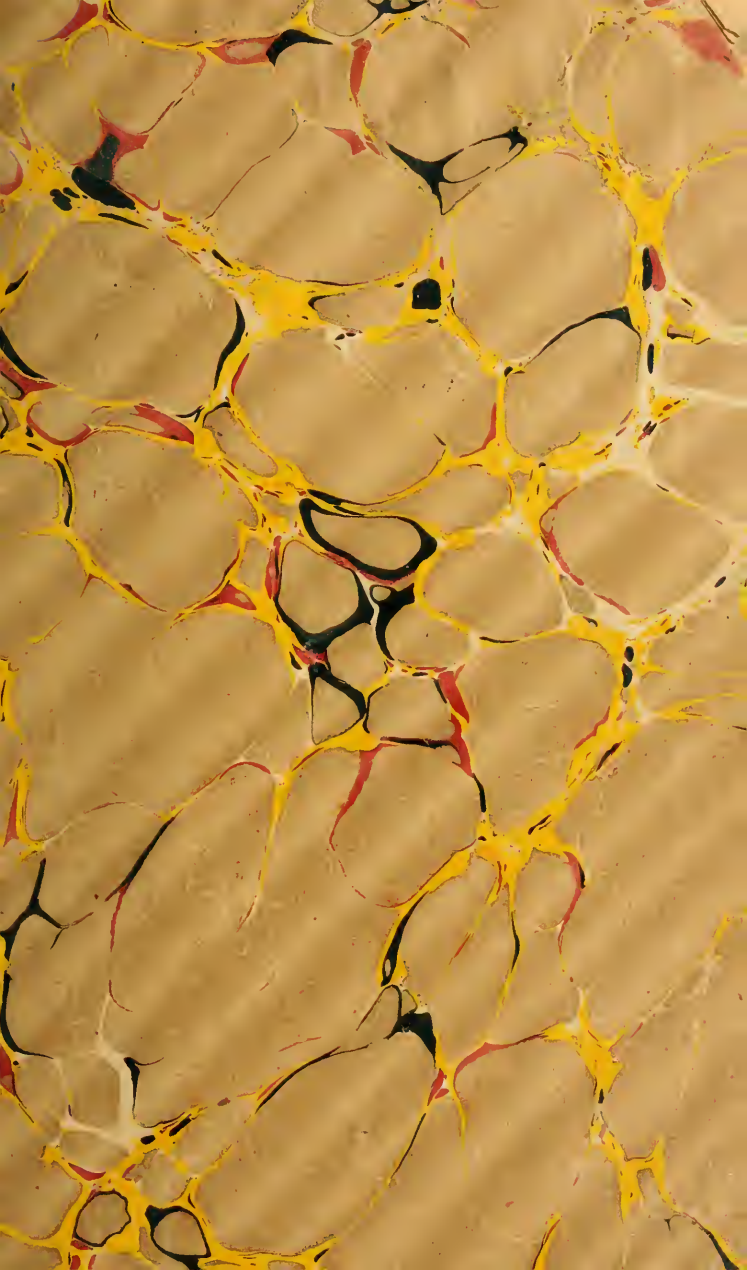
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY



ŒUVRES POÉTIQUES

DE

ANDRÉ CHÉNIER

Paris. — Charles Unsinger, imprimeur, 83, rue du Bac.

516.3ny

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

ANDRÉ CHÉNIER

PRÉCÉDÉES

D'UNE ÉTUDE SUR ANDRÉ CHÉNIER

PAR

SAINTE-BEUVE

NOUVELLE ÉDITION MISE EN ORDRE ET ANNOTÉE

PAR

M. LOUIS MOLAND

TOME PREMIER

PARIS
GARNIER FRÈRES, ÉDITEURS
RUE DES SAINTS-PÈRES

1889

16404
6/10/91
PQ
1965
H1
1889
c.2

ÉPITRES

ÉPITRES

I[1]

A LE BRUN ET AU MARQUIS DE BRAZAIS

Le Brun, qui nous attends au rives de la Seine[2],
Quand un destin jaloux loin de toi nous enchaîne;
Toi, Brazais, comme moi sur ces bords appelé;
Sans qui de l'univers je vivrais exilé;
Depuis que de Pandore un regard téméraire
Versa sur les humains un trésor de misère,
Pensez-vous que du ciel l'indulgente pitié
Leur ait fait un présent plus beau que l'amitié?

Ah! si quelque mortel est né pour la connaître,
C'est nous, âmes de feu, dont l'Amour est le maître.
Le cruel trop souvent empoisonne ses coups;
Elle garde à nos cœurs ses baumes les plus doux.
Malheur au jeune enfant seul, sans ami, sans guide,
Qui près de la beauté rougit et s'intimide,
Et d'un pouvoir nouveau lentement dominé,

1. Édition 1819.

2. André Chénier était alors (1782) en garnison à Strasbourg, sous-lieutenant dans le régiment d'Angoumois. Il avait à peine vingt ans.

Par l'appât du plaisir doucement entraîné,
Crédule, et sur la foi d'un sourire volage,
A cette mer trompeuse et se livre et s'engage !
Combien de fois, tremblant et les larmes aux yeux,
Ses cris accuseront l'inconstance des dieux !
Combien il frémira d'entendre sur sa tête
Gronder les aquilons et la noire tempête,
Et d'écueils en écueils portera ses douleurs
Sans trouver une main pour essuyer ses pleurs !
Mais heureux dont le zèle, au milieu du naufrage,
Viendra le recueillir, le pousser au rivage ;
Endormir dans ses flancs le poison endormi,
Réchauffer dans son sein le sein de son ami,
Et de son fol amour étouffer la semence,
Ou du moins dans son cœur ranimer l'espérance !
Qu'il est beau de savoir, digne d'un tel lien,
Au repos d'un ami sacrifier le sien !
Plaindre de s'immoler l'occasion ravie,
Être heureux de sa joie et vivre de sa vie !

Si le ciel a daigné d'un regard amoureux
Accueillir ma prière et sourire à mes vœux,
Je ne demande point que mes sillons avides
Boivent l'or du Pactole et ses trésors liquides,
Ni que le diamant, sur la pourpre enchaîné,
Pare mon cœur esclave au Louvre prosterné ;
Ni même, vœu plus doux ! que la main d'Uranie
Embellisse mon front des palmes du génie ;
Mais que beaucoup d'amis, accueillis dans mes bras,
Se partagent ma vie et pleurent mon trépas ;
Que ces doctes héros, dont la main de la Gloire

A consacré les noms au temple de Mémoire
Plutôt que leurs talents, inspirent à mon cœur
Les aimables vertus qui firent leur bonheur ;
Et que de l'amitié les antiques modèles
Reconnaissent mes pas sur leurs traces fidèles.
Si le feu qui respire en leurs divins écrits
D'une vive étincelle échauffa nos esprits ;
Si leur gloire en nos cœurs souffle une noble envie,
Oh ! suivons donc aussi l'exemple de leur vie :
Gardons d'en négliger la plus belle moitié ;
Soyons heureux comme eux au sein de l'amitié.
Horace, loin des flots qui tourmentent Cythère,
Y retrouvait d'un port l'asile salutaire ;
Lui-même au doux Tibulle, à ses tristes amours,
Prêta de l'amitié les utiles secours.
L'amitié rendit vains tous les traits de Lesbie ;
Elle essuya les yeux que fit pleurer Cynthie.
Virgile n'a-t-il pas, d'un vers doux et flatteur,
De Gallus expirant consolé le malheur ?
Voilà l'exemple saint que mon cœur leur demande.
Ovide, ah ! qu'à mes yeux ton infortune est grande !
Non pour n'avoir pu faire aux tyrans irrités
Agréer de tes vers les lâches faussetés ;
Je plains ton abandon, ta douleur solitaire
Pas un cœur qui, du tien zélé dépositaire,
Vienne adoucir ta plaie, apaiser ton effroi,
Et consoler tes pleurs, et pleurer avec toi !
Ce n'est pas nous, amis, qu'un tel foudre menace ;
Que des dieux et des rois l'éclatante disgrâce
Nous frappe, leur tonnerre aura trompé leurs mains ;
Nous resterons unis en dépit des destins.

Qu'ils excitent sur nous la fortune cruelle;
Qu'elle arme tous ses traits : nous sommes trois contre elle;
Nos cœurs peuvent l'attendre, et dans tous ses combats,
L'un sur l'autre appuyés, ne chancelleront pas.

Oui, mes amis, voilà le bonheur, la sagesse.
Que nous importe alors si le dieu du Permesse
Dédaigne de nous voir, entre ses favoris,
Charmer de l'Hélicon les bocages fleuris?
Aux sentiers où leur vie offre un plus doux exemple
Où la félicité les reçut dans son temple,
Nous les aurons suivis, et, jusques au tombeau,
De leur double laurier su ravir le plus beau.
Mais nous pouvons, comme eux, les cueillir l'un et l'autre.
Ils reçurent du ciel un cœur tel que le nôtre;
Ce cœur fut leur génie, il fut leur Apollon,
Et leur docte fontaine, et leur sacré vallon.
Castor charme les dieux, et son frère l'inspire.
Loin de Patrocle, Achille aurait brisé sa lyre.
C'est près de Pollion, dans les bras de Varus,
Que Virgile envia le destin de Nisus.
Que dis-je? Ils t'ont transmis ce feu qui les domine.
N'ai-je pas vu ta muse au tombeau de Racine[1],
Le Brun, faire gémir la lyre de douleurs
Que jadis Simonide anima de ses pleurs?
Et toi, dont le génie, amant de la retraite,
Et des leçons d'Ascra studieux interprète,

1. Fils de l'auteur du poème *De la religion*, et petit-fils du grand Racine; il mourut à Cadix, lors du désastre qui détruisit Lisbonne et qui ébranla toute la côte de Portugal et d'Espagne.
(Note de l'auteur.)

Accompagnant l'année en ses douze palais,
Étale sa richesse et ses vastes bienfaits[1] ;
Brazais, que de tes chants mon âme est pénétrée,
Quand ils vont couronner cette vierge adorée
Dont par la main du temps l'empire est respecté,
Et qui de la vieillesse augmente la beauté!
L'homme insensible et froid en vain s'attache à peindre
Ces sentiments du cœur que l'esprit ne peut feindre;
De ses tableaux fardés les frivoles appas
N'iront jamais au cœur dont ils ne viennent pas.
Eh! comment me tracer une image fidèle
Des traits dont votre main ignore le modèle?
Mais celui qui, dans soi descendant en secret,
Le contemple vivant, ce modèle parfait,
C'est lui qui nous enflamme au feu qui le dévore;
Lui qui fait adorer la vertu qu'il adore;
Lui qui trace, en un vers des Muses agréé,
Un sentiment profond que son cœur a créé.
Aimer, sentir, c'est là cette ivresse vantée
Qu'aux célestes foyers déroba Prométhée.
Calliope jamais daigna-t-elle enflammer
Un cœur inaccessible à la douceur d'aimer?
Non : l'amour, l'amitié, la sublime harmonie,
Tous ces dons précieux n'ont qu'un même génie;
Même souffle anima la poète charmant,
L'ami religieux et le parfait amant.
Ce sont toutes vertus d'une âme grande et fière.
Bavius et Zoïle, et Gacon et Linière,

1. Le marquis de Brazais avait composé un poème de l'*Année*, qui est resté manuscrit.

Aux concerts d'Apollon ne furent point admis,
Vécurent sans maîtresse, et n'eurent point d'amis.

Et ceux qui, par leurs mœurs dignes de plus d'estime,
Ne sont point nés pourtant sous cet astre sublime,
Voyez-les, dans des vers divins, délicieux,
Vous habiller l'amour d'un clinquant précieux;
Badinage insipide où leur ennui se joue,
Et qu'autant que l'amour le bon sens désavoue.
Voyez si d'une belle un jeune amant épris
A tressailli jamais en lisant leurs écrits;
Si leurs lyres jamais, froides comme leurs âmes,
De la sainte amitié respirèrent les flammes.
O peuples de héros, exemples des mortels!
C'est chez vous que l'encens fuma sur ses autels;
C'est aux temps glorieux des triomphes d'Athène,
Aux temps sanctifiés par la vertu romaine;
Quand l'âme de Lélie animait Scipion,
Quand Nicoclès mourait au sein de Phocion [1];
C'est aux murs où Lycurgue a consacré sa vie,
Où les vertus étaient les lois de la patrie.
O demi-dieux amis! Atticus, Cicéron,
Caton, Brutus, Pompée, et Sulpice, et Varron!
Ces héros, dans le sein de leur ville perdue,
S'assemblaient pour pleurer la liberté vaincue.
Unis par la vertu, la gloire, le malheur,
Les arts et l'amitié consolaient leur douleur.
Sans l'amitié, quel antre ou quel sable infertile
N'eût été pour le sage un désirable asile,

1. Plutarque, *Phocion*, XXXVI.

Quand du Tibre avili le sceptre ensanglanté
Armait la main du vice et la férocité;
Quand d'un vrai citoyen l'éclat et le courage
Réveillaient du tyran la soupçonneuse rage;
Quand l'exil, la prison, le vol, l'assassinat,
Étaient pour l'apaiser l'offrande du sénat!
Thraséas, Soranus, Sénécion, Rustique,
Vous tous dignes enfants de la patrie antique,
Je vous vois tous, amis entourés de bourreaux,
Braver du scélérat les indignes faisceaux,
Du lâche délateur l'impudente richesse,
Et du vil affranchi l'orgueilleuse bassesse.
Je vous vois, au milieu des crimes, des noirceurs,
Garder une patrie, et des lois, et des mœurs;
Traverser d'un pied sûr, sans tache, sans souillure,
Les flots contagieux de cette mer impure;
Vous créer, au flambeau de vos mâles aïeux,
Sur ce monde profane un monde vertueux.

Oh! viens rendre à leurs noms nos âmes attentives,
Amitié! de leur gloire ennoblis nos archives.
Viens, viens : que nos climats, par ton souffle épurés,
Enfantent des rivaux à ces hommes sacrés.
Rends-nous hommes comme eux. Fais sur la France heureuse
Descendre des Vertus la troupe radieuse,
De ces filles du ciel qui naissent dans ton sein,
Et toutes sur tes pas se tiennent par la main.
Ranime les beaux-arts, éveille leur génie,
Chasse de leur empire et la haine et l'envie :
Loin de toi dans l'opprobre ils meurent avilis;
Pour conserver leur trône ils doivent être unis.

Alors de l'univers ils forcent les hommages :
Tout, jusqu'à Plutus même, encense leurs images;
Tout devient juste alors ; et le peuple et les grands,
Quand l'homme est respectable, honorent les talents.

Ainsi l'on vit les Grecs prôner d'un même zèle
La gloire d'Alexandre et la gloire d'Apelle;
La main de Phidias créa des immortels,
Et Smyrne à son Homère éleva des autels.
Nous, amis, cependant, de qui la noble audace
Veut atteindre aux lauriers de l'antique Parnasse,
Au rang de ces grands noms nous pouvons être admis;
Soyons cités comme eux entre les vrais amis
Qu'au delà du trépas notre âme mutuelle
Vive et respire encor sur la lyre immortelle.
Que nos noms soient sacrés, que nos chants glorieux
Soient pour tous les amis un code précieux.
Qu'ils trouvent dans nos vers leur âme et leurs pensées ;
Qu'ils raniment encor nos muses éclipsées,
Et qu'en nous imitant ils s'attendent un jour
D'être chez leurs neveux imités à leur tour.

II[1]

A LE BRUN

Laisse gronder le Rhin et ses flots destructeurs,
Muse ; va de Le Brun gourmander les lenteurs.

1 Édition 1819.

Vole aux bords fortunés où les champs d'Élysée
De la ville des lis ont couronné l'entrée ;
Aux lieux où sur l'airain Louis, ressuscité,
Contemple de Henri le séjour respecté,
Et des jardins royaux l'enceinte spacieuse.
Abandonne la rive où la Seine amoureuse,
Lente, et comme à regret quittant ces bords chéris,
Du vieux palais des rois baigne les murs flétris[1],
Et des fils de Condé les superbes portiques[2].
Suis ces fameux remparts et ces berceaux antiques
Où, tant qu'un beau soleil éclaire de beaux jours,
Mille chars élégants promènent les amours.
Un Paris tout nouveau sur les plaines voisines
S'étend et porte au loin, jusqu'au pied des collines,
Un long et riche amas de temples, de palais,
D'ombrages où l'été ne pénètre jamais[3] :
C'est là son Hélicon. Là, ta course fidèle
Le trouvera peut-être aux genoux d'une belle.
S'il est ainsi, respecte un moment précieux ;
Sinon, tu peux entrer ; tu verras dans ses yeux,
Dès qu'il aura connu que c'est moi qui t'envoie,
Sourire l'indulgence et peut-être la joie.
Souhaite-lui d'abord la paix, la liberté,
Les plaisirs, l'abondance et surtout la santé.
Puis apprends si, toujours ami de la nature,
Il s'en tient comme nous aux bosquets d'Épicure,
S'il a de ses amis gardé le souvenir,
Quelle muse à présent occupe son loisir,

1. Le Brun était alors logé au Louvre. (Voir ses *Odes*, l. IV, od. II.)
2. Le Brun était né à l'hôtel de Conti.
3. Passy.

Si Tibulle et Vénus le couronnent de rose,
Ou si dans les déserts que le Permesse arrose,
Du vulgaire troupeau prompt à se séparer,
Aux sources de Pindare ardent à s'enivrer,
Sa lyre fait entendre aux nymphes de la Seine
Les sons audacieux de la lyre thébaine;
Que toujours à m'écrire il est lent à mon gré;
Que, de mon cher Brazais pour un temps séparé,
Les ruisseaux et les bois, et Vénus, et l'étude,
Adoucissent un peu ma triste solitude.
Oui! les cieux avec joie ont embelli ces champs.
Mais, Le Brun, dans l'effroi que respirent les camps,
Où les foudres guerriers étonnent mon oreille,
Où loin avant Phébus Bellone me réveille,
Puis-je adorer encore et Vertumne et Palès?
Il faut un cœur paisible à ces dieux de la paix.

III[1]

AU MÊME

Ami, chez nos Français ma muse voudrait plaire;
Mais j'ai fui la satire à leurs regards si chère.
Le superbe lecteur, toujours content de lui,
Et toujours plus content s'il peut rire d'autrui,
Veut qu'un nom imprévu, dont l'aspect le déride,
Égaye au bout du vers une rime perfide;

1. Édition 1819.

Il s'endort si quelqu'un ne pleure quand il rit.
Mais qu'Horace et sa troupe irascible d'esprit
Daignent me pardonner, si jamais ils pardonnent :
J'estime peu cet art, ces leçons qu'ils nous donnent
D'immoler bien un sot qui jure en son chagrin,
Au rire âcre et perçant d'un caprice malin.
Le malheureux déjà me semble assez à plaindre
D'avoir, même avant lui, vu sa gloire s'éteindre
Et son livre au tombeau lui montrer le chemin,
Sans aller, sous la terre au trop fertile sein,
Semant sa renommée et ses tristes merveilles,
Faire à tous les roseaux chanter quelles oreilles
Sur sa tête ont dressé leurs sommets et leurs poids[1].

Autres sont mes plaisirs. Soit, comme je le crois,
Que d'une débonnaire et généreuse argile
On ait pétri mon âme innocente et facile ;
Soit, comme ici, d'un œil caustique et médisant,
En secouant le front, dira quelque plaisant,
Que le ciel, moins propice, enviât à ma plume
D'un sel ingénieux la piquante amertume,
J'en profite à ma gloire, et je viens devant toi
Mépriser les raisins qui sont trop hauts pour moi.
Aux reproches sanglants d'un vers noble et sévère,
Ce pays toutefois offre une ample matière :
Soldats tyrans du peuple obscur et gémissant,

Allusion aux vers de Boileau, *satire* IX :

Et s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux, par un nouvel organe :
Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne.

Et juges endormis aux cris de l'innocent;
Ministres oppresseurs, dont la main détestable
Plonge au fond des cachots la vertu redoutable.
Mais, loin qu'ils aient senti la fureur de nos vers,
Nos vers rampent en foule aux pieds de ces pervers
Qui savent bien payer d'un mépris légitime
Le lâche qui pour eux feint d'avoir quelque estime.
Certe, un courage ardent qui s'armerait contre eux
Serait utile au moins s'il était dangereux;
Non d'aller, aiguisant une vaine satire,
Chercher sur quel poète on a droit de médire;
Si tel livre deux fois ne s'est pas imprimé,
Si tel est mal écrit, tel autre mal rimé.

Ainsi donc, sans coûter de larmes à personne,
A mes goûts innocents, ami, je m'abandonne.
Mes regards vont errant sur mille et mille objets.
Sans renoncer aux vieux, plein de nouveaux projets,
Je les tiens; dans mon camp partout je les rassemble,
Les enrôle, les suis, les pousse tous ensemble.
S'égarant à son gré, mon ciseau vagabond
Achève à ce poème ou les pieds ou le front,
Creuse à l'autre les flancs, puis l'abandonne et vole
Travailler à cet autre ou la jambe ou l'épaule.
Tous, boiteux, suspendus, traînent; mais je les vois
Tous bientôt sur leurs pieds se tenir à la fois.
Ensemble lentement tous couvés sous mes ailes,
Tous ensemble quittant leurs coques maternelles,
Sauront d'un beau plumage ensemble se couvrir,
Ensemble sous le bois voltiger et courir.
Peut-être il vaudrait mieux, plus constant et plus sage,

Commencer, travailler, finir un seul ouvrage.
Mais quoi! cette constance est un pénible ennui.
« Eh bien! nous lirez-vous quelque chose aujourd'hui?
Me dit un curieux qui s'est toujours fait gloire
D'honorer les neuf Sœurs, et toujours, après boire,
Étendu dans sa chaise et se chauffant les pieds,
Aime à dormir au bruit des vers psalmodiés.
— Qui, moi? Non, je n'ai rien. D'ailleurs je ne lis guère.
— Certe, un tel nous lut hier une épître!... et son frère
Termina par une ode où j'ai trouvé des traits!...
— Ces messieurs plus féconds, dis-je, sont toujours prêts.
Mais moi, que le caprice et le hasard inspire,
Je n'ai jamais sur moi rien qu'on puisse vous lire.
— Bon! bon! Et cet Hermès, dont vous ne parlez pas,
Que devient-il? — Il marche, il arrive à grands pas.
— Oh! je m'en fie à vous. — Hélas! trop, je vous jure.
— Combien de chants de faits? — Pas un, je vous assure.
— Comment? » Vous avez vu sous la main d'un fondeur
Ensemble se former, diverses en grandeur,
Trente cloches d'airain, rivales du tonnerre?
Il achève leur moule enseveli sous terre;
Puis, par un long canal en rameaux divisé,
Y fait couler les flots de l'airain embrasé;
Si bien qu'au même instant, cloches, petite et grande,
Sont prêtes, et chacune attend et ne demande
Qu'à sonner quelque mort, et du haut d'une tour
Réveiller la paroisse à la pointe du jour.
Moi, je suis ce fondeur : de mes écrits en foule
Je prépare longtemps et la forme et le moule;
Puis, sur tous à la fois je fais couler l'airain
Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain.

Ami, Phébus ainsi me verse ses largesses.
Souvent des vieux auteurs j'envahis les richesses.
Plus souvent leurs écrits, aiguillons généreux,
M'embrasent de leur flamme, et je crée avec eux.
Un juge sourcilleux, épiant mes ouvrages,
Tout à coup à grands cris dénonce vingt passages
Traduits de tel auteur qu'il nomme; et, les trouvant,
Il s'admire et se plaît de se voir si savant.
Que ne vient-il vers moi? je lui ferai connaître
Mille de mes larcins qu'il ignore peut-être.
Mon doigt sur mon manteau lui dévoile à l'instant
La couture invisible et qui va serpentant
Pour joindre à mon étoffe une pourpre étrangère.
Je lui montrerai l'art, ignoré du vulgaire,
De séparer aux yeux, en suivant leur lien,
Tous ces métaux unis dont j'ai formé le mien.
Tout ce que des Anglais la muse inculte et brave,
Tout ce que des Toscans la voix fière et suave,
Tout ce que les Romains, ces rois de l'univers,
M'offraient d'or et de soie, a passé dans mes vers.
Je m'abreuve surtout des flots que le Permesse
Plus féconds et plus purs fit couler dans la Grèce;
Là, Prométhée ardent, je dérobe les feux
Dont j'anime l'argile et dont je fais des dieux.
Tantôt chez un auteur j'adopte une pensée,
Mais qui revêt, chez moi souvent entrelacée,
Mes images, mes tours, jeune et frais ornement;
Tantôt je ne retiens que les mots seulement :
J'en détourne le sens, et l'art sait les contraindre
Vers des objets nouveaux qu'ils s'étonnent de peindre.
La prose plus souvent vient subir d'autres lois,

Et se transforme, et fuit mes poétiques doigts;
De rimes couronnée, et légère et dansante,
En nombres mesurés elle s'agite et chante.
Des antiques vergers ces rameaux empruntés
Croissent sur mon terrain mollement transplantés;
Aux troncs de mon verger ma main avec adresse
Les attache, et bientôt même écorce les presse.
De ce mélange heureux l'insensible douceur
Donne à mes fruits nouveaux une antique saveur.
Dévot adorateur de ces maîtres antiques,
Je veux m'envelopper de leurs saintes reliques.
Dans leur triomphe admis, je veux le partager,
Ou bien de ma defense eux-mêmes les charger.
Le critique imprudent, qui se croit bien habile,
Donnera sur ma joue un soufflet à Virgile.
Et ceci (tu peux voir si j'observe ma loi),
Montaigne, il t'en souvient, l'avait dit avant moi.

IV[1]

AU CHEVALIER DE PANGE

1789.

Heureux qui, se livrant aux sages disciplines,
Nourri du lait sacré des antiques doctrines,
Ainsi que de talents a jadis hérité
D'un bien modique et sûr qui fait la liberté!

1. Édition 1819.

Il a, dans sa paisible et sainte solitude,
Du loisir, du sommeil, et les bois et l'étude,
Le banquet des amis, et quelquefois, les soirs,
Le baiser jeune et frais d'une blanche aux yeux noirs.
Il ne faut point qu'il dompte un ascendant suprême,
Opprime son génie et s'éteigne soi-même.
Pour user sans honneur et sa plume et son temps
A des travaux obscurs tristement importants.
Il n'a point, pour pousser sa barque vagabonde,
A se précipiter dans les flots du grand monde;
Il n'a point à souffrir vingt discours odieux
De raisonneurs méchants encor plus qu'ennuyeux,
Tels qu'en de longs détours de disputes frivoles
Hurlent de vingt partis les prétentions folles,
Prêtres et gens de cour, ambitieux tyrans,
Nobles et magistrats, superbes ignorants
Tous vieux usurpateurs et voraces corsaires,
Et dignes héritiers de l'esprit de nos pères.
Il n'entend point tonner le chef-d'œuvre ampoulé
D'un sourcilleux rimeur au fauteuil installé.
Il ne doit point toujours déguiser ce qu'il pense,
Imposer à son âme un éternel silence,
Trahir la vérité pour avoir le repos,
Et feindre d'être un sot pour vivre avec les sots.

V[1]

ÉPITRE A M. BAILLY

Un mensonge vieillit; il devient ennuyeux.
Il prend une autre forme et reparaît aux yeux.
Pensant le fuir, trompés à sa ruse infidèle,
Nous courons l'embrasser sous sa forme nouvelle.
Nous quittons un prestige, une vaine fureur
Non pour la vérité, mais pour une autre erreur.
. . . . . .
. . . . . .
J'aime à voir les humains, ces êtres glorieux
Nés pour lever la tête et regarder les cieux,
Dans la fange à plaisir courbant ce front superbe,
Marcher sur quatre pieds, et braire, et brouter l'herbe[2].

C'est pour l'épître à M. Bailly. Après avoir parlé très-brièvement de l'Astrologie.... Magnétisme.... Somnambulisme....

Exposer dans ce petit poème[3] adressé à M. Bailly, que les poètes de nos jours n'ont aucunes teintures d'astrono-

1. Éd. de G. de Chénier.

2. L'auteur a barré ces dix vers de deux traits en croix et écrit en travers : « Il faut mettre ailleurs tout cela. » *(G. de Ch.)*

3. Ce mot a fait croire à M. G. de Chénier qu'il s'agissait, dans ce passage, d'un poème à part sur l'Astronomie, mais on peut penser, comme M. Becq de Fouquières, que le poète désigne ainsi l'épître qu'il voulait adresser à l'auteur de l'*Histoire de l'astronomie*, des *Lettres sur l'Atlantide de Platon*, etc.

mie, d'histoire naturelle, de sciences; que, dès qu'ils savent assembler quelques rimes, ils se croient poètes... que les anciens étaient plus savants... Puis faire en une vingtaine de vers l'histoire de la poésie... Les premiers poètes étaient francs, libres, généreux; ne vantaient que les belles actions; et comme, dans cette égalité des hommes, il n'y avait personne à flatter, ils ne flattèrent personne....

La noble nudité d'une âme vraie et pure.

Ensuite, ils devinrent lâches, m....., flatteurs. Les délices des vers couvrirent les plus grandes infamies... car il est très-vrai que les arts ne s'accordent pas avec des mœurs austères.

Ensuite faire un petit précis de l'histoire de l'astronomie au moins moderne (car l'histoire de son invention sera faite in Δ[1]). Vanter l'étude de l'astronomie en disant : — Que voyons-nous autour de nous? des bassesses, des atrocités. Nous jetons-nous dans l'histoire? L'histoire est sanglante de crimes. A peine dans un amas d'horreurs trouve-t-on deux ou trois actions vertueuses. C'est ainsi que... (belle comparaison.) Heureux donc mille fois le sage qui, s'élevant au-dessus de la fange des passions humaines, se loge au sommet des montagnes, vit avec sa femme, ses enfants, quelques amis, et avec ses livres et ses télescopes; n'étudie que l'histoire du ciel, qui est si douce et si pure, jusqu'à ce que, accablé de vieillesse, assis sur son lit et regardant les cieux, il exhale et rejoigne à l'âme universelle cette portion qui lui en était échue en partage et que son corps emprisonnait.

Puis, finissant... après avoir parlé avec admiration des grands hommes de l'antiquité, dire : Eh bien donc que je travaille aussi!... Allons!... Pendant que, pétrifié d'admiration pour ces grands hommes, je m'arrête à les considérer, le temps ne s'arrête point... Il chemine toujours... mes belles

1. C'est-à-dire dans le poème d'*Hermès*.

années s'échappent de mes bras; je ne les vois plus que bien loin; bientôt je ne les verrai plus... elles volent en se tenant par la main et me regardant loin derrière elles.... elles vont frapper à la porte de mon tombeau, annoncer qu'on m'attende et que j'arriverai bientôt.... Ne laissons point fuir inutilement avec elles ces palmes et l'âge de les cueillir, et en admirant la moisson d'autrui, ne manquons point la nôtre.

Le poète enivré de ses jeunes fureurs,
Fuyant de l'envieux les bassesses obscures,
Se transporte en esprit dans les races futures,
Et, promenant ses pas sous le bois égarés,
Des poètes divins relit les vers sacrés.
Leurs triomphes n'ont point abattu son courage.
Il mesure leur vol qui plane d'âge en âge.
L'ardeur de suivre aussi cet illustre chemin
Soulève ses cheveux, aiguillonne sa main.
Il ferme le volume. Il erre, il se tourmente;
Des vers tumultueux de sa bouche éloquente
Roulent. Seul avec lui, superbe et satisfait,
Il s'écoute chanter, se récite, se plaît.
Et puis quand de la nuit les heures pacifiques
Ont calmé de ses sens ces vagues poétiques,
Il reprend son travail. Consterné, furieux,
Il n'y voit que défauts qui lui choquent les yeux.
Il jure d'oublier sa fatale manie,
Les muses, ses projets. Mais bientôt son génie,
Prompt à se rallumer, en de nouveaux transports
S'élance, et se raidit à de nouveaux efforts.

THÉATRE

THÉATRE[1]

TRAGÉDIES

Les tragédies doivent être dialoguées en vers alexandrins, et les chœurs, s'il y en a, en vers mixtes; les comédies entièrement écrites en vers de dix syllabes; et les satyres dialoguées en vers de dix syllabes, et les chœurs mixtes

I

BATAILLE D'ARMINIUS[2]

Peindre Quintilius Varus comme il est représenté par Velleius Paterculus, doux, tranquille, épicurien, voulant soumettre les Germains par une administration civile, plutôt que par les armes. Faire bien contraster le ton des

1. André Chénier avait de nombreuses idées de compositions dramatiques, et tout ce qu'il jetait sur le papier pour servir à ces compositions, il le marquait d'un signe particulier. Ce signe particulier c'est θεσπ., c'est-à-dire θεσπιακή ou θεσπιακαί, *Thespiaque* ou *Thespiaques*, l'art dramatique étant considéré comme l'invention de Thespis. Le poète voulait s'exercer à la fois dans la tragédie, dans la comédie, et dans un genre mixte qu'il désignait par le terme de *Satyres*.

Ce qui distinguait les comédies des satyres, c'était surtout que ces dernières avaient des chœurs en vers mixtes et que les comédies n'en avaient pas. D'autre part, les satyres différaient des tragédies par la forme des vers, alexandrins d'un côté, décasyllabiques de l'autre.

C'est un point fort bien éclairci par M. Becq de Fouquières.

2. Éd. Gab. de Chénier.

Le manuscrit porte en tête θεσπιακ. αἰσχ. c'est-à-dire θεσπιακή αισχυλείη, *Thespiaque eschyléenne*, ou composition dramatique dans le genre d'Eschyle.

Romains et celui des Germains, que les Romains appelleront toujours *les Barbares*. Arminius (c'est ainsi que les Romains l'appelleront, et les Germains Hermann) ouvrira[1] en entrant avec ses compagnons, et venant d'enlever la fille de *Segeste*, Germain ami des Romains. Il parlera de ce traître... Segeste découvrira à Varus qu'Arminius soulève les Germains... et lui conseillera de le faire enchaîner lui-même ainsi qu'Arminius et tous les chefs Germains. Indolence de Varus... qui lui dit que c'est l'enlèvement de sa fille qui le rend si ennemi d'Arminius... mais qu'il lui fera justice...

Représenter ensuite les passe-temps des Romains au camp... Enfin la révolte des Germains est assurée. Les Romains s'arment et repoussent un parti de Germains... et reviennent triomphants au camp. C'est le soir. Les Germains enterrent leurs morts. Chant lugubre des bardes à imiter d'Ossian. Souper dans la tente de Varus. Ils sont fiers de leur victoire. (Les Germains se sont laissé battre et ont fui pour les attirer demain dans des endroits marécageux, etc.) Ils parlent de celle qu'ils remporteront demain... Leur joie est interrompue par les chants et les cris des barbares sur la montagne, qu'on doit entendre de loin (deux ou trois vers tout au plus... et plusieurs fois). Ils se félicitent de ce qu'ils retourneront bientôt en Italie, dont ils font des descriptions qu'il faut tirer des poètes romains de ce temps-là... puis l'un d'eux fait une peinture poétique de leur triomphe...Les chefs des barbares enchaînés... Le char... les bas-reliefs en bronze... où telle et telle montagne couverte de neige, de bois... tel et tel marais... tel ou tel fleuve, le Rhin, l'Elbe, la tête basse, rouleront leur onde captive... Ils finissent par se couronner de fleurs... et un chœur de courtisanes romaines chante des vers traduits d'Horace, de Tibulle, etc. Au point du jour le signal du combat... Les chœurs de bardes descendent devant l'armée et chantent des chants guerriers... La bataille... Varus blessé et désespéré vient, accuse sa folie, et se tue. Les

1. C'est à-dire ouvrira la scène.

barbares emportent les corps. Statue d'Odin. Ils lui offrent ces corps morts, lui consacrent les armures, les boucliers, les aigles, insultent les Romains... Les bardes (dont le chant, comme tous les autres, sera coupé soit par strophes et antistrophes, soit par demi-chœur ἡμιχόρ., d'égales mesures) chantent le triomphe. Le dernier vers de chaque strophe ou demi-chœur doit être :

Bois, Odin, c'est du sang romain.

Cela doit être répété quatre fois dans ce dernier cantique. Il faut mettre ceci :

Les sept monts, tyrans de la terre,
Tressailleront d'épouvante et d'effroi;

Le Tibre... leur Etna jettera des flammes...
... Le Capitole tremblera et Jupiter sera renversé.

Cet auguste invaincu, ce César fils des dieux,
Ce monarque des sept collines,

Il mettra ce jour parmi les *nefasti*... Chaque année à pareil jour il portera le deuil... il laissera croître ses cheveux et sa barbe. Oh! quand il apprendra cette nouvelle à table, à son festin!... la coupe pleine de falerne lui tombera des mains... il ne voudra plus baiser les joues des jeunes vierges que sa femme lui a amenées...

De son front pâlissant son insolent laurier
Tombera réduit en poudre.

Seul, loin de ses amis, fuyant sous son toit,
Comme l'oiseau timide qui vient d'entendre la foudre,
Il ne voudra voir personne, ni sa femme, ni son sénat en deuil et en pleurs qui frappera de sa tête le seuil de son

palais. De son front chargé de cent couronnes, il frappera les murs de son palais dominateur du monde;

....et d'une voix de sanglots étouffée
Il s'écriera : — Varus, rends-moi mes légions[1]?

Chaque nuit il verra l'ombre de Varus... le champ de bataille tout blanchi d'ossements... les marais roulant les cadavres... la statue d'Odin entourée d'aigles et de drapeaux romains... Alors il se réveillera en sursaut, tout trempé de sueur, tout tremblant d'effroi... car il aura entendu nos chants terribles comme la tempête :

A son esprit le songe aux ailes noires
Aura porté la voix du fier Germain
Qui chantait au dieu des victoires :
Bois, Odin, c'est du sang romain.

Allez dans ces forêts d'Allemagne, sous les ordres du grand Germanicus, venger vos pertes.

Et ravir aux affronts des féroces Germains
Les aigles que Varus a laissés dans leurs mains.

II[2]

ALEXANDRE VI.

Ses enfants! Les chrétiens ne sont plus sa famille!
Quoi! l'Église de Dieu n'est plus sa seule fille!

1. Variante :
Il s'écriera : — Varus, où sont mes légions?

2. Cette tirade et le morceau suivant sont marqués du signe θεσπιαχ. αισχ. c'est-à-dire destinés à figurer dans une composition tragique.

Leur naissance est un crime et pour eux et pour lui.
Et quels enfants encore il avoue aujourd'hui!
L'une à la fois, grand Dieu! sa fille et sa maîtresse
(O nom de la pudeur! ô saint nom de Lucrèce!),
Tous méchants comme lui, dignes de son amour.
Lui seul dans l'univers put leur donner le jour.
Ses fils, vraiment ses fils, lâche et coupable engeance,
A son école impie ont appris la vengeance,
L'imposture, la soif de l'or et des États,
L'art des poisons secrets et des assassinats.
Sa fille à l'impudence en naissant élevée,
A ses époux mourants par son père enlevée!
A son frère, à son père indignement aimé,
Son sacrilége lit n'est pas même fermé!
Prêtre fornicateur, d'un inceste adultère
Le monstrueux mélange était fait pour lui plaire.
Des baisers de la fille et des crimes des fils,
Ou le sceptre, ou la pourpre, ou la mitre est le prix.
Non, certes, l'Esprit-Saint, ennemi du parjure,
Ne saurait habiter cette poitrine impure.
Non! les anges du ciel n'approchèrent jamais
Ces lèvres ni ces yeux affamés de forfaits.
O Christ, agneau sans tache, ô Dieu sauveur de l'homme!
Non! tu ne souris point sur les autels de Rome,
Lorsque parmi ses fils, ce pontife assassin
Que sa fille impudique a tenu sur son sein,
Couvrant des trois bandeaux sa tête diffamée,
Ouvre, pour te louer, sa bouche envenimée;
Quand ses mains, de poisons artisans odieux,
Touchent ton corps sacré, nourriture des cieux,
Quand. . . . . .

Il tend sur les chrétiens sa droite incestueuse,
Et pour bénir le peuple ose de rang en rang
Lever des doigts souillés de crimes et de sang.

Rome n'a pas vu autant de crimes depuis Néron, Caligula, Commode, mais ces misérables n'étaient pas pontifes d'un Dieu de paix..., mais la sainteté n'était pas leur titre. Ils ne s'appelaient pas *saint-père*...

Mais ils n'osèrent point dans un auguste lieu
Se nommer *serviteur des serviteurs de Dieu.*

Hommes saints, hommes dieux, exemple des Romains,
Divin Caton, Brutus, les plus grands des humains,
Pensiez-vous que jamais, plein d'orgueil et de gloire,
Au milieu des respects d'un stupide auditoire,
Dans un poudreux gymnase au mensonge immole
Un rhéteur imbécile et d'ignorance enflé,
Sur la foi d'un sophiste élève de Carthage,
Dût prouver que vos cœurs n'eurent qu'un vain courage,
Et qu'une vertu vaine, et que ce prix si doux
De s'immoler pour elle était vain comme vous?
Vous dévouer aux feux où le crime s'expie;
Vous prodiguer les noms et de lâche et d'impie,
Pour n'avoir pas voulu montrer à l'univers
Aux pieds du crime heureux la vertu dans les fers[1]?

1. Ce morceau et le précédent avaient paru dans l'édition de 1833.

FRAGMENTS [1]

Allez, fils de l'inceste, allez, fils parricides;
Retenez bien leur nom, sanglantes Euménides....

Afin qu'ils ne dor nent plus et qu'ils sentent que... (des sentences).

J'avais fait pour le tableau de David[2] une épigraphe grecque dont ensuite il n'a pas fait usage... En telle olymdiade

κλέος γ' ἀθηνων Σωκράτει ξυγκάτθανε.
σύ δ' Ανύτου μέμνησαι, ὦ ῥαμνουσία.

O juste Nemésis, souviens-toi d'Anytus!... serait un beau dernier vers.

Il serait bien dans les mœurs antiques de représenter en scène un homme insolent dans la prospérité qui se vanterait, menacerait, et defierait la fortune de lui nuire (sa chute serait le sujet de la pièce); l'opprimé l'interromprait par :

.... O Némésis, entends-tu ce qu'il dit?

Une des scènes les plus grandes et les plus tragiques que je connaisse, est celle de saint Ambroise avec Théodose après le massacre de Thessalonique[3].

Théodose arriverait avec ses courtisans, ses favoris... des

1. Ces fragments ont paru pour la première fois dans l'édition de M. G. de Chénier.

2. La Mort de Socrate.

3. L'auteur a écrit Antioche, mais il a très-certainement voulu parler de Thessalonique.

jeunes gens qui lui diraient qu'on parle de cet évêque Ambroise comme d'un homme éloquent... mais que tous ces gens-là tremblent toujours devant les empereurs et viennent leur baiser la main... Lorsqu'ils montent les premiers degrés pour entrer, la porte s'ouvre, l'évêque paraît et lui défend l'entrée... Les jeunes gens témoignent l'un son étonnement, l'autre son admiration, l'autre sa colère. Théodose lui demande pourquoi il lui défend l'entrée du temple... L'évêque parle...

Fuis du temple de paix, monarque sanguinaire, l'eau bénite n'est pas faite pour ton front, ni pour tes mains... nos prières...

Hosanna n'est point fait pour des lèvres sanglantes. [1]

Antoine, Octave et Lépide dans l'île... commençant par se fouiller l'un l'autre... se partageant l'empire et écrivant les tables de proscription... Antoine finit par demander la tête de Cicéron... Octave oppose son respect, sa reconnaissance... Antoine lui réponds : « Je te connais, Octave... je sais que toutes les vertus te sont très-indifférentes... je t'ai donné la tête de mon oncle... Lépide, celle de son frère... Tu peux bien m'accorder celle de ce bavard. »

Les proscriptions de Marius et de Sylla peuvent fournir de très-belles scènes... un ancien ami de Marius déjà blessé, accourant vers lui et lui demandant sa main qu'il refuse, est percé de coups à ses pieds.

Un des amis et compagnons de Marius lui demandant la grâce d'un de ses parents, se jetant à ses pieds. A chaque nouvelle instance, Marius répond : « Il faut qu'il meure ».

1. M. G. Guizot avait cité cette esquisse et ce vers dans son cours du 3 février 1869.

Et à la fin après le discours le plus pathétique, accompagné de larmes : « Il doit mourir... qu'on m'apporte sa tête. »

O délicieuse étude que celle de ces anciennes histoires !... elles entretiennent le cœur dans une noble haine pour la tyrannie... et l'amour pour...

. . . . . .

Cette foule de rois, sujets du peuple roi.

Une charrue barbare (visigothe, lombarde, turque) foule et retourne les ossements de tels et tels Grecs et Romains. Les Fabiens, les trois cents Spartiates...

Dans le rapide tableau de l'histoire romaine, parler de Marius en imitant Lucain, livre II.

Premiers triumvirs... O Crassus !... tu voulus te presser... C'était bien la peine d'avoir battu Spartacus... pour aller faire égorger des légions et périr aux champs de Babylone, blancs d'ossements romains... Et vous, César et Pompée, vous faites une guerre civile au lieu... (Voyez Lucain.) Allez dans ces champs blancs d'ossements romains,

Allez voir de Crassus errer l'ombre sanglante,
Qui, les mains sur le front, les cheveux hérissés,
Pâle, les yeux en pleurs vers la terre baissés,
Maudit et son orgueil et l'Arabe perfide,
Et le Parthe et ses traits et sa fuite homicide.

COMÉDIES[1]

Il n'y a guère eu que Molière chez les modernes qui eût un véritable génie comique, et qui ait vu la comédie en grand. Plusieurs autres ont fait chacun une ou deux excellentes pièces. Mais lui seul était né poète comique.

Il faut refaire des comédies à la manière antique. Plusieurs personnes s'imagineraient que je veux dire par là qu'il faut y peindre les mœurs antiques. Je veux dire précisément le contraire.

SATYRES[2]

I

LES CHARLATANS[3]

Prologue.

Bonjour, salut. Paix! je suis l'orateur,
Ou le prologue envoyé de l'auteur.

1. Aucune esquisse n'appartient formellement à ce genre. On doit y rattacher seulement la réflexion que nous reproduisons dans le texte et qui porte la mention grecque : *θεσπ. μεναν.*, c'est-à-dire *θεσπιακαι μενανδρεῖαι*, Thespiaques ou compositions dramatiques dans le goût de Ménandre.

2. C'est-à-dire comédies combinant une action dialoguée avec les évolutions et les chants d'un chœur, à la manière des anciens Grecs.

3. Édit. G. de Chénier. Cette pièce porte en tête la mention Κωμῳδ. ἄρισ. γοητ., c'est-à-dire Κωμῳδιά αριστοφάνεια : Γόητες, comédie dans le goût d'Aristophasne, *es Charlatans.*

Si vous avez feuilleté quelques pages,
Tout ce cortége aux folâtres visages,
Ces chœurs dansants, et ces ris un peu fous,
Vous font juger assez que devant vous
Se vient montrer la gente comédie ;
Non cette froide, insipide, étourdie,
Qui ne dit rien, et se pare aujourd'hui
De mots fardés, de grimace, d'ennui,
De plats sermons ; mais celle que l'Attique
Vit s'agiter sur son théâtre antique.
Le bon rimeur qui fait que nous voici
A d'autres dieux fut dévot jusqu'ici.
Ses vers, amants des forêts solitaires,
S'embellissaient d'études plus sévères.
Mais de sa route il faut quelques instants
Qu'il se détourne. Un tas de charlatans,
De vils escrocs, à qui chacun fait fête,
Ont de sa bile excité la tempête.
Or, comme il faut, pour flétrir ces pervers,
Les saupoudrer de caustiques amers,
Il veut contre eux, pour signaler sa haine,
Ressusciter la scène athénienne.
Et c'est par nous qu'étalant une voix
Neuve aujourd'hui, populaire autrefois,
Il les fustige, et sur leur dos profane
Fait petiller le sel d'Aristophane.
Ce Grec railleur, une fois trop mordant,
Contre Socrate envenima sa dent.
Mais il eut tout, esprit, force, harmonie,
Invention, gaîté, grâce, génie.
De son vers fin les âcres aiguillons

Faisaient merveille à larder les félons.
Et suis marri que notre grand Voltaire,
Que l'on croit plus qu'à Rome le saint-père,
A tout propos nous le dénigre, au lieu
D'étudier pour le connaître un peu.
De ce rieur que chérissait la Grèce
Il eut l'esprit, la verve, la finesse;
Faut-il soi-même (et c'est ce qu'il fait, lui)
Se souffleter sur la face d'autrui?
Sus. Ouvrez donc de grands yeux. Notre scène
Va vous offrir toute la vie humaine :
Vous, vos amis; miracles et jongleurs,
Songes, esprits, prophètes, bateleurs,
Contes sacrés, sottises qu'il faut croire,
Dupes, fripons. Bref, toute votre histoire ;
Si, qu'entre vous vous regardant au nez,
Vous rirez bien de vous voir bien bernés.
Mais quoi! j'entends une gent débonnaire
Qui vient me dire : — Hélas! comment se plaire
Aux petits vers qui fessent le prochain?
— Oui, mais que diable! on se lasse à la fin.
Je sais qu'il est permis d'être un peu bête.
Mais quand partout, prêt à courber la tête,
Le genre humain de boue enseveli,
Bien orgueilleux d'être bien avili,
Lèche en tremblant toute main qui l'assomme,
L'honneur s'en mêle. Alors en honnête homme
Ne peut-on pas, les verges à la main,
D'un vers aigu fesser le sot prochain,
Le démasquer, et lui faire connaître
Qu'on le connaît? — Il rougira, peut-être.

— Mes chers amis, rougissez, rougissez,
Je vous connais, et vous serez fessés.
Pour votre bien il faut qu'on vous étrille.
Confessez-moi votre humble peccadille.
Eh bien? partout mensonge respecté,
Fourbe adorée et bon sens insulté!
Sottise altière, et de soi-même enflée!
Raison proscrite et vérité sifflée!
Et vous absoudre après cela? non pas,
Non, je ne puis. Trop énorme est le cas.
Venez, venez. Sur votre large échine,
Je vous prépare un peu de discipline.
Aussi dit-on qu'il faut, en bon chrétien,
Bien châtier ceux-là qu'on aime bien.
Mes bien-aimés, le fouet qui va vous cuire
Vous instruira, si l'on peut vous instruire.
Si, par après, malgré mes soins pieux,
Bien corrigés, vous ne valez pas mieux,
A votre dam. Vôtre sera la honte,
Et devant Dieu je n'en rendrai point compte.
J'accuserai votre esprit corrompu,
Car j'aurai fait tout ce que j'aurai pu

L'action doit durer du matin au soir.

La scène peut s'ouvrir par le richard avec deux des sycophantes qu'il a recueillis chez lui, qui arrangent toutes choses pour l'expérience (les diables dans le flacon)... Il a, lui, et il admire, deux énormes diamants que le charlatan lui dit avoir composés de dix à douze petits qu'il lui avait confiés... Il racontera cela à tous les messieurs et dames qui arriveront; comment il les lui a fait peser... que c'était le même poids... Alors tout le monde (quand il sera entré) lui confiera des diamants en le priant d'en faire de gros...

Il les mettra tous dans sa poche. (C'est avec cela qu'il s'en ira à la fin. Il dira à ses confidents, dans le cours de la pièce, qu'il a toujours tous ses diamants en poche; et qu'il en a maintenant pour une somme énorme, pour 200,000 écus.)

Le jeune homme et la jeune fille sont deux cousins... L'homme sage seulement ami ou peut-être tuteur du jeune amoureux.

Il séduira les hommes par l'espoir de faire de l'or, etc... les femmes, jeunesse éternelle, ne point mourir, etc.... Parmi les gobe-mouches, deux fats, bien crédules, bien bêtes, bien raisonneurs.

Quand tout le monde arrive chez la dame, le petit cousin arrive aussi... et, en passant, à l'oreille : — Bonjour, belle cousine... Elle : Bonjour... Non, asseyez-vous plus loin... pas auprès de moi.

Les charlatans valets ont dit, dès la seconde scène, combien la jeune fille de la maison est aimable et jolie, et que leur chef pourra bien en avoir envie, et qu'il ferait fort bien, et qu'il en a déjà eu beaucoup; et qu'elle ne paraît se soucier de personne.

Après que, par la description de la jeune personne innocente qu'il lui faut, il l'aura désignée et fait nommer sans la nommer lui-même, il dira qu'il faut qu'il lui parle seul, sans que personne puisse entendre, ce que la mère trouve fort bon, et le cousin mauvais.

Et je dois seul ici l'interroger.

α[1]

Oh!

γ

Pourquoi non?

1. Les lettres grecques désignent les personnages : α l'amoureux, β la jeune fille sa cousine, γ la mère de la jeune fille ; δ, ε, ζ, η, θ cinq dupes ou naïfs, et ι le maître charlatan (γόης).

α

Madame, un étranger,
Un inconnu!

γ

Monsieur, dans ma famille
Il ne l'est point. De plus, monsieur, ma fille
Peut bien sur moi s'en reposer en paix,
Et vous aussi. Je sais ce que je fais.

α

Soit. Pardonnez, madame, etc...

Puis, comme tout le monde se lève pour s'en aller et s'arrête, il s'approche d'elle.

α

Vous verrez donc le diable?

β

Oui.

α

Le beau sort!

β

Vous voudriez être à ma place?

α

Fort.
Vous fatiguer ainsi de leur folie!

β

Oh! sans murmure un quart d'heure on s'ennuie.

α

Vous laisser seule avec cet impudent!

β

Maman le veut.

α

Oui, le trait est prudent.

β

Mais j'ai, je crois, assez de ma prudence.
Et voilà, certe, un ton de défiance...
J'ai donc besoin de vous pour m'éclairer,
Et loin de vous je pourrais m'égarer?

α

Non, mon Dieu, non. Mais qu'a-t-il donc affaire
De vous parler ? Vous n'êtes point sorcière.
Que vous veut-il?

β

Nous le saurons. Adieu.
Ne boudez pas.

γ

Allons, quittons ce lieu.
Descendons tous chez moi.

δ

Croyez, vous dis-je,
Qu'il le fera.

D'honneur, un tel prodige!

Voir des esprits! oh! madame!

ζ

Eh bien? quoi?

η

Sans doute.

θ

Après ce que j'ai vu, ma foi,
Moi, je crois tout.

ϑ

Allons donc, le temps presse.
Avec monsieur, ma fille, je vous laisse.

(Ils sortent tous, et l'amoureux tarde, faisant semblant de regarder des machines.)

ι

Monsieur, j'attends, car dans cet entretien,
Moi seul...

α

Eh oui, je sors, je le sais bien.

ι

Bon, bon, je vois.

(Suit la scène avec la jeune personne).

Vous êtes nés pour manquer de bon sens.
Moi, je suis né pour rire à vos dépens.
. . . . . .
. . . . . .
Mais les humains ont besoin d'être sots.

FRAGMENT DU ROLE DU CHARLATAN[1]

Et non, non. Mais quel trembleur vous êtes!
Vous croyez donc à tant de fortes têtes!
Sachez de moi que ce tas de savants
Ne font jamais la guerre qu'au bon sens.
Les vrais savants, qui sont en petit nombre,
Cherchent la paix, la solitude et l'ombre.
Leur cabinet, leurs livres, leurs amis
Font tous leurs soins. Ils fuiraient d'être admis
Dans la cohue, en sottise féconde,
Des importants qu'on nomme le beau monde.
Sur ses travers si jamais, par hasard,
Sans y penser, ils jettent un regard,
Il leur suffit d'en gémir ou d'en rire.
Ils parlent peu; car ils ont trop à dire
Ils ne vont point endoctriner sans fruit
Un monde vain qui n'entend que le bruit.
S'ils parlent même, aucun ne les écoute;
Car ils sont vrais, simples, amis du doute.
Or ces gens-là, pour l'avenir formés,
Sont peu compris, encore moins aimés.
N'ayant de foi qu'à la raison sévère,
Comme on les craint, on ne les aime guère.
Pour les comprendre, il faut comme eux savoir,
Comme eux penser, méditer, lire, voir.
Qui les connaît? Sans orgueil, sans jactance
Enveloppés d'un modeste silence,

1. Ce titre n'est pas de la main de l'auteur

Qui diable irait si loin les décéler ?
Pour les connaître il faut leur ressembler.
Si vers ceux-là nous dirigions nos armes,
Je trouverais fort justes vos alarmes.
Interrogés par eux, nous serions pris,
Et nous n'aurions que honte et que mépris.
Mais songez-vous que tout Paris abonde
D'autres savants connus de tout le monde ?
Gens qui sans choix, sans but, aveuglément,
Par ton, par air, et par désœuvrement,
Font à grands frais essais, expériences,
Savent le nom de toutes les sciences ;
Sur tous sujets toujours parlant, citant,
Jugeant, tranchant, arguant, régentant,
Et savourant la douce conscience
De leur mérite et de leur importance.
Par vanité, chacun fait le semblant
D'apprécier leur prétendu talent,
Et les exalte, et veut avoir la gloire
D'être cité parmi leur auditoire.
De tout savoir ministres déclarés,
Penseurs en titre, ennuyeux révérés,
Comme l'oracle on les écoute dire,
On vient en foule, on bâille et l'on admire.
Or, ces savants qui, tous, en bonne foi,
Sont ignorants autant que vous et moi,
Nous les aurons pour nous fort à notre aise :
Nous bercerons leur vanité niaise ;
Nous leur dirons qu'ils sont de grands esprits ;
Qu'on ne pourrait sans eux vivre à Paris ;
Que c'est sur eux que la sagesse, en France,

La vérité, fondent leur espérance.
Ils le croiront. De nous ils parleront.
Bien admirés, ils nous admireront;
Ils écriront. Car ils lassent la poste
A voiturer et missive et riposte,
Proposant plans, problèmes, questions,
A tous docteurs, à toutes nations.
De là, de là, nos hérauts, nos apôtres;
Ils prêcheront pour nous en gagner d'autres,
Et nous aurons, par leur soin diligent,
Beaucoup d'honneur et beaucoup plus d'argent.
Entendez-vous, ou quelque peur nouvelle
Obscurcit-elle encor votre cervelle?

II

LA LIBERTÉ[1]

Dans le premier acte ὁ δῆμ.[2]. Garotté, lié, avec des liens qui s'appellent *tailles*, *corvée*, *gabelle*, etc.... des collecteurs venant le surprendre comme il mange *jambon*, boit *du vin*, etc.... toujours payant. Puis, des nobles, des ecclésiastiques se faisant mutuellement des politesses, se cédant des droits, qu'il paye toujours; donnant sur lui, à leurs catins, des billets payables à vue; et, lui, payant; et les catins prenant son argent et le méprisant, etc.... (Scènes courtes et vives); nobles et prêtres, etc.... lui disant :

1. Édit. Gabr. de Chénier. L'esquisse est précédée de cette mention : Θεσπιακ. κωμ. ἐλευθ., c'est-à-dire : Θεσπιακὴ, κωμῳδία : Ἐλευθερία, Thespiaque, comédie : la Liberté.

2. Ὁ δῆμος, le peuple; c'est le héros des *Chevaliers* d'Aristophane.

Eh bien! tu chantais, tu dansais toujours autrefois, et voulant s'amuser de ses gambades... — *Non, je ne chante plus.* — S'en allant, lui disent l'un après l'autre à chaque plainte : — *C'est pour ton bien.* — Quand ils sont partis : — *C'est pour mon bien!* Ah! et pour mon bien, garrotté; et pour mon bien, ruiné; et pour mon bien, etc.... Hé! messieurs, si c'est mon bien que vous avez fait jusqu'ici, faites-moi donc de grâce un peu de mal. Puis, des sages, des savants, avec un ou deux nobles, un ou deux prêtres, etc....

— Tu es le plus fort...

— Je n'en sais rien.

— Tu es le maître, tu as des droits.

— Je n'en sais rien.

— Essaye seulement...

Quand Ἐλευθερ.[1] est sortie de dessous les ruines de la caverne, un noble s'indigne qu'on veuille donner une aussi belle fille à ce manant.

La belle enfant, née en mon vasselage,
J'ai, s'il te plaît, sur toi droit de jambage.

CHŒUR

ἀνδρῶν (*chœur des hommes*).

. . . . . dompté.
. . . . . La liberté
Fut, comme Hercule, en naissant invincible;
Ses yeux, ouverts d'un jour, dictaient sa volonté,
Et son vagissement était mâle et terrible.

1. Ἐλευθερια, la liberté

De rampants messagers des dieux
Espéraient, l'attaquant dans ses forces premières,
Étouffer en un jour son avenir fameux.
Ses enfantines mains, robustes, meurtrières,
Teignirent de sang venimeux
Son berceau formidable et ses langes guerrières[1].

νεανιῶν (*chœur des jeunes gens*).

. . . . . .
Viennent maintenant les ennemis . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Les poitrines des forts guerriers
Sont les tours qui gardent les villes.

γυν. (*chœur des femmes*).

. . . . . .

παρθέν. (*chœur des jeunes filles*).

Le mauvais citoyen ne sera pas bien venu de nous...
Pour lui point d'amour... point de mariage...
Qu'il vive et qu'il meure seul...
Le lâche...
Qui veut être esclave lui-même,

Et mettre au jour des fils esclaves comme lui.

1. Ces dix derniers vers ont paru dans l'édition de 1833.

γυν. (*chœur des femmes*).

Mais c'est vous, jeunesse citoyenne, que récompenseront les faveurs de ces vierges citoyennes;
C'est aux grandes actions patriotiques
D'animer leur joue
D'une douce chaleur d'amour;
C'est pour vous que dans leurs bras, dans leurs seins délicats,
La jeunesse, la santé nourrissent

Fleurs d'amour et fruits d'hyménée.

ἀνδρῶν (*chœur des hommes.*)

Pour vous seuls de leurs lits
S'ouvrira, se soulèvera la barrière... etc.
Votre retour verra ces fronts chastes et doux,
Ces primeurs du jardin de la fière patrie,
Comme une guirlande fleurie
Briller en cercle autour de vous;
De vos fronts en sueur la poussière honorée
S'essuyer sur leur belle main;
Le sourire entr'ouvrir leur bouche désirée
Et palpiter leur jeune sein.

ἐπῳδ. (*épode*).

Salut! déesse France, idole de nos âmes!
Verse tes saintes flammes
. . . . . icux.
Sur ton front radieux

Luit un noble avenir de gloire et d'opulence :
Salut! déesse France,
. . . . . ieux.

Fin.

III

LES INITIÉS

Un poète comique de cette nation[1] paya, dit-on, de sa tête le courage qu'il avait eu de traduire en plein théâtre les turpitudes que de nombreuses assemblées de frères et amis cachaient sous un appareil d'initiations et de cérémonies saintes[2]. L'auteur du poème qu'on va lire pourra bien subir le même sort, pour avoir aussi, non pas dévoilé (qui ne les ignore?), mais peint de fidèles couleurs les sanglantes orgies d'initiés plus nombreux, plus puissants, plus odieux, et qui, jugeant de l'espèce humaine par eux, la méprisent au point de ne pas même daigner s'envelopper de mystère. Ainsi il fournira un nouveau trait au parallèle des deux Républiques, lorsque sa tête en tombant amusera la férocité idiote d'un peuple, si avide de ces combats entre des bourreaux et un innocent, que sa curiosité est à peine satisfaite par le zèle d'un tribunal patriote qui le repaît au moins d'un assassinat par jour; et les antiquaires observeront avec plaisir que les anciens ont servi en tout de guide aux modernes et ne leur ont que bien rarement permis d'être inventeurs, même en atrocités et en violences[3].

1. Grecque.

2. Il désigne Eupolis et sa comédie des *Baptes*, dirigée contre Alcibiade et ses compagnons de débauche. Voyez O. Müller, *Hist. de la litt. grecque*, II, 437; Juvénal, II. (B. de F.)

3. Ce fragment est extrait des *Œuvres en prose d'Andre Chénier*, publiées en 1840.

FRAGMENTS [1]

SYC. [2]

. . . . . Le perfide a pleuré.

B

C'est faux : j'ai ri. Les voisins m'ont vu rire.
Je suis navré de voir comme on déchire
Les hommes purs. Appelez mon portier;
Informez-vous de quartier en quartier;
Comme Phœax[3] marmottant vos louanges,
Le nez en l'air j'allais riant aux anges.

EPIST. [4]

L'a-t-on vu rire ? Est-il vrai qu'il ait ri[5] ?

1. Édit. G. de Chénier.

2. Le sycophante, le délateur.

3. Orateur du temps de Périclès « habile à rire, impuissant à parler », dont Eupolis se moque dans sa comédie.

4. Le président.

5. Ce fragment est précédé de la mention Τρυγ., que M. Becq de Fouquières interprète τρυγῳδία (parodie de tragédie). Il est suivi de celle-ci : εκ των του E. B., c'est-à-dire εκ των του Ευπολιδος Βαπτων, pris des *Baptes* d'Eupolis.

FRAGMENT DE CHŒUR[1]

A.

Qu'est-ce qu'un sans culotte[2]? en deux mots?

B.

C'est celui
Qui n'a rien, mais qui veut avoir le bien d'autrui.

A.

C'est ça, par Dieu!

KH.[3]

Le drôle est au fait du mystère.
Mais ce n'est pas là tout. Un bon initié
Ne doit rien savoir à moitié.
Tourne un peu la médaille au récipiendaire.

A.

L'aristocrate[4]...

B.

Ah

A.

Quel est-il?

B.

Celui-là

1. Édition G. de Chénier.
2. André Chénier écrit *gloutaneime*, traduction grecque du mot *sans-culotte*.
3. Le Chœur.
4. André Chénier écrit le *batrakhite*, par opposition au mot *gloutaneime*.

A quelque chose et veut conserver ce qu'il a.
C'est un abus criant qu'il faut que l'on réprime.

A.

Fort bien.

KH.

Cet homme est juste.

A.

Il abhorre le crime[1].

A.

Gynnis étant capitan de la horde[2],
Avec eux tous je fus danseur de corde.

B.

Quoi sur la corde?

A.

Eh oui.

B.

Mais, mon garçon,
Tu sais qu'on l'est de plus d'une façon.

A.

Comment? dis-nous un peu l'autre manière.

1. Ce fragment est suivi de la mention : « Trad. des *Baptes* d'Eup. », c'est-à-dire traduit des *Baptes* d'Eupolis.

2. Nom probablement tiré du grec γύννις, être efféminé.

B.

A tes pareils elle est très-familière.
Toi, ton Gynnis, sous la corde à midi,
Et tout ce monde avec vous applaudi,
A quinze pieds élevés sur la place,
Vous auriez tous eu la meilleure grâce;
Et si j'en crois *mes vœux et mon amour*[1],
Danseurs de corde ainsi serez un jour[2].

IV[3]

FRAGMENTS DE PIÈCES DONT LE SUJET EST IGNORÉ.

Savez-vous point ce qu'on dit dans les fables?
Vénus, et Mars, amants jeunes, aimables,
Étaient ensemble. Un benêt de Vulcain
Met autour d'eux une gaze d'airain,
Les prend tous deux. Puis il appelle, il crie.
On vient. On rit. Et chacun les envie,
Bernant l'époux qui, par ses cris, avait
Appris à tous ce que lui seul savait[4].

1. André Chénier a souligné les mots : mes vœux et mon amour. Il y a là sans doute quelque allusion insaisissable. (B. de F.)

2. Ce fragment est suivi de la mention : « Traduit de Crat. », c'est-à-dire traduit de Cratinus.

3. Éd. G. de Chénier.

4. Ce fragment est précédé de la mention θεσπιακ. Κρατ., c'est-à-dire θεσπιακὴ Κρατῖνος ou Κρατής, Thespiaque ou composition dramatique à la manière de Cratinus ou de Cratès.

Maintenant la loi sacrée
Veut que j'appelle à nos chœurs
Pallas, amante des cœurs;
Vierge à l'hymen indocile
Qui règne sur notre ville,
Qui tient les clefs de nos murs.
Parais, ô vierge immortelle,
O toi qui hais les tyrans;
Le peuple des femmes t'appelle.
Mène avec toi dans ces lieux
La Paix amante des fêtes.
Venez aussi toutes deux,
Paisibles et favorables,
O déesses vénérables,
Dans vos bois mystérieux,
Où sur vos saintes orgies
Nul homme ne porte les yeux;
Lorsqu'aux lampes étincellent
Vos fronts immortels, radieux,
Venez, venez toutes deux,
Vénérables thesmophores,
Si jamais à notre voix
Vous avez daigné descendre,
Daignez, daignez nous entendre,
Venez, venez cette fois[1].

1. M. Becq de Fouquières croit qu'il faut ranger aussi ce fragment parmi les morceaux destinés à prendre place dans quelque composition dramatique, quoiqu'il ne soit précédé ni suivi d'aucune mention spéciale de l'auteur Il fait remarquer que, comme on s'en aperçoit aux rimes, beaucoup de vers n'étaient que des vers d'attente.

POÈMES

POEMES

I [1]

L'INVENTION.

O fils du Mincius, je te salue, ô toi
Par qui le dieu des arts fut roi du peuple-roi!
Et vous, à qui jadis, pour créer l'harmonie,
L'Attique et l'onde Égée, et la belle Ionie,
Donnèrent un ciel pur, les plaisirs, la beauté,
Des mœurs simples, des lois, la paix, la liberté,
Un langage sonore, aux douceurs souveraines,
Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines.
Nul âge ne verra pâlir vos saints lauriers,
Car vos pas inventeurs ouvrirent les sentiers;
Et du temple des arts que la gloire environne
Vos mains ont élevé la première colonne.
A nous tous aujourd'hui, vos faibles nourrissons,
Votre exemple a dicté d'importantes leçons.
Il nous dit que nos mains, pour vous être fidèles,
Y doivent élever des colonnes nouvelles.
L'esclave imitateur naît et s'évanouit;
La nuit vient, le corps reste, et son ombre s'enfuit.

Ce n'est qu'aux inventeurs que la vie est promise.
Nous voyons les enfants de la fière Tamise,

1. Édition 1819.

De toute servitude ennemis indomptés;
Mieux qu'eux, par votre exemple, à vous vaincre excités,
Osons; de votre gloire éclatante et durable
Essayons d'épuiser la source inépuisable.
Mais inventer n'est pas, en un brusque abandon,
Blesser la vérité, le bon sens, la raison;
Ce n'est pas entasser, sans dessein et sans forme,
Des membres ennemis en un colosse énorme;
Ce n'est pas, élevant des poissons dans les airs,
A l'aile des vautours ouvrir le sein des mers;
Ce n'est pas sur le front d'une nymphe brillante
Hérisser d'un lion la crinière sanglante :
Délires insensés! fantômes monstrueux!
Et d'un cerveau malsain rêves tumultueux!
Ces transports déréglés, vagabonde manie,
Sont l'accès de la fièvre et non pas du génie :
D'Ormus et d'Ariman ce sont les noirs combats,
Où, partout confondus, la vie et le trépas,
Les ténèbres, le jour, la forme et la matière,
Luttent sans être unis; mais l'esprit de lumière
Fait naître en ce chaos la concorde et le jour :
D'éléments divisés il reconnaît l'amour,
Les rappelle; et partout, en d'heureux intervalles,
Sépare et met en paix les semences rivales.
Ainsi donc, dans les arts, l'inventeur est celui
Qui peint ce que chacun put sentir comme lui;
Qui, fouillant des objets les plus sombres retraites,
Étale et fait briller leurs richesses secrètes;
Qui, par des nœuds certains, imprévus et nouveaux,
Unissant des objets qui paraissaient rivaux,
Montre et fait adopter à la nature mère

Ce qu'elle n'a point fait, mais ce qu'elle a pu faire;
C'est le fécond pinceau qui, sûr dans ses regards,
Retrouve un seul visage en vingt belles épars,
Les fait renaître ensemble, et, par un art suprême,
Des traits de vingt beautés forme la beauté même.

La nature dicta vingt genres opposés
D'un fil léger entre eux chez les Grecs divisés.
Nul genre, s'échappant de ses bornes prescrites,
N'aurait osé d'un autre envahir les limites,
Et Pindare à sa lyre, en un couplet bouffon,
N'aurait point de Marot associé le ton.
De ces fleuves nombreux dont l'antique Permesse
Arrosa si longtemps les cités de la Grèce,
De nos jours même, hélas! nos aveugles vaisseaux
Ont encore oublié mille vastes rameaux.
Quand Louis et Colbert, sous les murs de Versailles.
Réparaient des beaux-arts les longues funérailles,
De Sophocle et d'Eschyle ardents admirateurs,
De leur auguste exemple élèves inventeurs,
Des hommes immortels firent sur notre scène
Revivre aux yeux français les théâtres d'Athène.
Commeeux, instruit par eux, Voltaire offre à nos pleurs
Des grands infortunés les illustres douleurs;
D'autres esprits divins, fouillant d'autres ruines,
Sous l'amas des débris, des ronces, des épines,
Ont su, pleins des écrits des Grecs et des Romains,
Retrouver, parcourir leurs antiques chemins.
Mais, ô la belle palme et quel trésor de gloire
Pour celui qui, cherchant la plus noble victoire,
D'un si grand labyrinthe affrontant les hasards,

Saura guider sa muse aux immenses regards,
De mille longs détours à la fois occupée,
Dans les sentiers confus d'une vaste épopée!
Lui dire d'être libre, et qu'elle n'aille pas
De Virgile et d'Homère épier tous les pas,
Par leur secours à peine à leurs pieds élevée!
Mais, qu'auprès de leurs chars dans un char enlevée,
Sur leurs sentiers marqués de vestiges si beaux,
Sa roue ose imprimer des vestiges nouveaux.
Quoi! faut-il, ne s'armant que de timides voiles,
N'avoir que ces grands noms pour Nord et pour étoiles,
Les côtoyer sans cesse, et n'oser un instant,
Seul et loin de tout bord, intrépide et flottant,
Aller sonder les flancs du plus lointain Nérée,
Et du premier sillon fendre une onde ignorée?
Les coutumes d'alors, les sciences, les mœurs
Respirent dans les vers des antiques auteurs.
Leur siècle est en dépôt dans leurs nobles volumes.
Tout a changé pour nous, mœurs, sciences, coutumes,
Pourquoi donc nous faut-il, par un pénible soin,
Sans rien voir près de nous, voyant toujours bien loin,
Vivant dans le passé, laissant ceux qui commencent,
Sans penser, écrivant d'après d'autres qui pensent,
Retraçant un tableau que nos yeux n'ont point vu,
Dire et dire cent fois ce que nous avons lu?
De la Grèce héroïque et naissante et sauvage
Dans Homère à nos yeux vit la parfaite image.
Démocrite, Platon, Épicure, Thalès,
Ont de loin à Virgile indiqué les secrets
D'une nature encore à leurs yeux trop voilée.
Toricelli, Newton, Kepler et Galilée,

Plus doctes, plus heureux dans leurs puissants efforts,
A tout nouveau Virgile ont ouvert des trésors.
Tous les arts sont unis : les sciences humaines
N'ont pu de leur empire étendre les domaines,
Sans agrandir aussi la carrière des vers.
Quel long travail pour eux a conquis l'univers!
Aux regards de Buffon, sans voile, sans obstacles,
La terre ouvrant son sein, ses ressorts, ses miracles,
Ses germes, ses coteaux, dépouille de Téthys;
Les nuages épais, sur elle appesantis,
De ses noires vapeurs nourrissant leur tonnerre,
Et l'hiver ennemi pour envahir la terre,
Roi des antres du Nord, et, de glaces armés,
Ses pas usurpateurs sur nos monts imprimés;
Et l'œil perçant du verre, en la vaste étendue,
Allant chercher ces feux qui fuyaient notre vue;
Aux changements prédits, immuables, fixés,
Que d'une plume d'or Bailly nous a tracés,
Aux lois de Cassini les comètes fidèles;
L'aimant, de nos vaisseaux seul dirigeant les ailes;
Une Cybèle neuve et cent mondes divers
Aux yeux de nos Jasons sortis du sein des mers;
Quel amas de tableaux, de sublimes images,
Naît de ces grands objets réservés à nos âges!
Sous ces bois étrangers qui couronnent ces monts,
Aux vallons de Cusco, dans ces antres profonds,
Si chers à la fortune et plus chers au génie,
Germent des mines d'or, de gloire et d'harmonie.
Pensez-vous, si Virgile ou l'aveugle divin
Renaissaient aujourd'hui, que leur savante main
Négligeât de saisir ces fécondes richesses,

De notre Pinde auguste éclatantes largesses?
Nous en verrions briller leurs sublimes écrits;
Et ces mêmes objets, que vos doctes mépris
Accueillent aujourd'hui d'un front dur et sévère,
Alors à vos regards auraient seuls droit de plaire.
Alors, dans l'avenir, votre inflexible humeur
Aurait soin de défendre à tout jeune rimeur
D'oser sortir jamais de ce cercle d'images
Que vos yeux auraient vu tracé dans leurs ouvrages.
Mais qui jamais a su, dans des vers séduisants,
Sous des dehors plus vrais peindre l'esprit aux sens?
Mais quelle voix jamais d'une plus pure flamme
Et chatouilla l'oreille et pénétra dans l'âme?
Mais leurs mœurs et leurs lois, et mille autres hasards,
Rendaient leur siècle heureux plus propice aux beaux-arts.
Eh bien, l'âme est partout; la pensée a des ailes.
Volons, volons chez eux retrouver leurs modèles;
Voyageons dans leur âge, où, libre, sans détour,
Chaque homme ose être un homme et penser au grand jour.
Au tribunal de Mars, sur la pourpre romaine,
Là du grand Cicéron la vertueuse haine
Écrase Céthégus, Catilina, Verrès;
Là tonne Démosthène; ici de Périclès
La voix, l'ardente voix, de tous les cœurs maîtresse,
Frappe, foudroie, agite, épouvante la Grèce.
Allons voir la grandeur et l'éclat de leurs jeux.
Ciel! la mer appelée en un bassin pompeux!
Deux flottes parcourant cette enceinte profonde,
Combattant sous les yeux des conquérants du monde.
O terre de Pélops! avec le monde entier
Allons voir d'Épidaure un agile coursier,

Couronné dans les champs de Némée et d'Élide ;
Allons voir au théâtre, aux accents d'Euripide,
D'une sainte folie un peuple furieux
Chanter : *Amour, tyran des hommes et des dieux;*
Puis, ivres des transports qui nous viennent surprendre,
Parmi nous, dans nos vers, revenons les répandre ;
Changeons en notre miel leurs plus antiques fleurs,
Pour peindre notre idée empruntons leurs couleurs ;
Allumons nos flambeaux à leurs feux poétiques;
Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Direz-vous qu'un objet né sur leur Hélicon
A seul de nous charmer pu recevoir le don ;
Que leurs fables, leurs dieux, ces mensonges futiles,
Des Muses noble ouvrage, aux Muses sont utiles ;
Que nos travaux savants, nos calculs studieux,
Qui subjuguent l'esprit et répugnent aux yeux,
Que l'on croit malgré soi, sont pénibles, austères,
Et moins grands, moins pompeux que leurs belles chimères ?
Voilà ce que traités, préfaces, longs discours,
Prose, rime, partout nous disent tous les jours.
Mais enfin, dites-moi, si d'une œuvre immortelle
La nature est en nous la source et le modèle,
Pouvez-vous le penser que tout cet univers
Et cet ordre éternel, ces mouvements divers,
L'immense vérité, la nature elle-même,
Soit moins grande en effet que ce brillant système
Qu'ils nommaient la nature, et dont d'heureux efforts
Disposaient avec art les fragiles ressorts?
Mais quoi! ces vérités sont au loin reculées,
Dans un langage obscur saintement recelées :

Le peuple les ignore. O Muses, ô Phœbus!
C'est là, c'est là sans doute un aiguillon de plus.
L'auguste poésie, éclatante interprète,
Se couvrira de gloire en forçant leur retraite,
Cette reine des cœurs, à la touchante voix,
A le droit, en tous lieux, de nous dicter son choix.
Sûre de voir partout, introduite par elle,
Applaudir à grands cris une beauté nouvelle,
Et les objets nouveaux que sa voix a tentés
Partout, de bouche en bouche, après elle chantés.
Elle porte, à travers leurs nuages plus sombres,
Des rayons lumineux qui dissipent leurs ombres,
Et rit quand, dans son vide, un auteur oppressé
Se plaint qu'on a tout dit et que tout est pensé.
Seule, et la lyre en main, et de fleurs couronnée,
De doux ravissements partout accompagnée,
Aux lieux les plus déserts, ses pas, ses jeunes pas,
Trouvent mille trésors qu'on ne soupçonnait pas.
Sur l'aride buisson que son regard se pose,
Le buisson à ses yeux rit et jette une rose.
Elle sait ne point voir, dans son juste dédain,
Les fleurs qui trop souvent, courant de main en main,
Ont perdu tout l'éclat de leurs fraîcheurs vermeilles;
Elle sait même encore, ô charmantes merveilles!
Sous ses doigts délicats réparer et cueillir
Celles qu'une autre main n'avait su que flétrir ;
Elle seule connaît ces extases choisies,
D'un esprit tout de feu mobiles fantaisies,
Ces rêves d'un moment, belles illusions,
D'un monde imaginaire aimables visions,
Qui ne frappent jamais, trop subtile lumière,

Des terrestres esprits l'œil épais et vulgaire.
Seule, de mots heureux, faciles, transparents,
Elle sait revêtir ces fantômes errants :
Ainsi des hauts sapins de la Finlande humide,
De l'ambre, enfant du ciel, distille l'or fluide,
Et sa chute souvent rencontre dans les airs
Quelque insecte volant qu'il porte au fond des mers;
De la Baltique enfin les vagues orageuses
Roulent et vont jeter ces larmes précieuses
Où la fière Vistule, en de nobles coteaux,
Et le froid Niémen expirent dans ses eaux.
Là les arts vont cueillir cette merveille utile,
Tombe odorante où vit l'insecte volatile ;
Dans cet or diaphane il est lui-même encor,
On dirait qu'il respire et va prendre l'essor.

Qui que tu sois enfin, ô toi, jeune poète,
Travaille, ose achever cette illustre conquête.
De preuves, de raisons, qu'est-il encor besoin?
Travaille. Un grand exemple est un puissant temoin.
Montre ce qu'on peut faire en le faisant toi-même.
Si pour toi la retraite est un bonheur suprême;
Si chaque jour les vers de ces maîtres fameux
Font bouillonner ton sang et dressent tes cheveux;
Si tu sens chaque jour, animé de leur âme,
Ce besoin de créer, ces transports, cette flamme,
Travaille. A nos censeurs c'est à toi de montrer
Tous ces trésors nouveux qu'ils veulent ignorer.
Il faudra bien les voir, il faudra bien se taire
Quand ils verront enfin cette gloire étrangère
De rayons inconnus ceindre ton front brillant.

Aux antres de Paros le bloc étincelant
N'est aux vulgaires yeux qu'une pierre insensible.
Mais le docte ciseau, dans son sein invisible,
Voit, suit, trouve la vie, et l'âme, et tous ses traits.
Tout l'Olympe respire en ses détours secrets.
Là vivent de Vénus les beautés souveraines;
Là des muscles nerveux, là de sanglantes veines
Serpentent; là des flancs invaincus aux travaux,
Pour soulager Atlas des célestes fardeaux.
Aux volontés du fer leur enveloppe énorme
Cède, s'amollit, tombe; et de ce bloc informe
J'aillissent, éclatants, des dieux pour nos autels :
C'est Apollon lui-même, honneur des immortels;
C'est Alcide vainqueur des monstres de Némée;
C'est du vieillard troyen la mort envenimée [1];
C'est des Hébreux errants le chef, le défenseur [2]:
Dieu tout entier habite en ce marbre penseur.
Ciel! n'entendez-vous pas de sa bouche profonde
Éclater cette voix créatrice du monde?

Oh! qu'ainsi parmi nous des esprits inventeurs
De Virgile et d'Homère atteignent les hauteurs!
Sachent dans la mémoire avoir comme eux un temple,
Et sans suivre leurs pas imiter leur exemple;
Faire, en s'éloignant d'eux avec un soin jaloux,
Ce qu'eux-même ils feraient s'ils vivaient parmi nous!
Que la nature seule, en ses vastes miracles,
Soit leur Fable et leurs dieux, et ses lois leurs oracles;

1. Laocoon.
2. Le Moïse de Michel-Ange.

Que leurs vers, de Téthys respectant le sommeil,
N'aillent plus dans ses flots rallumer le soleil ;
De la cour d'Apollon que l'erreur soit bannie,
Et qu'enfin Calliope, élève d'Uranie,
Montant sa lyre d'or sur un plus noble ton,
En langage des dieux fasse parler Newton !
Oh ! si je puis, un jour !... Mais quel est ce murmure ?
Quelle nouvelle attaque et plus forte et plus dure ?
O langue des Français ! est-il vrai que ton sort
Est de ramper toujours, et que toi seule as tort ?
Ou si d'un faible esprit l'indolente paresse
Veut rejeter sur toi sa honte et sa faiblesse ?
Il n'est sot traducteur, de sa richesse enflé,
Sot auteur d'un poème ou d'un discours sifflé,
Ou d'un recueil ambré de chansons à la glace,
Qui ne vous avertisse, en sa fière préface,
Que si son style épais vous fatigue d'abord,
Si sa prose vous pèse et bientôt vous endort,
Si son vers est gêné, sans feu, sans harmonie,
Il n'en est point coupable : il n'est pas sans génie ;
Il a tous les talents qui font les grands succès ;
Mais enfin, malgré lui, ce langage français,
Si faible en ses couleurs, si froid et si timide,
L'a contraint d'être lourd, gauche, plat, insipide.
Mais serait-ce Le Brun, Racine, Despréaux
Qui l'accusent ainsi d'abuser leurs travaux ?
Est-ce à Rousseau, Buffon qu'il résiste infidèle ?
Est-ce pour Montesquieu, qu'impuissant et rebelle,
Il fuit ? Ne sait-il pas, se reposant sur eux,
Doux, rapide, abondant, magnifique, nerveux,
Creusant dans les détours de ces âmes profondes,

S'y teindre, s'y tremper de leurs couleurs fécondes?
Un rimeur voit partout un nuage, et jamais
D'un coup d'œil ferme et grand n'a saisi les objets;
La langue se refuse à ses demi-pensées,
De sang-froid, pas à pas, avec peine amassées;
Il se dépite alors, et, restant en chemin,
Il se plaint qu'elle échappe et glisse de sa main.
Celui qu'un vrai démon presse, enflamme, domine,
Ignore un tel supplice : il pense, il imagine;
Un langage imprévu, dans son âme produit,
Naît avec sa pensée, et l'embrasse et la suit;
Les images, les mots que le génie inspire,
Où l'univers entier vit, se meut et respire,
Source vaste et sublime et qu'on ne peut tarir,
En foule en son cerveau se hâtent de courir.
D'eux-même ils vont chercher un nœud qui les rassemble;
Tout s'allie et se forme, et tout va naître ensemble.

Sous l'insecte vengeur envoyé par Junon,
Telle Io tourmentée, en l'ardente saison,
Traverse en vain les bois et la longue campagne,
Et le fleuve bruyant qui presse la montagne;
Tel le bouillant poète, en ses transports brûlants,
Le front échevelé, les yeux étincelants,
S'agite, se débat, cherche en d'épais bocages
S'il pourra de sa tête apaiser les orages
Et secouer le dieu qui fatigue son sein.
De sa bouche à grands flots ce dieu dont il est plein
Bientôt en vers nombreux s'exhale et se déchaîne;
Leur sublime torrent roule, saisit, entraîne.
Les tours impétueux, inattendus, nouveaux,

L'expression de flamme aux magiques tableaux
Qu'a trempés la nature en ses couleurs fertiles,
Les nombres tour à tour turbulents ou faciles;
Tout porte au fond du cœur le tumulte ou la paix;
Dans la mémoire au loin tout s'imprime à jamais.
C'est ainsi que Minerve, en un instant formée,
Du front de Jupiter s'élance tout armée,
Secouant, et le glaive, et le casque guerrier,
Et l'horrible Gorgone à l'aspect meurtrier.

Des Toscans, je le sais, la langue est séduisante :
Cire molle, à tout peindre habile et complaisante,
Qui prend d'heureux contours sous les plus faibles mains.
Quand le Nord, s'épuisant de barbares essaims,
Vint, par une conquête en malheurs plus féconde,
Venger sur les Romains l'esclavage du monde,
De leurs affreux accents la farouche âpreté
Du latin en tous lieux souilla la pureté :
On vit de ce mélange étranger et sauvage
Naître des langues sœurs. que le temps et l'usage,
Par des sentiers divers guidant diversement,
D'une lime insensible ont poli lentement;
Sans pouvoir en entier, malgré tous leurs prodiges,
De la rouille barbare effacer les vestiges.
De là du castillan la pompe et la fierté,
Teint encor des couleurs du langage indompté
Qu'au Tage transplantaient les fureurs musulmanes.
La grâce et la douceur sur les lèvres toscanes
Fixèrent leur empire, et la Seine à la fois
De grâce et de fierté sut composer sa voix.
Mais ce langage, armé d'obstacles indociles,

Lutte et ne veut plier que sous des mains habiles.
Est-ce un mal? Eh! plutôt rendons grâces aux dieux;
Un faux éclat longtemps ne peut tromper nos yeux,
Et notre langue même à tout esprit vulgaire
De nos vers dédaigneux fermant le sanctuaire,
Avertit dès l'abord quiconque y veut monter,
Qu'il faut savoir tout craindre et savoir tout tenter,
Et, recueillant affronts ou gloire sans mélange,
S'élever jusqu'au faîte ou ramper dans la fange.

II

HERMES[1]

PREMIER CHANT A.

Système de la terre et non du monde. Les saisons. Naissance des animaux. L'âme. Les animaux se partagent la terre. L'un de çà, l'autre de là. L'homme seul peut vivre partout. Mais n'anticipons point. Prenons-le au commencement, et tous ses miracles vont nous passer en revue.

DEUXIÈME CHANT B.

L'homme depuis le commencement de son état de sauvage jusqu'à la naissance des sociétés.

1 Le canevas de ce poème et les morceaux qui le composent ont reçu des développements successifs depuis l'édition de 1819 jusqu'à celle de M. de Chénier, plus complète que les précédentes.
Voyez l'étude de Sainte-Beuve, dans le tome premier.

TROISIÈME CHANT Γ.

Les sociétés. Politique, morale. Invention des sciences... Système du monde [1].

PREMIER CHANT.

Il faut magnifiquement représenter la terre sous l'emblême métaphorique d'un grand animal qui vit, se meut, est sujet à des changements, des révolutions, des fievres, des dérangements dans la circulation de son sang.

La terre est éternellement en mouvement. Chaque chose nait, meurt, se dissout. Cette particule de terre a été du fumier; elle devient un trône et qui plus est un roi. Le monde est une branloire perpétuelle, dit Montaigne [2] (à cette occasion, les conquérants, les bouleversements successifs des invasions et des conquêtes, d'ici, de là...) Les hommes ne font attention à ce roulis perpétuel que quand ils en sont les victimes. Il est pourtant toujours... L'homme ne juge les choses que dans le rapport qu'elles ont avec lui. Affecté d'une telle manière, il appelle un accident un bien. Affecté de telle autre manière, il l'appelera un mal. La chose est pourtant la même et rien n'a changé que lui.

Chaque chose a dans soi ses ressorts. Les autres choses la frappent au dehors. Ces qualités unies la font être, et, pour la bien connaître, il faut les connaître ensemble et voir ce qu'elle est et quel rang elle a dans l'univers.

Chaque effet d'une cause
D'un autre effet lui-même est la cause puissante.
Rien n'est fait pour soi seul...

1. M. Becq de Fouquières croit à un quatrième chant, dont tous les éléments auraient été transportés dans le poème de *l'Amérique*.

2. *Essais*, liv. III, chap. II.

... Toi, arbre ou fleuve, réponds, pourquoi fais-tu ceci et cela? — Je le fais pour... Et toi telle autre chose, pourquoi? — Je le fais pour... Cette qualité que je prodigue, je la tiens de telle chose, je la dispense à telle autre qui la communiquera à telle autre, etc.

Et si le bien existe il doit seul exister.

Ces atomes de vie, ces semences premières sont toujours en égale quantité sur la terre et toujours en mouvement. Ils passent de corps en corps, s'alambiquent, s'élaborent, se travaillent, fermentent, se subtilisent dans leur rapport avec le vase où ils sont actuellement contenus. Ils entrent dans un végétal, ils en sont la séve, la force, les sucs nourriciers. Ce végétal est mangé par quelque animal, alors ils se transforment en sang et en cette substance qui produira un autre animal et qui fait vivre les espèces, ou dans un chêne ce qu'il y a de plus subtil se rassemble dans le gland.

Ainsi, jeune et tendre nourrisson, ta mère même en prenant sa nourriture, ne mange que pour toi, ne consulte que toi,

Et des sucs d'une table innocente et choisie,
Amasse dans son sein les dépôts de ta vie.

Quand la terre forma les espèces animales, plusieurs périrent par plusieurs causes à développer. Alors d'autres corps organisés (car les *organes vivants secrets* meuvent les végétaux, minéraux[1] et tout) héritèrent de la

1. « J'entends par *matière vive,* non-seulement tous les êtres qui vivent ou végètent, mais encore toutes les molécules organiques vivantes dispersées ou répandues dans les détriments ou résidus des corps organisés : je comprends encore dans la *matière vive* celle de la lumière, du feu, de la chaleur, en un mot toute matière qui nous paraît être active par elle-même. » Buffon, *Introduction à l'histoire des minéraux.*

quantité d'atomes de vie qui avaient entré dans la composition de celles qui s'étaient détruites et se formèrent de leurs débris.

Ovide, livre XV : *Et vetus inventa est in montibus anchora summis* [1].

La ville d'Ancyre fut fondée sur une montagne où l'on trouva une ancre, ἄγκυρα.

Peindre les différents déluges qui détruisirent tout... La mer Caspienne, lac Aral et mer Noire réunis... L'éruption par l'Hellespont... Les hommes se sauvant au sommet des montagnes... Autels posés au bord de la mer qui sont aujourd'hui bien élevés au-dessus d'elle... Les membres et corps des animaux et des hommes errants au gré des eaux... et leurs os existants encore en amas immenses sur les côtes des continents et des îles de la Méditerranée, etc...

Ces mers, allant remplir des vallées où paissaient les troupeaux, et baigner des côtes nouvelles, y allument des volcans et les éteignent aux lieux d'où elles se retirent.

. . . . . .

Ce chaos, ces montagnes hérissées, ces torrents, ces énormes rochers épars, on croit voir là éparpillé le reste des matériaux avec lequel on a fait le monde :

C'est là qu'admis au fond d'un antique mystère,
L'œil pense avec effroi voir la nature mère,
Dans les convulsions d'un douloureux tourment,
S'agiter sous l'effort d'un long enfantement.

Les montagnes enceintes de bitume.

Telle et telle cause agite la mer, secoue la terre, ouvre le cratère des volcans.

Les montagnes qui ne sont rien sur le globe... puis les arbres, les animaux, l'homme (description des Centaures).

1. *Métamorph.* liv. xv, v. 265.

Il faut finir le chant premier par une magnifique description de toutes les espèces animales et végétales naissant; et les saisons; et au printemps la terre *prægnans* et dans les chaleurs de l'été toutes les espèces animales et végétales se livrant aux feux de l'amour et transmettant à leur postérité les semences de vie confiées à leurs entrailles.

Toutes les espèces à qui la nature ou les plaisirs (*per Veneris res*) *ont ouvert les portes de la vie.*

Traduire quelque part le *magnum crescendi immissis certamen habenis*[1].

Au printemps

Que la terre est nubile et brûle d'être mère.

Tum Pater omnipotens[2]... et les vents et la mer (tous les phenomènes physiques qui arrivent à cette époque) se rejouissent et prennent part à *cet auguste hyménée du ciel et de la terre* :

De sa puissante épouse emplit les vastes flancs.

Il faut que le sage magicien qui sera un des héros de ce bizarre poème ait passé par plusieurs metempsychoses, propres à montrer allégoriquement l'histoire de l'espèce humaine, et qu'il la raconte comme Pythagore dans Ovide et Ennius, et Empédocle (V. Hier. Colonne sur Ennius[3], au commencement).

DEUXIÈME CHANT

Ridés, le front blanchi, dans notre tête antique
S'éteindra cette flamme ardente et poétique,

1. Lucrèce, *de Natura rerum*, liv. V, v. 785.
2. Virgile, *Géorg.* liv. I, v. 325.
3. Édition d'Ennius, in-4°, 1707, commentée par Guillaume Colonne.

Qui, féconde et rapide en un jeune cerveau,
Y peint de l'univers un mobile tableau;
Et par qui tout à coup le poète indomptable
Sort, quitte ses amis, et les jeux, et la table,
S'enferme, et, sous le dieu qui le vient oppresser,
Seul, chez lui, s'interroge, et s'écoute penser.

(Dans la préface du deuxième chant.)

Après avoir fait connaître les armes défensives et offensives extérieurement de tous les animaux, l'homme seul nu... O homme! est-ce toi qui dissèqueras la lumière... Son arme offensive et intérieure, c'est son génie. . Les animaux ont un point où ils restent... L'homme seul est perfectible...

Chaque individu dans l'état sauvage est un tout indépendant. Dans l'état de société il est partie du tout, il vit de la vie commune. Ainsi, dans le chaos des poètes, chaque germe, chaque élément est seul et n'obéit qu'à son poids. Mais quand tout cela est arrangé, chacun est un tout à part et en même temps une partie du grand tout. Chaque monde roule sur lui-même et roule aussi autour du centre. Tous ont leurs lois à part et toutes ces lois diverses tendent à une loi commune et forment l'univers. Montrer que rien n'est fait pour soi seul; que tout, soit activement, soit passivement, dépend d'une fin commune. Que les métaux nés dans cette terre et non pas dans une autre... Enfin que toutes les choses... que l'état de chaque chose n'est que le résultat de ses qualités intérieures et de ses rapports avec les autres choses.

DES SENS.

A l'article des sens, en expliquant leur mécanisme et leur connexion mutuelle et les services qu'il se rendent entre

eux, surtout le tact et la vue, qui se redressent et se rectifient l'un l'autre à l'aide de raisonnements fondés sur la mémoire. . . . . .

Les yeux. . . . . .
. . . . . auraient-ils oublié
Les délices des pleurs donnés à la pitié?

A la fin du morceau des sens... si quelques individus, quelques générations, quelques peuples donnent dans un vice ou dans une erreur, cela n'empêche pas que l'âme et le jugement du genre humain entier ne soit porté à la vertu et à la vérité, comme le bois d'un arc, quoique courbé et plié un moment, n'en a pas moins un désir invincible d'être droit et ne s'en redresse pas moins dès qu'il le peut. Pourtant, quand une longue habitude l'a tenu courbé, il ne se redresse plus. Cela fournit un autre emblème.

Trahitur pars longa catenæ
Perse[1].

. . . . . et traîne
Encore après ses pas la moitié de sa chaîne.

La différence des hommes sous les divers climats, comparée à celle des plantes, et les raisons physiques, doivent être placées au second chant après le morceau des sens.

DES PASSIONS.

Après les sens... Les passions... combinées et équilibrées avec la raison et la conscience. C'est alors que l'homme qui s'est un peu avili soit par une passion.... soit par une autre.... est guéri par une autre, soit l'amour de la vertu, soit l'amour de la gloire... Il répare et étaie de belles ac-

1. Perse, satire V, v. 160.

tions sa renommée ainsi chancelante, *fama vacillans*... mais souvent il lui reste des traces de ses anciens goûts :

Trahitur pars longa catenæ.

Il est tourmenté par une passion ; une autre passion vient la combattre et lui mettre *un frein qu'elle a beau mordre et blanchir d'écume.*

Il s'arrache à ses goûts, à ses plaisirs... Il veut vivre, c'est-à-dire être utile à ses frères et laisser un nom. C'est là vivre, en effet, et celui qui...

Est mort toute sa vie et n'a jamais vécu.

Noter plus haut que plus on est né un personnage, plus on a des passions ardentes et plus on peut avoir eu une jeunesse fougueuse et des égarements terribles.

Les mêmes passions genérales forment la constitution générale des hommes, mais ces passions modifiées par la constitution particulière des individus, et prenant le cours que leur indique une éducation vicieuse, produisent le crime ou la vertu, la lumière ou la nuit. Ce sont mêmes plantes qui nourrissent l'abeille et la vipère; dans l'une elles font du miel, dans l'autre du poison. Un vase corrompu aigrit la plus douce liqueur... L'étude du cœur de l'homme est notre plus digne étude :

Assis au centre obscur de cette forêt sombre
Qui fuit et se partage en des routes sans nombre,
Chacune autour de nous s'ouvre; et, de toute part,
Nous y pouvons au loin plonger un long regard.

Quelquefois l'instinct naturel des hommes est étouffé par des circonstances étrangères; mais il reparaît bientôt.

Comme le Nil, le Rhône, je ne sais quel fleuve d'Espagne, etc... s'ensevelissent sous terre pendant quelque temps.

Horace (vers 163 [1]):

Cereus in vitium flecti.

Cire flexible et molle à se plier au vice.

Tous les hommes ont le même fonds de goûts, de passions, de sentiments, qui se façonnent différemment dans chacun. Ils sont donc tous assez semblables pour être la même race, assez divers pour n'être pas le même individu. Il en est de même des visages.

Le législateur sait que les passions sont bonnes en elles-mêmes, qu'elles ne nuisent que mal dirigées, mais que, poussées comme il convient, elles concourent au même but. Il fait bon usage même des faiblesses humaines.

Pour fruit de leurs travaux, il présente à leurs yeux
La gloire, des humains idole impérieux [2]:
Après l'art d'être sage, elle est leur bien suprême,
Le seul prix des vertus après les vertus même,
Et dans un cœur méchant, mais d'orgueil combattu,
Peut même quelquefois tenir lieu de vertu.

1. *Art poétique.*

2. André Chénier fait ici *idole* du masculin, comme P. Corneille:

Et Pison ne sera qu'un idole sacré, etc.
(Othon, acte III, scène I.)

comme La Fontaine:

Jamais idole, quel qu'il fût,
N'avait eu cuisine si grasse. (Liv. IV, fable 8.)

FORMATION DES LANGUES.

Sons, accents, organes naturels... les mots... rapides Protées, ils revêtent la teinture de tous nos sentiments. Ils dissèquent et étalent toutes les moindres de nos pensées, comme un prisme fait les couleurs.

Les grammairiens, hommes dont les travaux sont très-utiles lorsqu'ils se bornent à expliquer les lois du langage et qu'ils n'ont pas la prétention de les fixer.

La langue française a peur de la poésie, et la poésie a peur de la langue anglaise.

LES CAUSES.

Tout accident naturel dont la cause était inconnue, un ouragan, une inondation, une éruption de volcan, une tempête étaient des prodiges regardés comme une vengeance céleste... et les vices de ces anarchies primitives étaient un préjugé assez raisonnable en faveur de cette opinion qui peut, d'ailleurs, être alléguée en preuve de la conscience.

En poursuivant dans toutes les actions humaines les causes que j'ai assignées à ces actions, souvent je perds le fil; mais je le retrouve.

Ainsi, dans les sentiers d'une forêt naissante,
A grands cris élancée, une meute pressante,
Aux vestiges connus dans les zéphyrs errants,
D'un agile chevreuil suit les pas odorants.
L'animal, pour tromper leur course suspendue,
Bondit, s'écarte, fuit; et la trace est perdue.
Furieux, de ses pas cachés dans ces déserts,
Leur narine inquiète interroge les airs,

Par qui bientôt frappés de sa trace nouvelle
Ils volent à grands cris sur sa route fidèle.

RELIGION.

La plupart des fables furent sans doute des emblèmes et des apologues des sages. (Expliquer cela comme Lucrèce au liv. III [1].) C'est ainsi que l'on fit tels et tels dogmes, tels et tels dieux... mystères... initiations. Le peuple prit au propre ce qui était dit au figuré.. C'est ici qu'il faut traduire une belle comparaison du poète Lucile conservée par Lactance, *Divinæ institutiones, lib.* 1 :

Ut pueri infantes credunt signa omnia ahena
Vivere et esse homines : sic istic omnia ficta
Vera putant, etc.

Sur quoi le bon Lactance, qui ne pensait pas se faire son procès à lui-même, ajoute, avec beaucoup de sens, que les enfants sont plus excusables que les hommes faits :

Illi enim simulacra homines putant esse, hi Deos.

L'homme juge toujours des choses par les rapports qu'elles ont avec lui. C'est bête... Le jeune homme se perd dans un tas de projets comme s'il devait vivre mille ans... Le vieillard qui a usé la vie est inquiet et triste. Son importune envie ne voudrait pas que la jeunesse l'usât à son tour... Il crie : Tout est vanité ! — Oui, tout est vain sans doute... et cette manie, cette inquiétude, cette fausse philosophie venue malgré toi, lorsque tu ne peux plus remuer, est plus vaine encore que tout le reste.

Des opinions puissantes, un vaste échafaudage politique ou religieux a souvent été produit par une idée sans fondement, une rêverie, un vain fantôme,

1. Vers 991 et suiv.

Comme on feint qu'au printemps d'amoureux aiguillons
La cavale agitée erre dans les vallons,
Et, n'ayant d'autre époux que l'air qu'elle respire,
Devient épouse et mère au souffle du zéphire.

Une des causes des erreurs primitives, c'est que l'on prend pour principe ce qui ne l'est pas.

Ne pas oublier de parler de la magie et des sorciers qui ont été mis à mort comme tels et de leur aveu.

Après une courte mais brûlante description des cruautés superstitieuses, s'écrier avec une impitoyable ironie : Bien, bien, mes amis, égorgez vos frères parce qu'ils ne pensent pas comme vous, que... un torrent de bêtises.

Origine des sottises religieuses... L'homme, égaré de la voie, effrayé de quelques phénomènes terribles, se jetant dans toutes les superstitions. Le feu, les démons. Cornes, griffes, queue... Ainsi, le voyageur, dans les terreurs de la nuit, regarde et voit dans les nuages des centaures, des lions, des dragons et mille autres formes fantastiques. Les superstitions prirent la teinture de l'esprit des peuples, c'est-à-dire des climats. Rapide multitude d'exemples. Mais l'imitation et l'autorité changent le caractère ; de là souvent un peuple qui aime à rire ne voit que diables et qu'enfer.

Lorsqu'il sera question des sacrifices humains, ne pas oublier ce que l'on a partout appelé les jugements de Dieu. Les fers rouges, l'eau bouillante, les combats particuliers. Que d'hommes dans tous les pays ont été immolés pour un éclat de tonnerre ou telle autre cause ! Cette manie de croire que les dieux avaient l'œil sur toutes leurs petites disputes, et qu'aux plus frivoles occasions un miracle viendrait violer les lois de la nature.

Partout sur des autels j'entends mugir Apis,
Bêler le dieu d'Ammon, aboyer Anubis.

Les premiers hommes sacrifiaient de l'herbe. — V. Grævius sur Hésiode, p. 40. Et là même un morceau du livre de Porphyre : de l'abstinence de la chair des animaux.

La vie humaine, errante, et vile, et méprisée,
Sous la religion gémissait écrasée.

. . . . . .

De son horrible aspect menaçait les humains.
Un Grec[1] fut le premier dont l'audace affermie
Leva des yeux mortels sur l'idole ennemie.
Rien ne put l'étonner. Et ces dieux tout-puissants,
Cet Olympe, ces feux et ces bruits menaçants
Irritaient son courage à rompre la barrière
Où, sous d'épais remparts obscure et prisonnière,
La nature en silence étouffait sa clarté.
Ivre d'un feu vainqueur, son génie indompté,
Loin des murs enflammés qui renferment le monde,
Perça tous les sentiers de cette nuit profonde,
Et de l'immensité parcourut les déserts ;
Il nous dit quelles lois gouvernent l'univers,
Ce qui vit, ce qui meurt, et ce qui ne peut être.
La religion tombe et nous sommes sans maître ;
Sous nos pieds à son tour elle expire ; et les cieux
Ne feront plus courber nos fronts victorieux.

Les hommes réunis en société commencèrent à avoir des lois simples... Pour les mariages entre autres ; car auparavant l'homme...

Et quand sa faim vorace, au pied d'un chêne antique,
Avait su du vil gland tombé de ses rameaux

1. Épicure. Ce morceau est imité et presque traduit de Lucrèce.

Disputer la pâture aux plus vils animaux,
Un besoin plus terrible, une faim plus brûlante,
Livrait à ses efforts une esclave tremblante
Qui, bientôt de ses bras chassée avec horreur,
Allait d'un nouveau maître assouvir la fureur.
Mais sitôt que Cérès par des lois salutaires
Des humains réunis fit un peuple de frères,
Alors . . . . . .
Une foi mutuelle unit les hyménées.

A la fin...

Cérès, Triptolème, Osiris, etc.... Bacchus.

Plenis spumat vindemia labris[1].

Cérès législatrice. *Legiferæ Cereri. Virg.*[2].

(Tout à la fin)

La guerre, affreux objet des larmes maternelles.

Insolabiliter deflebimus, etc... Parler là ou ailleurs au second chant de tous les rites mortuaires, cheveux coupés sur la tombe, effusions de vin, etc.

SUPERSTITION.

Εν τῶ περι δεισιδαιμονίας... Mais quoi! tant de grands hommes ont cru tout cela?... — Avez-vous plus d'esprit, de sens, de savoir?... — Non; mais voici une source d'erreur bien ordinaire... Beaucoup d'hommes, invinciblement attachés aux préjugés de leur enfance, mettent leur gloire, leur piété à prouver aux autres un système avant de se le

1. Virgile, *Géorg.*, liv. II, v. 6.
2. *Énéide*, liv. IV, v. 58.

prouver à eux-mêmes. Ils disent : Ce système, je ne veux point l'examiner pour moi... Il est vrai, il est incontestable, et, de manière ou d'autre, il faut que je le démontre... Alors.... plus ils ont d'esprit, de pénétration, de savoir, plus ils sont habiles à se faire illusion, à inventer, à unir, à colorer des sophismes, à tordre et à défigurer tous les faits pour en étayer leur échafaudage... et pour ne citer qu'un exemple et un grand exemple, il est bien clair que dans tout ce qui regarde la métaphysique et la religion, Pascal n'a jamais suivi d'autre méthode.

Superstition... *de lucis.* (Voy. Pline.)

Les oracles des dieux, le destin, l'avenir,
Vont habiter l'Épire et ses chênes prophètes.

L'Imaüs et l'Atlas, le Caucase aux cent têtes.

(Ce vers, qui rime avec l'autre, peut le suivre en commençant une autre phrase, ou être mis ailleurs comme je l'ai indiqué).

Parmi les phénomènes naturels dont ils avaient peur et les moyens ridicules qu'ils imaginèrent pour s'en délivrer, ne pas oublier le bruit qu'on faisait pour secourir la lune, dans ses éclipses.

TROISIÈME CHANT

LES SOCIÉTÉS

Comparer les premiers hommes civilisés, qui vont civiliser leurs frères sauvages, aux éléphants privés qu'on envoie apprivoiser les farouches, et par quels moyens ces derniers.

Les pagodes souterraines, sur lesquelles il faut voir

M. Sonnerat [1], sont les habitacles des Septentrionaux qui arrivaient dans le Midi et fuyaient sous terre les terreurs du soleil.

AGRICULTURE [2]

Que l'agriculture est la seule vraie richesse... Sachez découvrir les vérités que les antiques sages ont couvertes de l'enveloppe des fables. Rappelez-vous Érysichthon, l'ennemi de Cérès. Il outragea la déesse, il la bannit de ses États. Il défendit à la faux de couper le froment, au soc de tracer des sillons fertiles, aux champs de se couvrir des moissons dorées... Bientôt la dévorante faim... Il mangea, dévora, engloutit tout... Il fut réduit à vendre ses enfants... il fut réduit à se dévorer lui-même. Ainsi les États...

Après la description de la fête agricole de la Chine, s'écrier : O peuples de la terre, accourez, venez vivre en famille, venez...

Exposé du contrat social et des principes des gouvernements. — Très-rapide.

MORALE [3]

Il croit (aveugle erreur !) que de l'ingratitude
Un peuple tout entier peut se faire une étude,
L'établir pour son culte, et de dieux bienfaisants
Blasphémer de concert les augustes présents.

1. *Voyage aux Indes occidentales et à la Chine.* Paris, 1782, 2 vol. in-4° avec figures.

2. L'auteur a ainsi marqué : γεωπον., le manuscrit qui contient le thème de ce qu'il devait dire sur l'agriculture : γεωπονία.
(G. de Chénier.)

3. Le manuscrit porte : *Sur les Éthiop. (G. de Chenier.)*

LÉGISLATION

Avec l'explication du mécanisme de l'esprit humain... là gît... là, l'esprit des lois... là, dorment... Les lois... Ce sont elles qui sont rois : les rois sont leurs ministres.

Descends, œil éternel, tout clarté, tout lumière!
Viens luire dans son âme, éclairer sa paupière,
Pénétrer avec lui dans le cœur des humains;
De ce grand labyrinthe ouvre-lui les chemins.
Qu'il aille interroger ses plus sombres retraites,
Voir de tous leurs pensers les racines secrètes.
Fais, de leurs passions, à ses doctes efforts,
Tenter, étudier, compter tous les ressorts.
Qu'un charme, en ses discours, flatte, entraîne, ravisse.
Fais régner sur les cœurs sa voix législatrice,
Pour qu'il les puisse instruire à vivre plus heureux :
Les unir de liens qui semblent nés pour eux ;
Étayer leur faiblesse et diriger leur force ;
De l'honnête et du beau leur présenter l'amorce.
Car si pour magistrats les lois ont des bourreaux,
Si leur siége sanglant est sur des échafauds,
La crainte sur les cœurs n'a qu'un pouvoir fragile.
Et qu'espérer de grand chez un peuple servile,
Lâche, à se mépriser en naissant façonné,
Avili par ses lois dès l'instant qu'il est né?
Par ses lois! Le poison, que son trépas va suivre,
Infecte l'aliment qui dût le faire vivre.
Toujours un grand supplice en amène un plus grand.
Plus la loi fait d'efforts, plus son pouvoir mourant

S'éteint. L'empire fuit dès que Thémis farouche
N'a que flammes, gibets, tortures à la bouche.
Elle lutte, on résiste, et ce fatal combat
Use l'âme du peuple et les lois de l'État.
Sous une loi de sang un peuple est sanguinaire.
Quand d'un crime léger la mort est le salaire,
Tout grand forfait est sûr. Débile à se venger,
La loi ne prévient plus même un crime léger.
La balance est en nous. Le pouvoir d'un caprice
N'a point fondé les droits, la raison, la justice :
Ils sont nés avec l'homme et ses premiers liens.
Tel crime nuit aux mœurs, aux droits des citoyens,
Trouble la paix publique, outrage la nature ;
A ce modèle inné que la loi les mesure :
Que le coupable ingrat soit exclu de jouir
Des mêmes biens communs qu'il osait envahir ;
Qu'à tous les yeux, aux siens, par une loi certaine,
La nature du crime en indique la peine.
Clairvoyantes alors, les lois dans le danger
N'apportent point au mal un remède étranger.
La peine, du forfait compagne involontaire,
N'est qu'un juste équilibre, un talion sévère
Que n'épouvante point le scélérat puissant,
Que n'ensanglante point la mort de l'innocent.

La loi, dans les esprits, se glisse, s'insinue,
Les fait penser comme elle et fascine la vue.
Ce qu'elle dit supplice est supplice tout prêt ;
Ce qu'elle nomme un prix est un prix en effet.
Je veux qu'aux citoyens, la justice vengée,
L'honneur d'avoir bien fait, la patrie obligée,

Les regards du sénat, des enfants, des aïeux,
Soient un triomphe cher qui les élève aux cieux.
Je veux que leur bourreau soit la honte ennemie ;
Leurs peines, le mépris ; le blâme, l'infamie;
Que l'arbre, le rocher, le ciel, les éléments,
Appelés à témoin de la foi des serments,
Soient les juges secrets qui, dans l'âme parjure,
Portent d'un long tourment l'implacable morsure.
Mais cet état surtout porte empreint sur le front
Du père de ses lois l'esprit vaste et profond,
Où par intérêt même on devient magnanime ;
Où la misère marche à la suite du crime ;
Où par la faim, la soif, le vice est combattu;
Où l'on ne vit heureux qu'à force de vertu.

POLITIQUE

Les écrits des sages, des législateurs, guident leurs descendants dans l'étude du cœur humain. Comme un jour les pilotes auront la carte marine de leurs prédécesseurs qui leur indiqueront la route. Là est un courant dangereux, là un banc de sable, et là un écueil... C'est cette forme qu'il faut suivre.

Quand les mœurs ont pris un mauvais cours, moyen de les changer imperceptiblement... Cela demande des efforts, mais ensuite cela va tout seul comme un fleuve que l'on fait changer de lit.

Il faudrait, quand les temps et les circonstances ont changé, changer quelque chose de la loi. C'est en suivre l'esprit. Comme les fleuves font des circuits quand ils rencontrent des angles.

Gardez que dans votre république il ne puisse s'élever

des citoyens plus grands que les autres Gouffres usurpateurs qui dépeuplent, affament, engloutissent un État... Comme dans des forêts plantées de diverses sortes d'arbres, les chênes sucent la substance des arbrisseaux, les affament, les engloutissent, et sur leur ruine élèvent jusqu'au ciel d'ambitieux rameaux usurpateurs.

. . . . . .

. . . . . .

Chassez de vos autels, juges vains et frivoles,
Ces héros conquérants, meurtrières idoles ;
Tous ces grands noms, enfants des crimes, des malheurs,
De massacres fumants, teints de sang et de pleurs.
Venez tomber aux pieds de plus nobles images :
Voyez ces hommes saints, ces sublimes courages,
Héros dont les vertus, les travaux bienfaisants,
Ont éclairé la terre et mérité l'encens ;
Qui, dépouillés d'eux-même et vivant pour leurs frères,
Les ont soumis au frein des règles salutaires,
Au joug de leur bonheur ; les ont faits citoyens ;
En leur donnant des lois leur ont donné des biens,
Des forces, des parents, la liberté, la vie ;
Enfin qui d'un pays ont fait une patrie.
Et que de fois pourtant leurs frères envieux
Ont d'affronts insensés, de mépris odieux,
Accueilli les bienfaits de ces illustres guides,
Comme dans leurs maisons ces animaux stupides
Dont la dent méfiante ose outrager la main
Qui se tendait vers eux pour apaiser leur faim !
Mais n'importe ; un grand homme au milieu des supplices
Goûte de la vertu les augustes délices.
Il le sait : les humains sont injustes, ingrats.

Que leurs yeux un moment ne le connaissent pas ;
Qu'un jour entre eux et lui s'élève avec murmure
D'insectes ennemis une nuée obscure ;
N'importe, il les instruit, il les aime pour eux.
Même ingrats, il est doux d'avoir fait des heureux.
Il sait que leur vertu, leur bonté, leur prudence,
Doit être son ouvrage et non sa récompense,
Et que leur repentir, pleurant sur son tombeau,
De ses soins, de sa vie, est un prix assez beau.
Au loin dans l'avenir sa grande âme contemple
Les sages opprimés que soutient son exemple;
Des méchants dans soi-même il brave la noirceur :
C'est là qu'il sait les fuir ; son asile est son cœur.
De ce faîte serein, son Olympe sublime,
Il voit, juge, connaît. Un démon magnanime
Agite ses pensers, vit dans son cœur brûlant,
Travaille son sommeil actif et vigilant,
Arrache au long repos sa nuit laborieuse,
Allume avant le jour sa lampe studieuse,
Lui montre un peuple entier, par ses nobles bienfaits,
Indompté dans la guerre, opulent dans la paix,
Son beau nom remplissant leur cœur et leur histoire,
Les siècles prosternés au pied de sa mémoire.

Par ses sueurs bientôt l'édifice s'accroît.
En vain l'esprit du peuple est rampant, est étroit,
En vain le seul présent les frappe et les entraîne,
En vain leur raison faible et leur vue incertaine
Ne peut de ses regards suivre les profondeurs,
De sa raison céleste atteindre les hauteurs ;
Il appelle les dieux à son conseil suprême.

Ses décrets, confiés à la voix des dieux même,
Entraînent sans convaincre, et le monde ébloui
Pense adorer les dieux en n'adorant que lui.
Il fait honneur aux dieux de son divin ouvrage.
C'est alors qu'il a vu tantôt à son passage
Un buisson enflammé recéler l'Éternel ;
C'est alors qu'il rapporte, en un jour solennel,
De la montagne ardente et du sein du tonnerre,
La voix de Dieu lui-même écrite sur la pierre ;
Ou c'est alors qu'au fond de ses augustes bois
Une nymphe l'appelle et lui trace des lois,
Et qu'un oiseau divin, messager de miracles,
A son oreille vient lui dicter des oracles.
Tout agit pour lui seul, et la tempête et l'air,
Et le cri des forêts, et la foudre et l'éclair;
Tout. Il prend à témoin le monde et la nature;
Mensonge grand et saint! glorieuse imposture,
Quand au peuple trompé ce piége généreux
Lui rend sacré le joug qui doit le rendre heureux!

Il n'y a qu'un peuple vertueux qui puisse être et rester libre. Pour goûter la liberté, il ne faut pas aimer le repos et la mollesse. L'esclavage est plus paisible que la liberté.

Il serait même dangereux de donner des lois à un peuple qui ne serait pas mûr. On nourrit l'enfant avec du lait d'abord, et le lourd boucher ne charge point son bras. Après le morceau sur les législateurs, il faut observer qu'il est impossible d'avoir une bonne constitution sitôt qu'on est réuni en société ; qu'il serait nuisible qu'un grand législateur naquît alors ; que cela est même impossible, attendu qu'il ne naît point d'hommes d'un génie sublime et éclairé parmi des hommes absolument aveugles. Il y a un rapport...

Il faut que tout un peuple se perfectionne et s'éclaire pour produire un individu plus parfait et plus éclairé.

Le fisc insatiable engloutit les fortunes ;
Les lois . . . . . .
Leurs décrets sont la toile où l'avide Arachné
Arrête un faible insecte au passage enchaîné.
Un insecte plus fort, bravant son stratagème,
Vole, brise sa trame, et l'emporte elle-même.
. . . . . .
. . . . . .
Tels des insectes vils, la nuit, sortent sans nombre
Des retraites du bois d'un lit muet et sombre.
Et sur l'homme endormi, sur ses bras, sur son flanc,
Rampent, courent en foule, et lui sucent le sang.

Imprudent et malheureux l'État où il se fait différentes associations, différents corps dont les membres, en y entrant, prennent un esprit et des intérêts différents de l'esprit et de l'intérêt général. Heureux le pays où il n'y a d'autre association que l'État, d'autre corps que la patrie, d'autre intérêt que le bien commun ; où toutes les institutions rapprochent les hommes, sans qu'aucune les divise ; où chaque citoyen, à la fois sujet et souverain, portant tour à tour la balance des lois, l'encensoir et l'épée, ne transmet à ses enfants que l'exemple d'être citoyen[1].

... Comme celui qui va s'endormir... il a déjà la tête sur son oreiller, il va s'endormir ; une foule de pensers

1. Vient ensuite la comparaison suivante, qui se rattache à un morceau que l'auteur avait alors dans l'esprit et qu'il n'a point écrit. *(G. de Chénier.)*

voltigent dans son cerveau. Tout à coup il se réveille, il veut les rattraper; mais ils ont disparu sans laisser aucune trace. Il les cherche, les cherche. les poursuit; mais il ne peut les atteindre; et il s'endort, et elles sont perdues pour jamais [1].

Soyons lents à décider qu'une chose est impossible. Je me suis souvent occupé d'une rêverie... Si, lorsque les humains, mêlés avec les animaux et entièrement leurs égaux, rampaient et ne s'élevaient pas au-dessus de l'instinct le plus brute, si, dis-je, alors un ange, un esprit immortel était venu faire connaître à l'un d'eux que la terre où il était n'était pas une table, mais un globe qui faisait telle ou telle révolution, et, enfin, lui apprendre toutes les vérités physiques dont la nature a depuis accordé la découverte aux travaux des plus beaux génies...

Puis, s'il eût ajouté : « Tu vois tous ces secrets
Que toi-même étais né pour ne savoir jamais;
Un jour tout ce qu'ici ma voix vient de te dire,
D'eux-mêmes, sans qu'un dieu soit venu les instruire.
Tes pareils le sauront. Tes pareils les humains
Trouveront jusque-là d'infaillibles chemins.
Ces astres que tu vois épars dans l'étendue,
Ces immenses soleils si petits à ta vue,
Ils sauront leur grandeur, leurs immuables lois,
Mesurer leur distance, et leur cours, et leur poids;

1. Tout ce qui concerne la politique devait être terminé par un morceau sur la paix générale; mais avant, l'auteur devait employer le fragment qui suit, en tête duquel il a écrit entre parenthèses : *Ce morceau doit être placé immédiatement avant le dernier sur la paix générale.*

(G. de Chénier.)

Ils traceront leur forme, ils en feront l'histoire ; »
Jamais, je vous le jure, il ne l'eût voulu croire.

Oh ! puisse-t-elle donc venir cette paix, etc....

INVENTION DES SCIENCES

Que de générations l'une sur l'autre entassées, don l'amas...

Sur les temps écoulés, invisible et flottant,
A tracé dans cette onde un sillon d'un instant.

. . . . . .

Avant que des États la base fût constante,
Avant que de pouvoir, à pas mieux assurés,
Des sciences, des arts monter quelques degrés,
Du temps et du besoin l'inévitable empire
Dut avoir aux humains enseigné l'art d'écrire.
D'autres arts l'ont poli ; mais aux arts, le premier,
Lui seul des vrais succès put ouvrir le sentier.
Sur la feuille d'Égypte ou sur la peau ductile,
Même un jour sur le dos d'un albâtre docile
Au fond des eaux formé des dépouilles du lin,
Une main éloquente, avec cet art divin,
Tient, fait voir l'invisible et rapide pensée,
L'abstraite intelligence et palpable et tracée ;
Peint des sons à nos yeux, et transmet à la fois
Une voix aux couleurs, des couleurs à la voix.
Quand des premiers traités la fraternelle chaîne
Commença d'approcher, d'unir la race humaine,
La terre et de hauts monts, des fleuves, des forêts,
Des contrats attestés, garants sûrs et muets,

Furent le livre auguste et les lettres sacrées
Qui faisaient lire aux yeux les promesses jurées.
Dans la suite peut-être ils voulurent sur soi
L'un de l'autre emporter la parole et la foi ;
Ils surent donc, broyant de liquides matières,
L'un sur l'autre imprimer leurs images grossières,
Ou celle du témoin, homme, plante ou rocher,
Qui vit jurer leur bouche et leurs mains se toucher.
De là dans l'Orient ces colonnes savantes,
Rois, prêtres, animaux, peints en scènes vivantes,
De la religion ténébreux monuments,
Pour les sages futurs laborieux tourments,
Archives de l'État, où les mains politiques
Traçaient en longs tableaux les annales publiques.
De là, dans un amas d'emblèmes captieux,
Pour le peuple ignorant monstre religieux,
Des membres ennemis vont composer ensemble
Un seul tout, étonné du nœud qui les rassemble ;
Un corps de femme au front d'un aigle enfant des airs
Joint l'écaille et les flancs d'un habitant des mers.
Cet art simple et grossier nous a suffi peut-être
Tant que tous nos discours n'ont su voir ni connaître
Que les objets présents dans la nature épars,
Et que tout notre esprit était dans nos regards.
Mais on vit, quand vers l'homme on apprit à descendre,
Quand il fallut fixer, nommer, ecrire, entendre
Du cœur, des passions les plus secrets détours,
Les espaces du temps ou plus longs ou plus courts,
Quel cercle étroit bornait cette antique écriture.
Plus on y mit de soins, plus incertaine, obscure,
Du sens confus et vague elle épaissit la nuit.

Quelque peuple à la fin, par le travail instruit,
Compte combien de mots l'héréditaire usage
A transmis jusqu'à lui pour former un langage.
Pour chacun de ces mots un signe est inventé,
Et la main qui l'entend des lèvres répété
Se souvient d'en tracer cette image fidèle;
Et sitôt qu'une idée inconnue et nouvelle
Grossit d'un mot nouveau ces mots déjà nombreux,
Un nouveau signe accourt s'enrôler avec eux.

C'est alors, sur des pas si faciles à suivre,
Que l'esprit des humains est assuré de vivre.
C'est alors que le fer à la pierre, aux métaux,
Livre, en dépôt sacré pour les âges nouveaux,
Nos âmes et nos mœurs fidèlement gardées,
Et l'œil sait reconnaître une forme aux idées.
Dès lors des grands aïeux les travaux, les vertus
Ne sont point pour leurs fils des exemples perdus.
Le passé du présent est l'arbitre et le père,
Le conduit par la main, l'encourage, l'éclaire.
Les aïeux, les enfants, les arrière-neveux,
Tous sont du même temps, ils ont les mêmes vœux.
La patrie, au milieu des embûches, des traîtres,
Remonte en sa mémoire, a recours aux ancêtres,
Cherche ce qu'ils feraient en un danger pareil,
Et des siècles vieillis assemble le conseil.

On peut comparer les sages instruits et savants, qui éclairent ceux qui viennent après, à la queue étincelante des comètes.

L'homme après l'invention de la navigation et du commerce :

La terre est son domaine et, possesseur ardent,
Il court, juge, voit tout comme le fils prudent
Qui va de ses aïeux visiter l'héritage,
Et parcourt tous les biens laissés pour son partage.

Parler enfin prophétiquement de la découverte du nouveau monde. O destins, hâtez-vous d'amener ce grand jour qui... qui...; mais non; destins, éloignez ce jour funeste, et, s'il se peut, qu'il n'arrive jamais ce jour qui... qui... etc.

En parlant du passage de Gama aux Indes,

En vain. . . . . .
Des derniers Africains le cap noir de tempêtes.

On erre longtemps, on est curieux, on lit des fables, on en est content, on s'en dégoûte, on cherche la vérité, on la trouve enfin.

. . . . . La science
Porte. . . . . son austère compas;
La balance à la main, le doute suit ses pas;
L'expérience alors, de siècles entourée,
S'avance lentement . . . . . .

Cherche, examine, pose une loi première, évidente à tous les hommes, et on tient un anneau de la chaîne.

Le génie invente un système... et cherche à le poser sur des fondements solides...

Et l'étude aux yeux creux, au front chargé de rides,
Y promène longtemps son austère compas.

La science veut, non contente d'admirer et la forme et l'ouvrage,

Connaître la matière et voir agir la main.

SYSTÈME DU MONDE.

Quand plusieurs observations astronomiques eurent été faites et confirmées par les sages qui étaient toujours les prêtres des dieux, dans l'Orient, on en fit des représentations dans les temples. C'est-à-dire que dans des danses sacrées on imita la direction, la figure et les diverses évolutions de cette danse céleste... Depuis il y a eu de même les chœurs des tragédies grecques et la danse des derviches.

Mais ces soleils assis dans leur centre brûlant,
Et chacun roi d'un monde autour de lui roulant,
Ne gardent point eux-même une immobile place.
Chacun avec son monde emporté dans l'espace,
Ils cheminent eux-même : un invincible poids
Les courbe sous le joug d'irrésistibles lois,
Dont le pouvoir sacré, nécessaire, inflexible,
Leur fait poursuivre à tous un centre irrésistible.
. . . . . .
. . . . . .
L'océan éternel où bouillonne la vie.

Ainsi, quand de l'Euxin la déesse étonnée
Vit du premier vaisseau son onde sillonnée,
Aux héros de la Grèce, à Colchos appelés,
Orphée expédiait[1] les mystères sacrés

1. Le poète a passé un trait sur ce mot, mais sans le remplacer. *(G. de Chénier)*

Dont sa mère immortelle avait daigné l'instruire.
Près de la poupe assis, appuyé sur sa lyre,
Il chantait quelles lois à ce vaste univers
Impriment à la fois des mouvements divers ;
Quelle puissance entraîne ou fixe les étoiles;
D'où le souffle des vents vient animer les voiles;
Dans l'ombre de la nuit quels célestes flambeaux
Sur l'aveugle Amphitrite éclairent les vaisseaux.
Ardents à recueillir ces merveilles utiles,
Autour du demi-dieu les princes immobiles
Aux accents de sa voix demeuraient suspendus,
Et l'écoutaient encor quand il ne chantait plus.

Dans nos vastes cités, par le sort partagés,
Sous deux injustes lois les hommes sont rangés :
Les uns, princes et grands, d'une avide opulence
Étalent sans pudeur la barbare insolence ;
Les autres, sans pudeur, vils clients de ces grands,
Vont ramper sous les murs qui cachent leurs tyrans,
Admirer ces palais aux colonnes hautaines
Dont eux-même ont payé les splendeurs inhumaines,
Qu'eux-même ont arrachés aux entrailles des monts,
Et tout trempés encor des sueurs de leurs fronts.

Moi, je me plus toujours, client de la nature,
A voir son opulence et bienfaisante et pure,
Cherchant loin de nos murs les temples, les palais
Où la Divinité me révèle ses traits,
Ces monts, vainqueurs sacrés des fureurs du tonnerre,
Ces chênes, ces sapins, premiers-nés de la terre ;

Les pleurs des malheureux n'ont point teint ces lambris.
D'un feu religieux le saint poète épris
Cherche leur pur éther et plane sur leur cime.
Mer bruyante, la voix du poète sublime
Lutte contre les vents, et tes flots agités
Sont moins forts, moins puissants que ses vers indomptés.
A l'aspect du volcan, aux astres élancée,
Luit, vole avec l'Etna, la bouillante pensée.

Heureux qui sait aimer ce trouble auguste et grand :
Seul, il rêve en silence à la voix du torrent
Qui le long des rochers se précipite et tonne ;
Son esprit en torrent et s'élance et bouillonne.
Là, je vais dans mon sein méditant à loisir
Des chants à faire entendre aux siècles à venir;
Là, dans la nuit des cœurs qu'osa sonder Homère,
Cet aveugle divin et me guide et m'éclaire.
Souvent mon vol, armé des ailes de Buffon,
Franchit avec Lucrèce, au flambeau de Newton,
La ceinture d'azur sur le globe étendue.
Je vois l'être et la vie et leur source inconnue,
Dans les fleuves d'éther tous les mondes roulants,
Je poursuis la comète aux crins étincelants,
Les astres et leurs poids, leurs formes, leurs distances;
Je voyage avec eux dans leurs cercles immenses.
Comme eux, astre, soudain je m'entoure de feux;
Dans l'éternel concert je me place avec eux :
En moi leurs doubles lois agissent et respirent;
Je sens tendre vers eux mon globe qu'ils attirent.
Sur moi qui les attire ils pèsent à leur tour.
Les éléments divers, leur haine, leur amour,

Les causes, l'infini s'ouvre à mon œil avide.
Bientôt redescendu sur notre fange humide,
J'y rapporte des vers de nature enflammés,
Aux purs rayons des dieux dans ma course allumés.
Écoutez donc ces chants d'Hermès dépositaires,
Où l'homme antique, errant dans ses routes premières,
Fait revivre à vos yeux l'empreinte de ses pas.
Mais dans peu, m'élançant aux armes, aux combats,
Je dirai l'Amérique à l'Europe montrée;
J'irai dans cette riche et sauvage contrée
Soumettre au Mançanar le vaste Maranon [1].
Plus loin dans l'avenir je porterai mon nom,
Celui de cette Europe en grands exploits féconde,
Que nos jours ne sont loin des premiers jours du monde.

Emblèmes antiques, dont on peut choisir quelques-uns pour les employer in Δ. (dans *Hermès.*)

Apollo pacifer in inscript. antiq. (V. *Broukus. in Tib.*, *p.* 269 [2].)

Apollon bâtisseur de villes. *(Spanheim dans ses Commentaires sur Callimaque, p.* 8 [3].

Bacchus, fils de Cérès, dans les vers orphiques. *Id.*, *p.* 705 [4].

1. Le Maranon ou Maragnon est le fleuve des Amazones.

2. Il renvoie à l'édition de Tibulle donnée par Broukusius, in-4, 1708, où l'on trouve, à la page indiquée, deux inscriptions antiques dans lesquelles Apollon est appelé *pacifer,* pacificateur : *Apollini pacifero. (G. de Chénier.)*

3. De l'édition en 3 volumes in-8, de 1697, et page 114 de l'édition de 1761. (*G. de Chénier*)

4. C'est-à-dire Commentaires de Spanheim sur Callimaque, p. 705 de l'édition de 1697, et p. 793 de l'édition de 1761. *(G. de Chénier.)*

Bacchus, regardé comme l'inventeur des semailles et de la charrue... Les Achéens lui sacrifiaient avec une couronne d'épis sur la tête. *Id.*, *ibid*[1].

Δημήτηρ θεσμοφόρος... Legiferæ Cereri. *Virg. Spanh.* La paix couronnée d'épis : *At nobis, pax alma, veni spicamque teneto.* Et dans une médaille que cite Spanheim sur Callimaque.

Euripide et Hésiode appellent la paix κουροτρόφου, qui nourrit la jeunesse.

ÉPILOGUE[2]

O mon Hermès, ô toi que j'ai travaillé pendant plusieurs années avec tant de plaisir... mon compagnon sur terre et sur mer, aujourd'hui quel sera ton destin ? Une mère longtemps déguisant ses alarmes veut elle-même armer son fils...

Mais quand il faut partir, ses bras, ses faibles bras
Ne peuvent sans terreur l'envoyer aux combats.

Seul chez moi, jadis enfant, tu pouvais donner un libre cours à ta langue libre et naïve. Mais

Le mensonge est puissant;
Il règne ; dans ses mains luit un fer menaçant.

1. Voyez les Commentaires de Spanheim sur Callimaque à la page déjà citée. *(G. de Chenier.)*

2. Le poème d'Hermès devait être terminé par l'épilogue dont nous donnons d'abord le canevas en prose, canevas qui fut ensuite presque en entier écrit en vers.

De la vérité pure il déteste l'approche.
Il craint que son regard ne lui fasse un reproche,

Que ses traits, sa candeur...

Tout mensonge qu'il est, ne le fassent pâlir.
Mais la vérité seule est constante, éternelle.

Le mensonge change et les hommes errent de mensonge en mensonge... Mais quand le temps aura précipité dans l'abîme ce qui est aujourd'hui sur le faîte et que plusieurs siècles se seront écroulés l'un sur l'autre dans l'oubli, avec tout l'attirail des préjugés qui appartiennent à chacun d'eux, pour faire place à des siècles nouveaux et à des erreurs nouvelles... alors peut-être... on verra si... ; et si en écrivant j'ai connu d'autre passion

Que l'amour des humains et de la vérité.

[PARTIE DE CE CANEVAS EXÉCUTÉE]

O mon fils, mon Hermès, ma plus belle espérance,
O fruit des longs travaux de ma persévérance,
Toi, l'objet le plus cher des veilles de dix ans,
Qui m'as coûté des soins et si doux et si lents ;
Confident de ma joie et remède à mes peines ;
Sur les lointaines mers, sur les terres lointaines,
Compagnon bien-aimé de mes pas incertains,
O mon fils, aujourd'hui quels seront tes destins ?
Une mère longtemps se cache ses alarmes :
Elle-même à son fils veut attacher ses armes ;

Mais quand il faut partir, ses bras, ses faibles bras
Ne peuvent sans terreur l'envoyer aux combats.
Dans la France, pour toi, que faut-il que j'espère ?
Jadis, enfant chéri, dans la maison d'un père
Qui te regardait naître et grandir sous ses yeux,
Tu pouvais, sans péril, disciple curieux,
Sur tout ce qui frappait ton enfance attentive
Donner un libre essor à ta langue naïve.
Plus de père aujourd'hui ! le mensonge est puissant ;
Il règne. Dans ses mains luit un fer menaçant.
De la vérité sainte il déteste l'approche.
Il craint que son regard ne lui fasse un reproche ;
Que ses traits, sa candeur, sa voix, son souvenir,
Tout mensonge qu'il est, ne le fassent pâlir.
Mais la vérité seule est une, est éternelle.
Le mensonge varie ; et l'homme, trop fidèle,
Change avec lui : pour lui les humains sont constants,
Et roulent de mensonge en mensonge flottants.

. . . . . .

. . . . . .

Perdu, n'existant plus qu'en un docte cerveau,
Le français ne sera dans ce monde nouveau
Qu'une écriture antique et non plus un langage.
O, si tu vis encore, alors peut-être un sage
Près d'une lampe assis, dans l'étude plongé,
Te retrouvant poudreux, obscur, demi-rongé,
Voudra creuser le sens de tes lignes pensantes.
Il verra si, du moins, tes feuilles innocentes
Méritaient ces rumeurs, ces tempêtes, ces cris,
Qui vont sur toi sans doute éclater dans Paris.

SUZANNE[1]

POÈME EN SIX CHANTS.

—

CHANT I.

Je dirai l'innocence en butte à l'imposture,
Et le pouvoir inique, et la vieillesse impure,
L'enfance auguste et sage, et Dieu, dans ses bienfaits,
Qui daigne la choisir pour venger les forfaits.
O fille du Très-Haut, organe du génie,
Voix sublime et touchante, immortelle harmonie,
Toi qui fais retentir les saints échos du ciel
D'hymnes que vont chanter, près du trône éternel,
Les jeunes séraphins aux ailes enflammées ;
Toi qui vins sur la terre aux vallons idumées
Répéter la tendresse et les transports si doux
De la belle d'Égypte et du royal époux ;
Et qui, plus fière, aux bords où la Tamise gronde,
As, depuis, fait entendre et l'enfance du monde,
Et le chaos antique, et les anges pervers,
Et les vagues de feu roulant dans les enfers,
Et des premiers humains les chastes hyménées,
Et les douceurs d'Éden sitôt abandonnées,
Viens; coule sur ma bouche, et descends dans mon cœur.
Mets sur ma langue un peu de ce miel séducteur

1. Édition de 1833.

Qu'en des vers tout trempés d'une amoureuse ivresse
Versait du sage roi la langue enchanteresse ;
Un peu de ces discours grands, profonds comme toi,
Paroles de délice ou paroles d'effroi
Aux lèvres de Milton incessamment écloses,
Grand aveugle dont l'âme a su voir tant de choses [1] !

Le soleil avait fait plus de la moitié de son cours, et le jeune Joachim se préparait à sortir de Babylone. Tous les enfants de Juda, ses frères, l'attendaient, répandus sur les chemins, pour le combler de bénédictions. Il allait au golfe Persique apprendre le sort d'un vaisseau chargé des trésors d'Ophir ; non qu'avide d'entasser de nouvelles richesses... ; mais il soulageait la captivité de ses frères..., et ses vertus leur faisaient espérer que le ciel les ferait retourner dans leur patrie, au bord du Jourdain. La fille d'Helcias, la belle Suzanne, son epouse, ne peut s'arracher de ses bras.

Leurs adieux, leurs aimables discours. Il lui promet de revenir sous peu de jours. (Sans oublier de parler déjà de la fille du frère mort de Suzanne, qui la nommera sa sœur, enfant de dix ans qui doit faire un rôle charmant dans cet ouvrage.) Joachim part. Tous ses esclaves, tous les Hébreux lui souhaitent un heureux voyage et un prompt retour. Ils le voient partir avec peine. Deux seulement s'en réjouissent : ce sont deux vieillards pervers et méchants, juges du peuple et hypocrites de vertu. Leurs anges, qui sont du nombre des anges que le Fils de Dieu précipita dans les enfers, lorsque... (imiter Milton), ont fait parvenir à Joachim de fausses alarmes, pour l'écarter et servir les desseins des impudiques vieillards. L'un est un tel, l'autre est un tel. La chaste et vertueuse beauté a allumé dans leurs cœurs une incestueuse flamme. Le bonheur d'un couple de gens de bien a produit sur eux

1. M. de Latouche a relevé (dans la *Vallee aux loups*, p. 242) cette note d'André Chénier sur Milton : « Homme sublime qui a des taches comme le soleil. »

l'effet qu'il produit toujours sur des méchants : l'envie et la rage de le troubler. Dès longtemps ils en cherchent les moyens. Jadis, à l'insu l'un de l'autre, ils enfantaient les mêmes projets. Depuis, les deux méchants se sont reconnus, et ils méditent ensemble leurs coupables desseins. Sous le voile de l'amitié, ils se sont insinués chez Joachim. Ils le louent, ils lui demandent ses conseils pour juger le peuple. Ainsi, chaque jour, ils repaissent leurs infâmes regards de la vue de sa belle épouse, dont l'âme, pure comme le ciel, leur savait gré de leur tendresse pour son époux. Elle les reçoit avec un sourire, et ne soupçonne pas que ses yeux puissent leur inspirer le crime.

Comparer Suzanne à cet animal couvert d'une fourrure blanche que les chasseurs poussent vers quelque marais fangeux... Alors il recule... et se laisse prendre et tuer plutôt que d'y entrer et de ternir sa robe blanche et pure.

. . . . . et quand la nuit tranquille
Commençait de s'asseoir sur les tours de la ville,
Tous les deux, se glissant par des chemins divers,
Retournent vers ce toit où leur âme est aux fers.
Au seuil de Joachim ils arrivent ensemble,
Se rencontrent. Chacun veut fuir, recule, tremble,
Craint les regards de l'autre, inquiet, incertain,
Confus de son silence. Et Manassès enfin :
« Mais, Séphar, je croyais qu'au sein de ta famille
Tu pressais dans tes bras et ta femme et ta fille.
J'attendais peu qu'ici, pour ne te rien céler...
— Toi-même, dit Séphar, qui peut t'y rappeler ?
Joachim est absent, tu le sais... Dans ton âme,
Peut-être pensais-tu que l'amour de sa femme
L'a déjà, malgré lui... — Non, non, dit Manassès,

Pour un plus long séjour j'ai vu tous ses apprêts.
Je venais... Sur ce seuil c'est lui qui me rappelle.
Il se peut que déjà quelque esclave fidèle
Soit venu. » Mais Séphar sourit et l'interrompt,
Et d'un regard perçant, et secouant le front :
« Va, je sais quel projet t'amène et te tourmente ;
Joachim est absent, mais Suzanne est présente,
Suzanne !... Manassès, tu l'aimes, je le voi.
Mais j'ai des yeux aussi ; je l'aime comme toi.
— Oui, tu dis vrai, Séphar ; oui, je l'aime. Et je doute
Que pour toi contre moi... — Tiens, Manassès, écoute :
Nous régnons sur le peuple unis jusqu'aujourd'hui ;
C'est par là, tu le sais, que nous régnons sur lui.
Tu me hais, je te hais. Si tu veux me détruire,
Tu le peux. Si je veux, je puis aussi te nuire.
Mais, ennemis secrets ou sincères amis,
Toujours même intérêt nous force d'être unis.
Les attraits d'une femme ont fasciné ta vue :
A ses attraits aussi mon âme s'est émue.
Nous sommes vieux tous deux ; mais quel œil peut la voir
Sans pétiller d'amour, de jeunesse, d'espoir ?
Ne soyons point jaloux. Faut-il qu'un de nous pleure ?
Pour qu'elle soit à l'un, faut-il que l'autre meure
Quand j'aurai de ma soif dans ses embrassements
Rassasié les feux et les emportements,
Envîrai-je qu'un autre, altéré de ma proie,
Aille aussi dans ses bras chercher la même joie ?
Va, tu peux sur sa bouche éteindre tes ardeurs ;
J'y peux de mon amour épuiser les fureurs,
Sans qu'elle ait rien perdu de sa beauté suprême.
Nous la retrouverons tout entière la même.

Aidons-nous : ce trésor peut suffire à tous deux ;
Elle possède assez pour faire deux heureux. »

Il dit, et sur les plis de leurs sombres visages
Éclate un noir sourire. « Oui, Séphar, soyons sages,
Dit Manassès. Aimons, ne soyons point amis;
Et, pour tromper toujours, soyons toujours unis.
Laissons à l'inquiète et vaine adolescence
De ses amours jaloux l'enfantine imprudence.
Viens; au sortir du temple où ces temps malheureux
Attirent plus souvent les timides Hébreux,
Nous irons concerter chez moi, dans le mystère,
Les moyens de séduire et de nous satisfaire. »

Cependant on va au temple. Un jeune prophète éloquent, âgé de quatorze ans (Daniel) y explique la loi. Il s'est rendu déjà célèbre par sa liberté avec les rois et... Tout le peuple accourt... Suzanne avec toute sa maison et sa jeune sœur... Description de sa démarche et de sa contenance. Tout le peuple la respecte, l'admire en la regardant marcher, et ils se disent l'un à l'autre : « Certes, il n'y avait que Joachim qui méritât cette femme. Et sans cette femme, il n'y avait point d'épouse pour Joachim; » et ils bénissent les cheveux blancs du bon Helcias, qui pleure de joie en regardant sa fille. Le jeune prophète chante ainsi : « sur la captivité des Juifs..., description ; et sur ce que l'iniquité des hypocrites a été cause... » (Imiter Milton et les livres juifs). Suzanne rentre chez elle...; elle se couche..., et, dans l'absence de son mari, on dresse à côté d'elle un lit pour sa jeune sœur... Son sommeil est troublé... Description... Elle se réveille... ; elle s'écrie : « Dieu ! quelles agitations inquiètes ! pourtant je suis sans remords. Le crime, si le crime existe, est étranger à mon cœur... » Son discours réveille sa jeune sœur qui dormait à côté d'elle... Description de son doux et aimable som-

meil... Son discours touchant et enfantin... « Si elle est malade... » (en tutoyant comme dans tout l'ouvrage). Suzanne répond... Elle ne peut se rendormir...; elle appelle son esclave chérie, qui se nomme... Elle lui fait part de ses insomnies; elle veut descendre dans ses jardins.

CHANT II

Description délicieuse des jardins, la nuit... Les anges bienfaisants y voltigent : c'est l'air frais... Les mauvais anges, sous de vilaines formes, serpents, autres... Là, Suzanne se promène avec ses esclaves. Elles s'asseyent et chantent alternativement (imiter le Cantique des Cantiques). Au matin, elle se recouche. Là, on peut mettre l'ange de Suzanne et les autres bons anges chantant un court cantique à l'aurore. Celui de Suzanne va trouver celui de la jeune sœur ; et, l'appelant mon frère... Ils auront entendu les deux mauvais anges des vieillards se féliciter de ce que Suzanne va souffrir; ils s'avancent vers le trône de Dieu pour lire dans sa volonté ; mais ils le voient toujours jeter des yeux de bonté sur elle... — Les vieillards viennent le matin; ils entrent sans être vus, en se glissant... Ils se promènent longtemps dans les jardins en rêvant à leurs projets, incertains, inquiets. Mais, disent-ils, elle sourit quand nous arrivons...; et puis, toutes les femmes sont séduites, pourvu qu'on les flatte... Ils passent là tout le jour...

CHANT III

Le soir, comme dans l'Écriture, elle vient se baigner... Elle renvoie une esclave... « Va, laisse-moi ici chanter à Dieu... » L'esclave obéit...

Et s'éloigne. — A loisir les infâmes vieillards
S'enivrent quelque temps d'impudiques regards.
Ils attendent qu'au ciel la belle vertueuse

Offre les doux transports de son âme pieuse;
Qu'elle rêve à l'époux cher à son souvenir,
Que son esclave enfin n'ait plus à revenir :
Puis, comme deux serpents à l'haleine empestée,
Quittant les noirs détours d'une rive infectée,
Fondent sur un enfant qui dort au fond d'un bois,
Ainsi de leur retraite ils sortent à la fois,
Et sur elle avançant leur main vile et profane :
« Viens, sois à nous, ô belle, ô charmante Suzanne!
Viens, nul mortel ne sait qu'en ce lieu écarté
Nous avons... » A ce bruit, l'innocente beauté
Rougit, tremble, pâlit, se retourne, s'étonne,
Se courbe, au fond de l'eau se plonge, s'environne,
Et mourante, ses bras contre son sein pressés,
Et ses yeux, et ses cris vers le ciel élancés :
« Dieu, grand Dieu! sauve-moi; grand Dieu! Dieu secourable!
Couvre-moi d'un rempart, d'un voile impénétrable;
Tonne, ouvre-moi la terre, ouvre-moi les enfers,
Cache-moi dans ton sein. Sur eux, sur ces pervers
Jette l'aveuglement, la nuit, la nuit subite
Dont tu frappas jadis une ville maudite.
Dieu! grand Dieu!... » Les vieillards, inquiets, frémissants,
Lui murmurent tout bas vingt discours menaçants.
Ils iront; des jardins ils ouvriront la porte;
Ils sauront appeler une nombreuse escorte;
Ils diront qu'en ce lieu, conduits par des hasards,
Suzanne dans le crime a frappé leurs regards.
« Oui, crains notre vengeance; obéis, tais-toi, cède. »
Mais sans les écouter : « Grand Dieu! viens à mon aide,
Dieu juste, anges du ciel, criait-elle toujours,
Joachim! Joachim! oh! viens à mon secours! »

Son esclave fidèle vole... ; mais un des vieillards avait déjà ouvert la porte, il était revenu, et tous deux... « Nous venions nous informer de Joachim... ; nous t'avons trouvée dans les bras d'un jeune homme... La loi !... O malheureux Joachim ! » Ils partent... La belle accusée baisse la tête et ne verse point de larmes... Son esclave, anéantie, sans voix, s'approche pour la soutenir... « Eh quoi ! veux-tu encore me rendre ce service à moi, malheureuse accusée, surprise dans le crime ?... » Ici les larmes, les sanglots... « Non, non ! fille d'Helcias, dit l'esclave, non, tu n'es point coupable... » Elles marchent... La jeune sœur, qui les voit arriver, l'une laissant tomber quelques larmes, l'autre noyée de pleurs, pleure aussi et s'informe... Suzanne se renferme... Son esclave lui lit, dans le volume sacré, Joseph vendu et devenu grand, Moïse sauvé des eaux, et d'autres exemples qu'elle écoute en silence, les yeux au ciel...

CHANT IV

Mais les vieillards ont parlé au peuple... « Peuple, un grand malheur est arrivé !... La fille d'Helcias, l'épouse de Joachim, Suzanne, est adultère !... Nous l'avons vue !... La loi !... » Le peuple, toujours crédule, dupe de leur fausse vertu, d'ailleurs toujours prompt à haïr ce qu'il est forcé d'admirer, s'assemble en tumulte devant la maison... Les vieillards arrivent ; les esclaves menacent ; mais les vieillards disent qu'ils apportent des paroles de paix. Ils entrent et demandent à lui parler seuls. Sans répondre, elle fait signe à son esclave de la laisser. Ils commencent par la vile menace : « Ton supplice est prêt. Il dépend de toi... » Elle reste immobile, les yeux baissés, et sans rien dire... Le second reprend : « Tu seras la plus heureuse des femmes... » Elle ne dit rien et reste immobile... Il s'emporte... « Nous nous vengerons sur tout ce qui t'est cher. Joachim périra... » Elle tremble. « Oui, Joachim périra », s'écrient-ils tous deux ensemble. Alors elle lève la tête. Ses yeux se fixent au ciel ; elle se lève, et, muette

passe dans un autre appartement... Ils sortent... « Ma sœur, je vais mourir... Dis à Joachim... O Joachim !... » Helcias arrive tout couvert de cendre et de lambeaux... Il embrasse sa fille... Il vient d'apprendre... Mais il sait qu'elle ne saurait être coupable... « Je ne veux que me traîner jusqu'à la porte de tes persécuteurs; je veux y mourir en les maudissant...

Que ma dernière voix leur soit amère encore;...
Qu'ils entendent ma mort... ; que la prochaine aurore
Présente mon cadavre à leurs yeux effrayés,
Et qu'ils ne sortent point sans me fouler aux pieds... »

CHANT V

On vient la chercher... Elle marche au supplice..., la tête penchée sur son sein; pâle, mais tranquille comme l'innocence. Ses esclaves, sa sœur, son père... Les vieillards lui lancent des regards de vile méchanceté satisfaite... Mais Joachim a trouvé ses richesses ; il revient avec des chameaux chargés de trésors... Les présents qu'il destine à sa femme... Il arrive... Il voit une grande foule... Le premier qu'il interroge voudrait pouvoir lui taire : « Joachim ! une épouse, une épouse adultère ! » Joachim l'éloigne. « Malheureuse, dit-il, sans doute, son époux ne l'aura pas aimée, ne lui aura pas été fidèle, comme Joachim à sa belle Suzanne... Peut-être un autre époux aurait eu en elle une autre Suzanne... » Il approche... Il voit la belle, innocente... ; il tombe à terre demi-mort, en s'écriant : « Ah ! malheureux !... » On l'emporte. Elle le suit des yeux en disant : « Toi, Joachim, aussi, tu me juges coupable ? — Non, dit sa jeune sœur, non, peuple ; on vous abuse... Ce sont ces vieillards eux-mêmes qui ont voulu la séduire. » Ils l'interrompent : « Peuple, nous vous l'avons déjà dit... Nous sommes entrés dans la maison de Joachim... — Pour nous informer de lui, ajoute le second vieillard. — Nous

avons trouvé son épouse avec un jeune homme, reprend le premier. — Dans ses bras, ajoute le second. — Il nous a échappé, malgré nos efforts, dit le premier. — Des vieillards, reprend le second, ne peuvent lutter contre un jeune homme, ni vouloir séduire une femme... Suzanne est adultère! et la loi que le Seigneur a donnée à Moïse sur l'ardent sommet du Sinaï... O Joachim! tu méritais une autre épouse!... » A ces mots, l'innocente condamnée tourna la tête vers les vieillards et les regarda. Ils voulurent fixer leurs yeux sur elle; mais ils ne le purent. Ils détournèrent la tête l'un vers l'autre, de peur que le regard divin de cette chaste accusée n'arrachât leur âme de ses ténèbres, et ne la forçât à paraître sur leur visage... Le peuple environnait la jeune sœur... Les uns auraient voulu douter...; les autres admiraient le bon naturel de cette enfant...; d'autres, de la basse populace, disent que c'est signe qu'elle a un penchant à suivre l'exemple de Suzanne...; les autres s'indignaient qu'un si beau visage cachât un cœur vicieux...

CHANT VI

Mais les hommes se plaindraient si le crime opprimait toujours l'innocence. L'Éternel était content de l'épreuve. Il appela l'ange tout de feu qui anime les prophètes. « Va, lui dit-il, trouver le jeune Daniel, et révèle-lui la vérité. Qu'il parle et qu'il punisse. » Le jeune Daniel, mêlé dans la foule du peuple. s'était levé sur ses pieds pour voir la condamnée. « Non, s'était-il dit à lui même, cette physionomie n'est point celle d'une femme coupable...» Il s'était élancé hors de la foule en criant : « Peuple, je suis innocent du meurtre que vous allez commettre. » Tout à coup l'esprit divin descendit sur lui, éclaira ses yeux, le fit lire dans les âmes, à travers le voile de chair et d'os qui les couvre. Il vit avec ravissement l'état de pureté de l'âme de Suzanne. Il frémit en voyant celle des vieillards, noire d'imposture et de vices, semblable au lac Asphaltite. « Arrêtez, arrêtez! s'écrie-t-il, insensés que vous êtes!...

vous êtes dupes de scélérats !... Suzanne est innocente !... — Suzanne est innocente ! cria le peuple avec transport. Vive le jeune prophète qui venge la vertu opprimée !... » Ils s'assemblent... « Enfant prophète de Dieu, dit le peuple, interroge-les toi-même... » Il se lève... « Qu'on les sépare... Eh bien ! toi... race méchante et maudite, dis-nous sous quel arbre?... — Sous un chêne... — Sous un chêne ! Va ! fuis ! ton mensonge exécrable demeure suspendu sur ta tête coupable. Voilà comment vous jugiez le peuple ! Qu'on fasse entrer l'autre. — Eh bien ! scélérat ! dis-nous sous quel arbre !... — Jeune enfant, quel es-tu ? que veux-tu ? quel droit as-tu d'interroger les vieillards ?... — Parle, parle, imposteur. Ce n'est point moi qui t'interroge ; c'est tout le peuple ; c'est Dieu qui tient le glaive tout prêt... Tremble, ton heure vient. Réponds, dis sous quel ombrage !... — Réponds, s'écrie le peuple... » Il se déconcerte un instant ; mais il se relève, essaye au calme son front dur et pervers. Il rassure sa voix, il commence, il s'arrête : « Un sycomore épais... — Vengeance sur ta tête, vil imposteur ! voilà comment vous jugiez le peuple !... La beauté vous séduisait !... »

On les lapide, et le peuple en triomphe ramène à Joachim son épouse, qui, donnant la main à sa jeune sœur, l'aborde avec un sourire.

INDICATIONS DE L'AUTEUR

ÉCRITES

A LA SUITE DU POÈME DE SUZANNE [1]

Cela aura six chants, dont j'ai marqué les séparations. J'ai regret de ne pouvoir le faire plus court. Il faudra l'orner de comparaisons, de détails asiatiques sur les vêtements, les aromates, les richesses, etc., pour en faire un ouvrage piquant.

1. Édition 1833.

— Les morceaux du Cantique à imiter au deuxième chant sont ceux où Elle court après Lui, et quand il répond, ce sera l'esclave. Puis Suzanne priera les jeunes filles de Jérusalem de le chercher avec elle, et l'esclave répondra : « Celui que tu cherches, ô la plus belle des femmes... »

— On peut terminer le récit poétique et très-court de Joseph, à la fin du troisième chant, par ces touchantes paroles de la Genèse : Je suis votre Joseph, mon père est-il vivant?

— Au deuxième chant, il faut la peindre à table. Elle ne mange point. Elle n'écoute point ses femmes qui chantent sur le luth. Une rêverie profonde répand une expression mélancolique sur son céleste visage. Elle songe à son époux qui est loin d'elle. Ce soir la main de Joachim ne pressera point la sienne. La voix de Joachim ne lui dira point adieu.... La bouche de Joachim ne lui donnera point le chaste baiser du sommeil. Elle s'égare dans ces tristes pensées, et sa belle main va sur ses yeux essuyer une larme... Elle se lève, etc.

Le peuple, à la fin, peut comparer Daniel aux anges qui visitaient Adam, et qui demandaient l'hospitalité à Abraham, etc.

— Au lieu de ces anges gardiens qui me sont venus à l'esprit dans la première idée de cet ouvrage et qui composent un merveilleux déjà usé et rebattu par les poètes allemands, il vaut mieux en employer un autre. Il n'y a qu'à faire guider les infâmes vieillards par Bélial, le dieu de la débauche, que Milton peint dans cette énumération des anciens dieux de l'Orient... Admirable morceau! Parler des divinités babylonieunes et de leurs fêtes impudiques. — V. Hérodote et les poètes juifs, — et les bien décrire. L'ange de la pudeur sera celui de Suzanne... cela vaut mieux... Un autre sera celui de la jeune sœur, etc... En personnifiant ainsi toutes les vertus humaines et leur donnant un visage expressif et allégorique... cela sera d'ailleurs plus court et

me laissera plus de place pour les détails historiques et géographiques sur tous ces pays, Phénicie, Judée, Damas, Mésopotamie.

La grâce mignarde et affectée des filles de Babylone, la mollesse et l'impudicité de leurs fêtes, feront un beau contraste avec les mœurs et la physionomie de Suzanne.

— Lorsque Suzanne voudra descendre, la nuit, dans ses jardins, deux de ses femmes lui mettront aux pieds une chaussure qu'il faudra peindre. Ce sera comme des pantoufles.

Mais quand elle voudra se baigner, il faudra peindre la chaussure que ses femmes lui ôteront et qui ne sera point la même, et peindre aussi tous ses vêtements, à mesure qu'elles l'en dépouilleront.

— Pendant que les infâmes vieillards délibèrent entre eux avant d'aller parler à Suzanne, le même ange qui écrivit les trois mots de Balthazar vient tout à coup leur graver sur la muraille le tableau de quelque scélérat calomniateur puni dans l'Écriture. Ils regardent, ils restent muets; leurs cheveux se dressent sur leurs têtes, puis ils se regardent l'un l'autre, rougissent, chacun des deux tremblant que l'autre ne se soit douté de ce qui se passait en lui, et sans se rien communiquer ils continuent à ourdir la trame d'adultère ou de calomnie, et sortent pour aller parler à Suzanne.

On peut couvrir les murailles de Suzanne de tapisseries chargées de belles histoires juives.

Parler de ce fameux temple ou tour de Bel[1], et de cet escalier qui tournait huit fois, — V. Hérodote et Rollin, t. 2, — et des jardins de Sémiramis et de tout ce qu'il y avait à Babylone. La statue échevelée de Sémiramis. — Sardanapale et son épitaphe.

1. Hérodote, liv. I, dit qu'il y avait au milieu du temple de Bel (διὸς Βηλου) une tour composée de huit tours superposées.

Sur la tour de Babel ajouter : FAMA EST, les fables racontent que...

Mettre dans la bouche d'un prophète que le lieu où ils sont captifs et maltraités était autrefois l'Éden...

Quand le Seigneur créa le monde... quand il créa la lumière... (peindre les effets de la lumière naissante). La nuit, qui avait espéré posséder l'univers à jamais, s'enveloppa dans ses voiles, et fuit dans son antre, d'où elle n'est point sortie. Ce que nous appelons la nuit n'est que l'ombre. Ce n'est qu'à la fin du monde...

AMÉRIQUE.[1]

GÉOGRAPHIE.

Il faut, dans cet ouvrage, soit quand le poète parlera, soit par la bouche des personnages, soit dans les discours prophétiques des êtres surnaturels, décrire, de côte en côte, absolument toute la géographie du globe aujourd'hui connue.

Amér. Γεωγρ. (γεωγραφια)...

Ensuite se présente tel pays couronné de telle et telle chose (les fruits et les fleurs qu'il produit).

Après les Pyrénées... vient la France... entre le Rhin, l'Océan, les Pyrénées et la mer Méditerranée et les Alpes, gît cette belle contrée... Puisse-t-elle parvenir au plus haut degré de gloire et de puissance... Puisse la main du despotisme se relâcher un peu et lui permettre d'être aussi heureuse que je le souhaite et que la nature avait voulu

1. Le canevas de ce poème, sauf deux fragments parus dans l'édition de 1819, a été publié pour la première fois par M. G. de Chénier.

qu'elle le fût... Dans le temps dont je parle ici elle était encore brute... mais aujourd'hui ses fleuves nombreux ont des ponts... vins délicieux... superbes villes, bois, montagnes, coteaux, vallons, plaines fertiles, elle a tout... de vastes chemins la partagent... ils sont bordés d'arbres... noyers, mûriers... et l'on y voyage à l'ombre... (Ensuite la décrire plus particulièrement... et les lieux où ses fleuves prennent leur source et le pays qu'ils arrosent...)

Que ton œil, voyageur, de peuples en déserts,
Parcoure l'ancien monde et traverse les mers :
Rome antique partout, Rome, Rome immortelle,
Vit et respire, et tout semble vivre par elle.
De l'Atlas au Liban, de l'Euphrate au Bétis,
Du Tage au Rhin glacé, de l'Elbe au Tanaïs,
Et des flots de l'Euxin à ceux de l'Hyrcanie,
Partout elle a gravé le sceau de son génie.
Partout de longs chemins, des temples, des cités,
Des ponts, des aqueducs en arcades voûtés,
Des théâtres, des forts assis sur des collines,
Des bains, de grands palais ou de grandes ruines,
Gardent empreinte encore une puissante main,
Et cette Rome auguste et le grand nom romain.
Et d'un peuple ignorant les débiles courages,
Étonnés et confus de si vastes ouvrages,
Aiment mieux assurer que de ces monuments
Le bras seul des démons jeta les fondements.

Finir τὰ γεωγρ... en disant... Un grand nombre de ces pays... je les ai visités moi-même... décrire en quels lieux j'ai été... j'ai marché à pied un bâton à la main; j'ai pris des chevaux de poste... je me suis confié à la mer et aux voiles des vaisseaux pour aller ici et là... me plaignant que la vie humaine est trop courte pour pouvoir... cultiver

tous ses amis... et en même temps tout apprendre, tout lire :

Tout voir, aller partout, tout savoir et tout dire.

HISTOIRE.

Il faut tâcher d'inventer quelque chose dans le goût du bouclier d'Achille et d'Énée[1], pour y représenter les points cardinaux de l'histoire du monde, les empires naissants et détruits depuis les origines du nord jusqu'à l'empire romain.

Puis mettre dans la bouche de quelqu'un un tableau rapide et vigoureux de l'histoire moderne à dater de la destruction de l'empire romain. Les invasions des barbares du Nord, la faiblesse de l'empire grec. La puissance et les cruautés des barbares. La destruction des sciences. Le gouvernement féodal. L'esclavage. La naissance du mahométisme. L'empire des califes. L'invasion d'Espagne par les Maures. L'Angleterre et son avenir. Les croisades. Les villes hanséatiques. Gênes, Venise, Florence. L'irruption des Turcs. La découverte du passage aux Indes. La chute de l'empire grec (l'histoire de l'Église a été mêlée dans tout cela). Les réformations de plusieurs sectes et puis de Luther. Les révolutions politiques et religieuses dans le nord, etc.

Puis, en prédictions différentes, tout ce qui s'est passé depuis l'action du poème jusqu'à nos jours. — Puis éparpiller dans le poème, aux occasions qui naîtront en foule, des traits historiques sur l'invention des choses attribuée à telle ou telle ville, sur les usages de tel ou tel peuple, etc.

Dans ce poème où je veux mettre le tableau frappant et rapide de toute l'histoire du monde, je n'oublierai pas les

1. Homère, *Iliad.* liv. XVIII, v. 478 et suiv. — Virg. *Énéid.* liv. VIII, v. 626 et suiv.

révolutions du Nord si liées avec celles de la religion au XVIe siècle. Principalement celle de Suède. Le caractère de Gustave. Sa jeunesse. Ses dangers. Sa misère. Ses victoires. La couronne devenue héréditaire dans la maison de ce grand homme. Et Christiern II. Sa férocité. Les massacres de Stockholm. Son expulsion de Danemarck. Sa fuite en Hollande où Charles-Quint promet des secours à ce scélérat. Pour lier cela à l'ouvrage, on peut supposer sans invraisemblance (ceci est la première idée qui me vient, à laquelle je ne tiens nullement) qu'un vieux officier allemand, ayant été témoin oculaire de ces révolutions dans le Nord, a ensuite servi dans les troupes de Charles V, et est actuellement en Amérique.

. . . . . Chacun baissait un front esclave,
Mais Nuñes, mais mon fils : « Insolent Scandinave...

Comme les personnages d'Homère entremêlent dans leurs discours des récits de choses qui leur sont arrivées dans leur jeune âge, ainsi, on peut mettre dans la bouche de quelques personnages du poème des allusions un peu détaillées de quelques révolutions intéressantes; mais pas assez importantes pour leur donner un article à part. Comme la conjuration de Fiesque à Gênes, etc.

L'homme qui racontera la Saint-Barthélemy peut être un protestant réfugié en Amérique pour y vivre tranquille et en sauvage. Une espèce de Timon le misanthrope, se réjouissant du mal qui arrive aux chrétiens. Devenu déiste, philosophe paisible, cela pourra tempérer l'horreur que ce sujet sanguinaire produirait infailliblement. Le peindre aimant le soir à s'asseoir au haut des rochers regardant la mer. Surtout en temps de tempête.

Le même protestant qui contera les massacres de la Saint-Barthélemy doit, en accablant la ville de Paris d'imprécations, lui souhaiter la famine et tous ses fléaux, ce qui arriva.

Le roi Charles IX, mourant d'une hémorragie par tous

les pores, semblait rendre tout le sang français dont il s'était rassasié. Ainsi une bête féroce, après avoir dévoré un troupeau tout entier, tuée par une flèche, le sang des moutons et des agneaux lui sort par la blessure, par la gueule, par les narines, et leurs membres déchirés sont encore dans son estomac.

Parmi les exemples d'hommes vertueux qui se refusèrent aux horreurs de la Saint-Barthélemy, il faut se souvenir de placer ce bourreau de je ne sais quelle ville refusant au gouverneur de tuer des protestants parce qu'il n'agissait que juridiquement :

« Et mon bras n'obéit qu'aux ordres de la loi. »

Ciel, toi seul connais combien d'insultes, combien de railleries furent faites sur ces corps morts.

Parler de la mort de don Carlos ; de l'auto-da-fé dont Philippe fut témoin et de sa réponse horrible à un malheureux qui lui demandait grâce[1]. Ne pas oublier la révolution de Hollande en prédiction ou autrement. Blasonner comme il faut le duc d'Albe.

La bataille de Lépante et l'expédition de don Sébastien en Afrique.

Nos querelles avec l'Angleterre.

Du troisième Edouard l'ambition perfide.

Les talents de son fils. L'imprudence de nos rois Philippe et Jean, la désunion des Français... mirent la France à deux doigts de sa perte... Charles V... Naissance... La fille de la Bavière, profitant de la démence de son époux Charles VI, trahit la France... fit couronner Henri V à Vincennes.

1. « Je le ferais subir (ce supplice) à mon fils, s'il était hérétique. »

Henri V. . . . . .
Grand roi, vaillant guerrier, d'un père usurpateur
Dès son adolescence illustre imitateur.
N'étant que prince encore, aux périls, au carnage
De nocturnes bandits formèrent son courage.
Voilà quels chevaliers, l'effroi des grands chemins,
Confièrent l'épée à ses royales mains.
A leur tête longtemps il fit payer sa gloire
Au passant chargé d'or qui durant l'ombre noire
De Windsor à la hâte osait tenter les bois.
Roi, maintenant, il vient par les mêmes exploits
Signaler contre nous son noble apprentissage
Du métier de brigand si cher à son jeune âge.
Les Anglais à ses goûts toujours accoutumés,
Gens de sang, de débauche et de proie affamés,
Aimaient à voir chez nous le maître de leur trône,
Le pistolet en main, demander la couronne;
Et chérissaient un prince incapable d'effroi,
D'un antre de voleurs sorti pour être roi.

Vincennes! bois auguste où le grand saint Louis
Nous rendait la justice au pied d'un chêne assis,
Pensais-tu que jamais de ce roi plein de gloire,
La moitié de la France outrageant la mémoire,
Sous tes antiques murs qui furent son palais,
Vînt couronner un front qui n'était point français?
Saint-Denis! lieu sacré! tes voûtes sépulcrales
Tressaillirent. L'on vit fuir les ombres royales,
Tremblantes qu'à leur cendre un étranger nouveau
Mêlant sa cendre impie usurpât leur tombeau.
Guillaume, heureux vassal des rois de cette terre,

Fier et brave Normand maître de l'Angleterre,
Tu ne prévoyais point qu'un jour un de ses rois
Dicterait aux Français de sacriléges lois.
O crime! ô noir complot! la fille de Bavière
Sur le trône français aux Français étrangère,
Du sein de ses plaisirs qu'elle nous fit payer,
Nomme l'usurpateur son fils, son héritier!
D'un malheureux époux la fatale démence
Mit dans ses viles mains le timon de la France ;
Elle vend ses sujets, elle proscrit son fils,
Elle donne sa fille aux brigands ennemis;
Mère, épouse, régente, et reine parricide,
Tout l'État est la dot de cet hymen perfide.
C'est alors, en effet, que vaincus, enchaînés,
Captifs de l'insulaire, à sa suite traînés,
Les anges de la France, arrachés à nos villes,
Passèrent l'océan, et de leurs pieds débiles
Touchant le sol anglais, dans leurs pâles douleurs
Tournèrent vers nos bords leurs yeux noyés de pleurs.
La Tamise asservit à ses lois insolentes
De nos fleuves français les nymphes gémissantes;
Londre, apportant des fers, vint de notre Paris
Fouler d'un pied sanglant les augustes débris;
Et le lis transplanté sous un ciel tyrannique
Eut regret d'embellir l'écusson britannique.

Ensuite la délivrance des Français, etc...

Et je méprise un roi quand un roi s'avilit.

L'histoire de Kentucke à l'ouest de la Virginie, publiée tout à l'heure par Jean Filson, et où se trouvent les aven-

tures du colonel Boon, est très-intéressante. C'est le plus beau pays de l'Amérique, arrosé de superbes et nombreuses rivières. Il faudra le peindre en désignant les lieux par leurs productions, comme je peindrai toute la géographie du globe. C'est ainsi que fait Homère. On trouve dans cette histoire de Kentucke un fait curieux : c'est une colonie de Gallois qui s'est trouvée dans l'Amérique septentrionale. On présume que ce sont des Gallois que l'histoire rapporte avoir quitté leur pays au XIIe siècle. Il faudra examiner tout cela...

Parler prophétiquement des treize États unis... Quelles sont ces treize femmes... vêtues de telle manière... avec un tel visage... dansantes et se tenant par la main...

Parlerai-je de la Suède, d'Hilsingland[1], etc... je dirai là où sont les Runes[2]. De la Chine? je dirai où est la fameuse muraille. Je désignerai tel autre pays en ajoutant où tel fleuve se promène, a de tels arbres ou bien arrose telles et telles moissons... Il faudra donc que je surmonte ma paresse à écrire et que je ne fatigue plus ma mémoire, et que je marque sur le papier les peuples, les productions, le sol, le climat, la religion, la culture, les animaux et toute l'histoire naturelle; les mœurs, les usages, l'histoire, la topographie de tous les pays du globe.

Un cacique se tue sur un lit près duquel est le portrait de Philippe II. En se poignardant, il prend une poignée de son sang et la jetant contre ce portrait :

« Tiens, remplis-toi, barbare. voilà du sang... » Il meurt.

Le chancelier de L'Hôpital empêcha, malgré les Guise, la cour et l'Espagne, que le tribunal de l'inquisition fût introduit en France, et c'est pour cela qu'il acquiesça à l'édit de Romorantin, plus sévère pour les protestants qu'il n'eût voulu.

1. Ou Helsingland, ancienne province de la Suède, d'où partirent les colons qui civilisèrent la Finlande.

Caractères de l'écriture des anciens Scandinaves

Il était créature du cardinal de Lorraine et de Catherine et même de la duchesse de Montpensier; car, prudent comme il l'était, il paraît que les Guise en l'élevant espéraient avoir un instrument de leur ambition, et que les ennemis des Guise espéraient de même se servir de lui pour les perdre.

Il était petit-fils d'un juif.

FICTIONS GÉNÉRALES

Dieu s'avance pour parler... Il veut que tous les cieux fassent silence. Il s'assied sur le soleil... Le soleil ne tourne plus sur son axe. Des anges courent en foule aux planètes qui leur sont confiées, s'opposent à leur mouvement et les arrêtent dans leur course... Tout l'univers est immobile. Dieu parle... (son discours) et quand il a fini, les groupes d'anges ne retiennent plus les astres qui se précipitent dans leur orbite et continuent leur chemin à grand bruit qui retentit dans l'espace.

Quoique ce ne soit point l'usage des poètes épiques, je dirai quelque part en parlant de tel ou tel pays : C'est là que j'ai invoqué l'enthousiasme qui ouvre à l'esprit un monde imaginaire, qui attache aux paroles d'Homère ces... ces... et ces ailes de feu... qui élève...

L'éloquent Portugais et le Tasse et Virgile;

qui allume les feux, les foudres, les éclairs échappés des lèvres de Milton.

Au lieu de Neptune, il faut peindre l'ange de la mer agitant les rochers, soulevant les vagues et excitant les tempêtes.

Il ne sera pas mal que le poète raconte allégoriquement quelque part l'histoire physique du tonnerre. Dieu le forme dans les nuages... Les anges ou ministres amassent les

vapeurs et exhalaisons de la terre. Cela est épique et fournit de grandes images.

Il n'est qu'un Dieu suprême, créateur et conservateur éternel... Les âmes des héros, des anges... sont dieux après lui. Les hommes aujourd'hui ne leur donnent pas ce nom. Mais la poésie est indépendante et libre; elle abonde en un langage hardi et nouveau; et sa belle bouche ne se condamne pas à répéter servilement les expressions des hommes...

Il faut, dans cet ouvrage, que chaque nation ait son Dieu, comme de raison. Mais le poète les admettra tous. Il peindra les cérémonies de toutes les religions avec une indifférence et une égalité parfaites. Quand il aura peint un idolâtre faisant une prière, il ajoutera : Il pria ainsi et son Dieu l'entendit du haut du ciel.

J'éviterai de revenir sur les choses que j'aurai prouvées in Δ [1]. Ainsi, ayant tâché d'établir le système du nord et du refroidissement de la terre dans ce dernier ouvrage, je n'en parlerai *in Amer*[2] que comme d'une chose convenue. Je dirai en parlant des dents d'éléphant trouvées au Canada et à Kentucke : Ce sont les dépouilles des éléphants qui vivaient dans ces contrées quand elles étaient plus chaudes.

Il faudra mettre dans la bouche de quelqu'un la sublime invocation qui ouvre le *Paradis perdu*... Esprit Saint, soit que tu erres sur les sommets d'Oreb ou de Sina, etc... et imiter beaucoup de morceaux de ce grand Milton.

Un jeune héros-poète dira que dans sa jeunesse il ne chantait que les amours; mais que depuis, sa muse est devenue guerrière, qu'elle aime à se jeter l'épée à la main dans la mêlée, et qu'elle ne craint plus d'entendre les épées qui se croisent, les tambours, les canons, les hennissements des chevaux et les cris guerriers des sauvages.

Alonzo d'Ercilla[3] est le Phemius[4] de l'Amérique. Pen-

1. C'est-à-dire dans l'*Hermès*.

2. Dans le poème de l'Amérique.

3. L'auteur de l'*Araucana*.

4. Φημιος dans Homère, *Odyss* liv. I, v. 325, 327, liv. XVII, v. 263, et liv. XXII, v. 331

dant qu'ils sont à table, ils le prient de chanter. Il chante les nouveaux astres qui ont conduit les Européens et montré un nouveau monde. Pléiades, hyades. Il invoque les muses qui habitent tels et tels lieux... de l'Amérique. « Oui, s'écrie-t-il, venez... » Il faudrait là quelque chose de dévot.

. . . . . .

Active, indépendante, à ses forces livrée,
La nature sublime, en ces augustes lieux,
Ne connaît point de l'art les fers injurieux ;
Et l'âme qui s'embrase à cet ardent modèle
Devient indépendante et sublime comme elle.

Puis il dit... il dit... quand j'aurai son poème, je verrai s'il y a quelque chose à traduire...

Le poète Alphonse, à la fin d'un repas nocturne en plein air, prié de chanter, chantera un morceau astronomique. Quelles étoiles conduisirent Christophe Colomb.

O nuit... ô ciel... ô mer...
O enthousiasme, enfant de la nuit.

Muse, muse nocturne, apporte-moi ma lyre! Viens sur ton char noir... vêtue...

Que pour bandeau royal sur ton front lumineux
Des étoiles sans nombre étincellent les feux.

. . . . . .

Accours, reine du ciel, éternelle Uranie,
Soit que tes pas divins sur l'astre du Lion
Marchent, ou sur les feux du superbe Orion,
Soit qu'en un vol léger. . . . . emportée
Tu parcoures au loin cette voie argentée :
Soleils amoncelés dans le céleste azur

Où le peuple a cru voir des traces d'un lait pur.
Lune, paisible sœur . . . . . .
De ses rayons brûlants pâle dépositaire
Écoute quand je vais chanter, etc. . . . . .

Ἐν τῷ ἀστρονομικῶν ἢ κοσμικ. γ. κθ.[1]

Salut, ô belle nuit, étincelante et sombre,
Consacrée au repos. O silence de l'ombre,
Qui n'entends que la voix de mes vers et les cris
De la rive aréneuse où se brise Téthys.
Muse, muse nocturne, apporte-moi ma lyre.
Comme un fier météore, en ton brûlant délire,
Lance-toi dans l'espace; et pour franchir les airs,
Prends les ailes des vents, les ailes des éclairs.
Les bonds de la comète aux longs cheveux de flamme.
Mes vers impatients, élancés de mon âme,
Veulent parler aux dieux, et volent où reluit
L'enthousiasme errant, fils de la belle nuit.
Accours, grande nature, ô mère du génie;
Accours, reine du monde, éternelle Uranie,
Soit que tes pas divins sur l'astre du Lion
Ou sur les triples feux du superbe Orion
Marchent, ou soit qu'au loin, fugitive, emportée,
Tu suives les détours de la voie argentée,

1. C'est le morceau dont on vient de lire l'esquisse. Les mots grecs signifient, selon M. Becq de Fouquières : « A mettre dans la partie de l'*Hermès*, qui traite de l'astronomie ou plus généralement de la cosmologie, chant troisième ou quatrième. » On aurait là précisément une indication de ce quatrième chant de l'*Hermès* auquel André Chénier avait peut-être songé, et qui serait devenu le poème de l'*Amérique*.

Soleils amoncelés dans le céleste azur,
Où le peuple a cru voir les traces d'un lait pur,
Descends; non, porte-moi sur ta route brûlante,
Que je m'élève au ciel comme une flamme ardente.
Déjà ce corps pesant se détache de moi.
Adieu, lambeau de chair, je ne suis plus à toi.
Terre, fuis sous mes pas. L'éther où le ciel nage
M'aspire. Je parcours l'océan sans rivage.
Plus de nuit. Je n'ai plus d'un globe opaque et dur
Entre le jour et moi l'impénétrable mur.
Plus de nuit, et mon œil et se perd et se mêle
Dans les torrents profonds de lumière éternelle.
Me voici sur les feux que le langage humain
Nomme Cassiopée et l'Ourse et le Dauphin.
Maintenant la Couronne autour de moi s'embrase.
Ici l'Aigle et le Cygne, et la Lyre et Pégase.
Et voici que plus loin le Serpent tortueux
Noue autour de mes pas ses anneaux lumineux.
Féconde immensité, les esprits magnanimes
Aiment à se plonger dans tes vivants abîmes,
Abîmes de clartés, où, libre de ses fers,
L'homme siége au conseil qui créa l'univers;
Où, l'âme remontant à sa grande origine,
Sent qu'elle est une part de l'essence divine.

Lucain dans le panégyrique de Pison[1] et Paterculus racontent que la colonie de Chalcis en Eubée venant fonder Cumes en Italie, sous la conduite d'Hippocle et de Mégasthène, fut conduite par une colombe.

Philostrate dit que les Muses, sous la forme d'abeilles, conduisirent en Ionie une colonie d'Athéniens.

Le *Panégyrique de Pison* n'est pas de Lucain

Dans l'hymne à Délos, Callimaque représente Mars et Iris sur des sommets de montagne faisant trembler la terre et défendant de recevoir Latone. Ces images sont grandes et homériques. Tout ce qui se passera en Amérique et que je raconterai moi-même sera rempli de tableaux homériques, de ce ton-là. Les guerres et combats passés en Asie ou ailleurs seront racontés par des personnages et n'auront point de ces sortes de figures.

Il faut que j'invente entièrement une sorte de mythologie *probable* et poétique avec laquelle je puisse remplacer les tableaux gracieux des anciens, ces Néréides accompagnant le navire d'une femme, etc...

Il y a des choses pleines de génie et dignes de l'antiquité dans le poème de Sannazar sur l'enfantement de la Vierge. Il revêt le Tout-Puissant d'une robe que la nature lui a tissue, où elle a représenté les mondes, soleils, etc... Il peint le fleuve Jourdain appuyé sur une urne où sont ciselés divers événements analogues au sujet... Il faut donner au Marannon[1] une urne pareille.

O nymphes de Mondego... et toi, belle ombre de la belle Inès, qui erres toujours dans les feuilles de ce bocage mélancolique aux bords de cette fontaine... venez m'inspirer...

O postérité! souverain juge!... Tu ne crois point ce que tu lis. Tu accuses les auteurs d'avoir calomnié leurs contemporains. Tu lis avec effroi que des hommes blancs vont acheter des hommes noirs et les plongent vivants dans les mines d'Amérique. — C'est vrai. — Tu lis qu'ils dépendent du plus vain caprice d'un maître imbécile, féroce et doué d'une âme de vil esclave. — C'est vrai. — Que pour la plus légère faute ils sont déchirés de coups de fouet... que... que les femmes se distinguent par leur cruauté à commander et à regarder ces horribles spectacles... — C'est vrai; rien n'est plus vrai; c'est la vérité même... — O barbares Européens, vous faites tant d'institutions inu-

1. Fleuve des Amazones.

tiles!... (Voir Montesquieu.) Vos livres parlent tant d'humanité... Cœurs pitoyables, vous ne connaissez pas la pitié de loin!... Vous osez vous enrichir du fruit de ces horreurs... Vous n'avez aucune honte. Vous ne tremblez pas à l'idée des malédictions de la postérité qui vous attendent... O bons, ô respectables quakers...

L'âme de Colomb peut dire cela.

CÉRÉMONIES

Pourquoi ne pas exprimer la messe dite dans l'église; et, après que tout le monde a entendu debout le premier évangile, un prêtre vertueux, Las Casas, par exemple, montant à la tribune sainte et faisant le sermon : il dit... il dit... — Oui, s'écrie-t-il, j'ai vu en songe tous ces hommes sanguinaires et avides d'or, plongés à jamais en enfer dans des chaudières d'or liquide...

Belle idée empruntée du *Spectateur*.

Exprimer aussi la messe dite sur une pile de tambours avant le combat.

Peindre une procession... Les moines de différentes couleurs... de différents habits... Les surplis, les cierges... traduire quelquefois, transitoirement, par allusion, par prétérition, quelques prières de l'Église... en représenter les différentes cérémonies dans les différents temps de l'année. Car enfin Homère est entré et a dû entrer dans tous ces détails... et les couteaux victimaires, et l'or dont on dorait les cornes de la bête, et le poil de la victime coupé et distribué...

Virgile a fait de même. Et le Tasse qui a parlé de la confession.

Ne pas oublier les fêtes de l'Église dont plusieurs sont intéressantes, comme Noël, le dimanche des Rameaux, le vendredi saint, et plusieurs histoires du Nouveau Testament La femme adultère, la Samaritaine, le Samaritain

charitable... Quoi qu'on en dise, toutes ces fables ont leur prix sans valoir peut-être celles d'Homère. Encore ce dernier point peut-il être contesté. D'ailleurs, bonnes ou mauvaises, elles sont du temps, elles en peignent les mœurs, les caractères, il ne faut pas les omettre.

Parmi les cérémonies catholiques qu'il faut peindre, ne pas oublier les Cendres... et *aperite portas principes vestras*... et les rogations... et les enterrements... les baptêmes... viatique... extrême-onction...

Et ces prêtres barbares après cela vont à l'autel, entrer à l'autel de Dieu...[1] et consacrer la sainte hostie... Dieu s'indigne de voir le pain devenir lui-même entre leurs mains sacrilèges; de voir le vin devenu son sang par les paroles sorties de leur bouche impie, aller nourrir leur poitrine... nourriture de mort... en vain ils osent dire à l'autel qu'ils lavent leurs mains parmi les innocents... Dieu ne ratifie pas ce qu'ils disent. En vain l'eau sainte coule sur leurs doigts,

Que toute l'eau des mers ne pourrait point laver,
Tant la fureur de l'or, les meurtres, les parjures
Ont gravé sur leurs mains d'éternelles souillures.

Il faut qu'un éloquent missionnaire prie l'Esprit-Saint de prendre un charbon sur l'autel où les chérubins, etc... et de lui purifier les lèvres comme au prophète Isaïe.

Un prêtre ou quelque autre disant:

De ton sceptre enchanté frappe ce roc stérile,

fais-en jaillir des sources d'eau vive.

Il faut tâcher d'imiter quelque part les honneurs funèbres rendus par le grand Germanicus aux légions massacrées sous Varus par les Germains, sous Arminius... et les

1. *Introibo ad altare Dei.*

affronts faits aux cadavres... et le rêve de Cæcina... et la nuit bruyante et les fêtes et les cris et les chants des barbares... et tous ces autres détails si divinement peints au premier livre des *Annales*[1]... Je ne sais rien de plus épique nulle part.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

Il faut mettre ceci dans la bouche du poète (qui n'est pas moi).

Le poète divin, tout esprit, tout pensée,
Ne sent point dans un corps son âme embarrassée;
Il va percer le ciel aux murailles d'azur;
De la terre, des mers, le labyrinthe obscur.
Ses vers ont revêtu, prompts et légers protées,
Les formes tour à tour à ses yeux présentées.
Les torrents, dans ses vers, du droit sommet des monts
Tonnent précipités en des gouffres profonds.
Là, des flancs sulfureux d'une ardente montagne,
Ses vers cherchent les cieux et brûlent les campagnes;
Et là, dans la mêlée aux reflux meurtriers,
Leur clameur sanguinaire échauffe les guerriers.
Puis, d'une aile glacée assemblant les nuages
Ils volent, troublent l'onde et soufflent les naufrages,
Et répètent au loin et les longs sifflements,
Et la tempête sombre aux noirs mugissements,
Et le feu des éclairs et les cris du tonnerre.
Puis, d'un œil doux et pur souriant à la terre,
Ils la couvrent de fleurs; ils rassérènent[2] l'air.

1. Voyez ci-devant le *Théâtre*, n° 1.
2. Cette expression est belle et pittoresque; j'ignore pourquoi elle

Le calme suit leurs pas et s'étend sur la mer.

La tempête en feu, ardente... cette côte infâme de naufrages.

Tous les vents à la fois assemblant les orages
Sur sa faible nacelle ameutent les naufrages.

. . . . . .

Magellan, fils du Tage, et Dracke et Bougainville
Et l'Anglais dont Neptune aux plus lointains climats
Reconnaissait la voile et respectait les pas.
Le Cancer sous les feux de son brûlant tropique
L'attire entre l'Asie et la vaste Amérique,
En des ports où jadis il entra le premier.
Là l'insulaire ardent, jadis hospitalier,
L'environne : il périt. Sa grande âme indignée,
Sur les flots, son domaine, à jamais promenée,
D'ouragans ténébreux bat le sinistre bord
Où son nom, ses vertus, n'ont point fléchi la mort[1].
J'accuserai les vents et cette mer jalouse
Qui retient, qui peut-être a ravi La Pérouse.
Il partit. L'amitié, les sciences, l'amour
Et la gloire française imploraient son retour.
Six ans sont écoulés sans que la renommée

est abandonnée. Sa nouveauté pourrait déplaire dans une petite pièce de cent vers; mais je pense qu'on peut la jeter avec succès dans un poème de douze mille vers. (*Note de l'auteur*).

1. Ces onze premiers vers ont été publiés dans l'édition des *Poesies* donnée par M. Becq de Fouquières en 1862. Les vingt-six vers suivants avaient paru dans l'édition de 1819.

De son trépas au moins soit encore informée[1].
Malheureux! un rocher inconnu, sous les eaux
A-t-il, brisant les flancs de tes hardis vaisseaux,
Dispersé ta dépouille au sein du gouffre immense?
Ou, le nombre et la fraude opprimant ta vaillance,
Nu, captif, désarmé, du sauvage inhumain
As-tu vu s'apprêter l'exécrable festin?
Ou plutôt dans une île, assis sur le rivage,
Attends-tu ton ami voguant de plage en plage;
Ton ami qui partout, jusqu'aux bornes des mers
Où d'éternelles nuits et d'éternels hivers
Font plier notre globe entre deux monts de glace,
Aux flots de l'océan court demander ta trace?
Malheureux! tes amis, souvent dans leurs banquets,
Disent en soupirant : « Reviendra-t-il jamais? »
Ta femme à son espoir, à ses vœux enchaînée,
Doutant de son veuvage ou de son hyménée,
N'entend, ne voit que toi dans ses chastes douleurs,
Se reproche un sourire, et tout entière aux pleurs,
Cherche en son lit désert, peuplé de ton image,
Un pénible sommeil que trouble ton naufrage.

Dans un ouvrage de si longue haleine, on peut hasarder beaucoup de hardiesses nouvelles. Il faut essayer d'employer le mot *hiver* dans le sens de tempête, — comme chez les anciens Hyems, Χειμών : de cette manière par exemple :

Quand les vents et la grêle et l'orageux hiver
Soudain couvrent le ciel et soulèvent la mer.

1. On eut des nouvelles de La Peyrouse en 1788. Ce morceau serait donc de la fin de 1793 ou du commencement de 1794.

Il ne peut qu'il ne fasse telle ou telle chose... tournure antique de notre langue et qu'il faut employer.

Il faut employer le mot *exorable.*

Rendu plus *exorable.*

Que la richesse des États est l'agriculture. Appliquer à cela la fable d'Érysichton et répéter ce que j'aurai dit *in γεωπον.* [1].

Il faut décrire cette imagination ardente et primitive d'un peuple sauvage. Qu'est-ce qui les épouvante le plus? ce sont nos canons...

Ils pourront, dans leurs assemblées, dire, en parlant de la religion qu'on leur prêche :

Le Dieu des Castillans aux cent bouches d'airain, et les Castillans eux-mêmes :

Ces enfants du tonnerre.

Les assauts enflammés tonnant sur les murailles ou sur les remparts.

Peindre quelque part d'une manière intéressante un pèlerinage... des bois... des eaux...

Comme Homère fait la généalogie du sceptre *(Iliad.*, liv. 1), il faut que quelque belle Espagnole ait donné à son amant un bijou... une croix... un tel de ses ancêtres l'apporta de Jérusalem, etc... (plusieurs détails de ce genre.)

« Et entre les mains des dames ne se voyait que morions et armets, auxquels elles attachaient des pennaches de diverses couleurs, sayes et cottes d'armes qu'elles enrichissaient d'ouvrages. » Plut. *Philop.*[2].

Il faut peindre ce tableau-là et ne pas oublier quelqu'un de ces accidents intéressants, comme une belle armure brodée par quelque belle et bientôt enlevée à celui qui la porte et devenue la proie d'un ennemi.

1. C'est-à-dire en parlant de l'agriculture, γεωπονία. (Voy. devant page 85.)

2. Plutarque, *Vie de Philopémènes,* traduction d'Amyot.

COMPARAISONS

La nuit vient... et passe... le jour renaît... Et comme on voit une nation de fourmis... *dans les champs le noir peuple chemine et va en rampant...*

Ainsi pour les travaux, pour le gain, pour la peine,
S'éveille avec le jour la fourmilière humaine.

Aussitôt dans la cité, dans le port...

Tout s'émeut et s'empresse . . . . . .
On traîne, on porte, on court. L'aigre dent de la scie
Mord la pierre ou le bois. La lime ronge et crie.
Sur les longs clous de fer tonnent les lourds marteaux.
Les roues. . . . glissent sous les fardeaux,
Les fouets sifflent dans l'air et les chevaux dociles
Poussent, en agitant leurs sonnettes mobiles.
Partout au loin se mêle un tumulte de voix
Et de hennissements et de rauques abois.

Le héros couché entend ce bruit, etc.

. . . . . .
Comme un chien vigilant couché près de son maître,
D'aussi loin qu'il a cru reconnaître le bruit
D'un passant vagabond qui chemine la nuit,
Se dresse, jappe, écoute; et si le bruit augmente,
Crie et s'élance et gronde et saute et se tourmente;
Ainsi . . . . . .

Homère compare les fleuves à l'huile : ὥσπερ ἔλαιον [1].

1. *Iliade,* liv. II, v. 754.

Moins lente on voit couler la liqueur de l'olive.

Doux comme la vertu, beau comme la pudeur.

Ainsi, sur une cime élevée une immense quantité de neige s'amoncelle et demeure suspendue et immobile au penchant du mont. Mais un seul flocon qui se détache donne à tout le mouvement; il en entraîne un second, puis un autre; et bientôt tout cet amas énorme s'éboule dans la vallée avec un fracas épouvantable.

Ainsi, quand la tempête aux ailes ténébreuses.

Le serpent (voyez Virgile[1]), aux rayons du soleil,

De sa queue à longs plis sillonne la poussière
Et de son triple dard fait siffler la lumière.

Ainsi, une génisse dans l'étable, si quelqu'un vient toucher et caresser son veau, croit qu'on veut le lui enlever elle tourne la tête, elle fait effort pour se détacher et venir à son secours et mugit douloureusement.

Ainsi, un homme qui, dans le cœur de l'hiver, veut passer un fleuve glacé... Il s'avance... mais au milieu, tout à coup, il entend la glace crier et se fendre sous ses pieds... il s'arrête.

Il pâlit. Sur son front se dressent ses cheveux.
Tremblant, l'effroi l'agite et roule dans ses yeux.
Le tumulte, la mort égarent son visage,
Et sa mère, à grands cris, le rappelle au rivage.

1 *Géorgiques*, liv. III, v. 424 et 439.

ÉPISODES

Un héros qui a souffert des injustices s'éloigne comme Coriolan et cache partout son nom comme Ulysse. Qu'il s'appelle Alphonse, par exemple. Il trouve un vieillard comme Philoctète qui lui demande des nouvelles de l'armée, et celui-ci... et celui-là... et ce vieillard...

Il invoque la mort, il a pleuré son fils.

O dieux! réplique le vieillard, c'était mon plus ancien ami. Nous avions ensemble étudié... et ce jeune héros... cet Alphonse... Alphonse? — Il a vécu.

Puis il finit par aller chercher un asile chez un prince américain à qui il a fait tout le mal possible. Il entre non à la manière des suppliants... mais le prince hospitalier, qui est alors dans un festin, s'approche de lui... « Étranger, viens t'asseoir à ma table... Tous les humains rencontreront chez moi l'hospitalité... Il n'en est qu'un seul qui y trouvera le châtiment de ses barbaries... Plût aux dieux que la tempête le jetât ici!... C'est ce dur Espagnol, c'est ce cruel Alphonse... » L'étranger l'interrompt... « Je suis Alphonse... C'est moi qui t'ai fait tant de mal et qui viens t'aider à le réparer. »

Un Inca, racontant la conquête du Mexique par les Espagnols, que le peuple prenait pour des dieux, s'exprime ainsi :

Pour moi, je les crois fils de ces dieux malfaisants
Pour qui nos maux, nos pleurs, sont le plus doux encens.
Loin d'être dieux eux-même, ils sont tels que nous sommes,
Vieux, malades, mortels. Mais, s'ils étaient des hommes,
Quel germe dans leur cœur peut avoir enfanté
Un tel excès de rage et de férocité?

Chez eux peut-être aussi qu'une avare nature
N'a point voulu nourrir cette race parjure.
Le cacao sans doute et ses glands onctueux
Dédaignent d'habiter leurs bois infructueux.
Leur soleil ne sait point sur leurs arbres profanes
Mûrir le doux coco, les mielleuses bananes.
Leurs champs du beau maïs ignorent la moisson,
D'herbages vénéneux leurs terres sont couvertes.
Noires d'affreux poisons, leurs rivières désertes
N'offrent à leurs filets nulle proie, et leurs traits
Ne trouvent point d'oiseaux dans leurs sombres forêts[1].

Ce sera un épisode touchant que cette histoire que je voulais mettre dans un autre poème... Une jeune héroïne suit son amant... il est mort... Elle va sur son tombeau... on l'entraîne... dans les délires de la fièvre... Enfin un jour elle éloigne tous ses gardiens... et mourante, languissante, elle marche vers ce tombeau... Avant d'y arriver... elle tombe... On l'entend, on y court... on veut la reporter chez elle... Elle s'attache aux branches d'un arbre en criant... On consent à la porter sur le tombeau... on obtient qu'elle mange... on lui donne du lait... Elle allait porter la coupe à sa bouche... elle s'arrête... réfléchit... des larmes coulent de ses yeux... elle incline la coupe sur le tombeau, verse la moitié du lait en disant : « Tiens, mange aussi, toi... » elle avale le reste... elle meurt sur le tombeau.

Il pourra être intéressant de représenter cette jeune Américaine qui fut amoureuse de Cortès, se plaisant à caresser le cheval du héros, à lui peigner la crinière, à lui présenter de la nourriture, et ne voulant pas le laisser soigner par...

1. Ce morceau est dans l'édition de 1819.

. . . O Fernand! Ah! mourir loin de toi!
Adieu, mon père, adieu, je meurs, pardonnez-moi.

Dans e récit des expéditions orientales des Portugais, donner une vingtaine de vers au Camoëns. Peindre géographiquement ses travaux guerriers et poétiques et ses malheurs; le retour de cet *Homère guerrier* dans sa patrie après la mort de Sébastien.

. . . . . .

Pour guides au tombeau dans sa vieillesse amère,
Ayant la faim, la soif, les douleurs, la misère.
Gens durs, peuples ingrats, monarques indolents
Chez qui le ciel eut tort de créer des talents.

Campos d'Almodovar, dites-nous ce qui se passa à telle et telle bataille...

. . . . . .

J'ai trouvé l'Hippocrène en ces fougueux torrents
Qu'au sang de ses coursiers dans son festin barbare
Mêle pour sa boisson l'indomptable Tartare [1].

Un vieillard outragé par des fils ingrats, retiré à la campagne, a planté des arbres. On vient lui annoncer qu'il est vengé de ses fils et qu'il peut recouvrer son pouvoir... Il les mène dans son jardin et leur montre ses arbres chargés de fruits, en disant : — Ceux-ci ne sont pas des fils ingrats... Je les ai plantés et ils me donnent des fruits...

La persuasion aux paroles mielleuses.

1. Voy. les usages des Tartares dans Marco Polo.

CARACTÈRES

Un homme (peut-être un fourbe), tenant un discours passionné et persuasif, emploiera ce tour... telle et telle chose arrivait... O vagues de telle mer!... ô telle rive! n'est-il pas vrai qu'alors vous vites... (quelque chose d'incroyable et de prodigieux).

S'agiter une mer bruyante et montueuse ?

. . . . . de sa barbe sauvage
Le fer n'avait jamais dépouillé son visage.

... Je le connais. C'est l'âme d'un enfant

. . . . . .
Un cœur sensible et tendre et jusqu'à la faiblesse ;
Mais un esprit de fer, mais un courage altier,
Que l'aspect de la mort ne peut faire plier ;
Une volonté forte, intraitable, invincible,
Une équité sauvage, indocile, inflexible.

Un cœur tendre et facile, une tête indomptable.

Dans les jeux ou ailleurs... on examine, le cou tendu, l'œil fixe, celui qui... et quand il est au plus difficile, on sue pour lui, on n'ose respirer, comme si on avait peur de le troubler de si loin ; et si quelqu'un tousse ou fait quelque bruit, on lui fait signe brusquement de se taire.

L'Américaine qui va pleurer sur le tombeau de son enfant et y exprimer du lait de ses mamelles.

Déguise son courroux qu'il mûrit en silence,
Et dans son cœur profond enfouit sa vengeance.

Le prince américain qui racontera la mort de Guatimozin et de son suivant et ce beau mot : *Et moi, suis-je sur un lit de roses?* les peindra allant au supplice; Guatimozin en silence... l'autre s'écriant : O vous, feux éternels qui éclairez les cieux! Toi, soleil, notre père! et vous, astres des nuits! ô cieux! ô terre! ô mers! voyez, etc...

Un prédicateur peindra la mort du Messie... La terre tremblante... Les tombeaux ouverts... La nuit... cette nuit ne fut point l'effet du mouvement de la terre; une partie du globe ne fut point éclairée et l'autre dans l'obscurite... La lune ne passa point entre la terre et le soleil pour intercepter la lumière... Non, l'antique nuit, la mère du chaos, celle à qui appartenait le monde avant que la lumière fût créée, sortit de son antre... Elle entoura le soleil d'un voile noir pour qu'il ne fût pas témoin... Elle étendit le deuil sur toutes les sphères qui composent notre univers .. Toutes pleurèrent la m rt de leur créateur.

Le sommeil, doux frère de la mort. . . .

M. de Chastelux écrit avoir vu chez Mme Beech, la fille de M. Franklin, deux mille deux cents chemises faites par les dames et les demoiselles d'Amérique pour les soldats américains. Chacune avait mis son nom... Ce lin qui sera trempe des sueurs qui couleront pour la liberté.

---

1. *Voyage dans l'Amérique septentrionale* en 1780, 1781, 1682. 2 vol. in-8°. Paris, 1786, t. I, p. 165.

On leur offre la paix... mais cette paix n'est point riante... elle n'est point couronnée d'épis et de fleurs... Elle a le regard dur, la tête haute, des chaînes dans ses mains... C'est la paix de l'esclavage, elle ressemble à la guerre.

Bravade : L'avez-vous ouï dire? — Jamais. — Eh bien, c'est donc à moi de vous instruire que... L'autre le quitte au milieu de son discours et va faire précisément ce que l'autre prétendait lui défendre.

Un vieillard, consolant un jeune homme qui se reprochera avec amertume une faute qu'il aura commise, pourra lui dire cette sage maxime : qu'il faut être indulgent pour les autres et aussi pour soi.

Dans la prière des prêtres américains :

Et toi, Dieu castillan, Dieu jaloux, Dieu colère,
Dieu tonnant, Dieu guerrier, Dieu fort, Dieu sanguinaire.

. . . . . il s'avance,
Muet, le front baissé, le cœur gros de vengeance.

Conveniens vitæ mors fuit ista suæ. (Ovide[1].)

Et qui vécut ainsi devait ainsi mourir.

Il faut traduire le bel endroit de Jérémie sur le massacre de Rama[2]. On peut mettre cela dans la bouche de Las Cazas.

1. *Amor.*, élég. X, v. 38 et dernier.
2. Jérémie, ch. XLIX.

Gît le cadavre épars d'une ville...

Fait retentir la nue et les temples du ciel.

Donec fortunam pudeat criminis sui.
Phœdre, liv. II, épil.

Sans se plaindre du ciel qui l'opprime,

Attend que la fortune ait honte de son crime.

N'est-ce pas un tel que j'aperçois revenir du combat tout sanglant?... Apportez-moi ma lyre, ôtez-la du clou qui la suspend à la colonne... que je chante...

Il faut placer quelque part de ces caractères d'hommes qui voient tout en beau, qui, sur un seul mot qu'on leur dit d'une chose, bâtissent un long roman...

Mettre dans la bouche de celui qui aura vu les Andes... Ces énormes granits épars çà et là, sans ordre... ces fleuves immenses qui se précipitent... ces neiges...

Ces hauts monts que blanchit un éternel hiver,

Ce chaos semble les débris d'un monde, les Titans... On croit voir là dans ces enfantements monstrueux, sans forme, sans ordre, la nature mère agitée, déchirée, gémir dans les travaux d'un avortement.

Τενέδοιό τε ἀμφιβέβηκας.
Hom., Il., I[1].

Les prêtres américains peuvent dire à leur Dieu :

1. Vers 451 et 452.

Toi qui. . . . . .
Qui fais la garde autour de nos villes sacrées.

Hier tu pouvais tout et m'osas offenser ;
Tu n'es rien, je puis tout, et choisis la clémence.
Faible et pauvre j'allais, pour punir ton offense,
Soulever terre et ciel, quel qu'en fût le danger ;
Mais j'aime à pardonner quand je puis me venger.

Annibal avant la bataille du Tesin ouvre avec une pierre la tête de l'agneau qu'il immolait, et prie Jupiter de l'écraser de même s'il ne tient à ses soldats ce qu'il leur a promis (à imiter[1]).

Je voudrais imaginer des actions et des épisodes tragiques et grands et prouvant de grandes choses morales qui pussent être citées et vivre dans la mémoire des hommes, comme ce qui nous est resté des anciens. Je voudrais imiter la fin de l'*Œdipe* de Sophocle...

On pourrait feindre qu'un jeune homme aurait été se distinguer en Amérique, déshérité par son père qui, se repentant, le chercherait en Amérique. Le fils sans le connaître tuerait son père et épouserait sa mère... Cela découvert, il dirait à ses enfants avant de se tuer.

Venez, fils de l'inceste. . . . . .
Imprimez-vous bien mon visage. . . . . .
Venez, venez, enfants. Vous tremblez, vous fuyez,
Venez, regardez-moi. Ces traits que vous voyez,
Ce sont ceux d'un méchant, d'un traître, d'un perfide,
D'un fils incestueux et d'un fils parricide !...

1. Tite-Live, liv. XXII, ch. XLV.

Quand, fugitifs, sans appui, sans asile, on vous appellera fils de l'inceste, alors maudissez votre père. Et quand

Un traître, un parricide, un fils incestueux,
Au gibet mérité marcheront sous vos yeux,
A leur visage impie, horrible, sanguinaire,
Rappelez-vous Fernand, maudissez votre père,
Dites : — Il ressemblait à ces hommes pervers
Que les bourreaux. . . . . .

Peindre noblement et superstitieusement la force des imprécations d'un père... Dans un épisode grandement tragique. Ceci doit être un des plus beaux endroits de l'ouvrage.

Il serait bon, et neuf, et original, dans la foule de caractères qui doivent remplir cet ouvrage, d'en jeter un d'un âge mûr, devenu froid et tranquille, d'ardent et impétueux qu'il était dans sa jeunesse. Silencieux, écoutant tout et ne répondant rien, faisant et disant tout ce qu'il a à faire ou à dire sans aucune altération de visage. Dans le conseil, n'ayant que des avis ironiques. Dans la mêlée se battant sans jamais rien perdre de son sang-froid. Quand, après la victoire, chacun étale ses exploits pour avoir part au butin, lui, se taisant et s'en allant. Humain et bon, sans aménité; ami inviolable sans être caressant; généreux sans magnificence; juste sans aimer la vengeance; grand sans enthousiasme; peu fêté, peu recherché; mais honoré de tous. Adoré du soldat qui craint même son regard. Redouté dans le conseil, même lorsqu'il garde le silence. Et lui donner un ami d'un grand caractère tout opposé qui, en l'aimant, le respecte.

Il marche d'un côté, *il y trouve Cortès*. Il se retourne et va de l'autre où il compte sur peu de résistance, *il y trouve Cortès* étincelant, terrible, Cortès qui l'avait aperçu d'abord et qui l'avait suivi pour le combattre, etc...

Je voudrais peindre quelque part un homme (peut-être un jésuite du Paragnay) qui, pour émouvoir les peuples grossiers, emploie quelqu'un de ces signes extérieurs à l'antique, comme le vase brisé par Jérémie, dont plusieurs se moquent et ont tort de se moquer[1].

L'éloquent jésuite qui, en imitant Pythagore dans Ovide[2], convertira les anthropophages du Brésil, emploiera des mouvements d'une éloquence primitive et sauvage, comme, par exemple, d'évoquer, dans une bouillante apostrophe, les âmes des malheureux qui ont péri dans ces horribles festins, de les peindre demandant vengeance devant Dieu...

Il faudra qu'un missionnaire, réunissant des sauvages en société, traduise l'hymne de Milton au mariage, très-déplacé dans sa bouche, mais plein de beautés. C'est après le divin morceau d'Éden et des amours de nos premiers parents. A ces mots : *hait wedded love*... Book IV, v. 750. Il ne faudra pas cependant en imiter cet endroit où il dit que c'est là que règne l'amour et non dans les sourires des p....., jouissance casuelle, ni dans les amours de cour, les mascarades, le bal de minuit, les danses mêlées, les sérénades que les amants chantent à leur orgueilleuse belle, etc...

Un vieillard dira :

... Affreux bienfait du ciel que de survivre à tous ceux que l'on aime !... Mes parents m'ont abandonné, mes amis m'ont abandonné, tous m'ont abandonné. Je suis resté

1. *Jérém.*, ch. XIX, v 1, 10 et 99.
2. *Métamorph.*, liv. XV, v. 167 et suiv.

seul au monde. Il n'est plus personne sur la terre avec qui je puisse parler de ce que nous avons vu autrefois. Rappeler à quels jeux nous jouions dans notre enfance. Nos premières amours, et disputer quelle maîtresse était la plus belle. Ceux qui sont vieux aujourd'hui, quand ils étaient jeunes, m'ont vu déjà vieux. La vieillesse est à charge aux jeunes gens... Ils me fuyaient alors, ils m'évitaient. Ils me fuient, ils m'évitent encore comme s'ils étaient restés jeunes et que je fusse vieux tout seul. Les jeunes gens me haïssent... — Vieillard, ne nous fais point ce reproche ; nous aimons, nous respectons tous ta vieillesse vertueuse.

Le vieillard dira : *Æquam memento rebus*[1]...

Gardons, gardons toujours, nous qui devons mourir,
Une âme égale et ferme. . . . . .
Dans les biens, dans les maux que le ciel nous envoie
Entre la paisible. . . et l'insolente joie.

Horat.[2]

Il faut peindre avec des couleurs vraies et naïves un Espagnol ou autre, comme l'Hercule des anciens, principalement dans l'*Alceste* d'Euripide, grand, féroce, généreux, terrible, gros mangeur, etc.

Ainsi le paysan *inscius* s'assied sur un serpent roulé sur lui-même et qu'il prend pour un tronc d'arbre[3].

Ainsi le voyageur fatigué s'assied et se repose sous un mancenillier, ombrage vénéneux... Saisi d'un froid mortel,

1. *Arduis servare mentem...*
2. Liv. II, ode 3.
3. Cette anecdote est tirée de l'ouvrage de Th. Smith, le *Cabinet du jeune naturaliste*. (*G. de Chénier*).

il se lève, il se traîne loin de cet arbre funeste, et plus il s'en éloigne, plus il sent se ranimer son cœur

Et renaître en son flanc la force et la vigueur.

Je veux, dans un tableau pathetique et sombre, mettre un homme dans une circonstance où il puisse traduire Job : *pereat dies in qua*[1]... et la sentence grecque : *le meilleur était de ne pas naître, ensuite de mourir bientôt.*

Je veux, dans un même morceau, confondre et imiter cet endroit d'Homère où Priam demande à Hélène le nom des héros de l'armée[2], et la divine scène d'Eschyle dans les *Sept chefs* où un messager apprend à Étéocle les noms des Chefs et les devises de leurs boucliers qu'Étéocle rétorque toujours contre eux. Cette scène est au-dessus de l'éloge. Il faut presque la traduire.

Un rôle assez important du côté des Américains sera une prophétesse comme il y en eut toujours chez les peuples barbares, laquelle attachée aux Pizarre, comme Cassandre à Agamemnon, chantera et prédira l'assassinat actuel de François Pizarre. C'est là que j'imiterai cette admirable et unique scène de Cassandre dans l'*Agamemnon* d'Eschyle. Plût à Dieu que je pusse trouver quelque occasion d'imiter aussi cette tragédie des *Perses !*

Chez les anciens, des hommes attirés dans un palais qui cachait un piége, reçus devant l'autel de Jupiter hospitalier, au moment où ils seraient attaqués dans la nuit, comme les gendres de Danaüs, s'élanceraient aux pieds de Jupiter

1. Ch. III, v. 3.
2. *Iliad.*, III, v. 161 et suiv.

hospitalier, pâles, défaits, et s'écrieraient : O Jupiter hospitalier!...

Quel feu, quel profond pathétique Eschyle ou Sophocle... il faut tâcher de faire un morceau dans ce genre.

La belle réponse que Sylla fit à Crassus en l'envoyant lever des troupes au pays des Marses! Crassus lui demandait des gardes, parce que le pays était plein d'ennemis. Sylla lui dit : Je te donne pour gardes ton père, ton frère, tes parents, tes amis indignement massacrés[1].

Les histoires anciennes, écrites par des hommes si éloquents, fourmillent de peintures grandes et pathétiques et que l'on peut transporter à d'autres personnages. Je ne lis point sans frémir celle de Vibius Serenus, accusé par son fils, et celle de Sabinus au IVe livre des *Annales*. Pline rapporte une histoire intéressante du chien d'un esclave de ce Sabinus dont je ferai usage. Les héros d'Ossian marchent souvent accompagnés de leurs chiens. Le chien d'Ulysse est divin dans Homère; et il n'y a que des hommes dépourvus de sensibilité et d'entrailles qui aient pu en être choqués. — Voici les paroles de Pline, livre VIII, ch. 40.

In nostro ævo actis populi Romani testatum... cum animadverteretur... in Titium Sabinum et servitia ejus, unius ex his canem nec a carcere abigi potuisse, nec a corpore recessisse abjecti in gradibus gemitoriis, mœstos edentem ululatus magnâ populi romani coronâ : ex qua cum quidam ei cibum objecisset, ad os defuncti tulisse... innatavit idem cadaver in Tiberim abjecti sustentare conatus effusâ multitudine ad spectandum animalis fidem.

Même quand nous traçons des tableaux et des caractères modernes, c'est d'Homère, de Virgile, de Plutarque, de

1. Plutarque, *Vie de Marcus Crassus*, ch. IX.

Tacite, de Sophocle, de Salluste, d'Eschyle qu'il nous faut apprendre à les peindre.

Je voudrais peindre un grand homme, injustement banni, réduit à vivre dans une cabane en quelque lieu sauvage et désert. On a besoin de lui, on va le chercher; il salue tendrement à l'antique la cabane qui l'a conservé. (Si c'est un chrétien, il faut mêler à cela une sorte de dévotion noble et romanesque.) Il se couvre de gloire. Il a de nouveaux malheurs et meurt misérablement en regrettant son asile.

Cette voix de stentor qui se fait entendre par-dessus une armée[1], il faut appliquer cela à quelqu'un.

L'ART D'AIMER[2]

CHANT PREMIER

. . . . . .

Flore met plus d'un jour à finir une rose.
Plus d'un jour fait l'ombrage où Palès se repose ;
Et plus d'un soleil dore, au penchant des coteaux,
Les grappes de Bacchus, ces rivales des eaux.
Qu'ainsi ton doux projet en silence mûrisse,
Que sous tes pas certains la route s'aplanisse,

1. Homère, *Iliad.*, liv. V, v 785 et suiv.

2. Un certain nombre de fragments ont été publiés dans les éditions de 1819 et 1833; un plus grand nombre dans l'édition de Gab. de Chénier.

Qu'un œil sûr te dirige; et de loin, avec art,
Dispose ces ressorts que l'on nomme hasard.
Mais souvent un jeune homme, aspirant à la gloire
De venir, voir, et vaincre, et prôner sa victoire,
Vole, et hâtant l'assaut qu'il eût dû préparer,

. . . . . .

L'imprudent a voulu cueillir avant l'automne
L'espoir à peine éclos d'une riche Pomone;
Il a coupé ses blés quand les jeunes moissons
Ne passaient point encor les timides gazons [1].
Le danger, c'est ainsi que leur bouche l'appelle
D'abord effraie ou semble effrayer une belle;
Prudence, adresse, temps, savent l'accoutumer
A le voir sans le craindre et bientôt à l'aimer.

Quand Junon sur l'Ida plut au maître du monde,
Xanthus [2] l'avait tenue au cristal de son onde,
Et sur sa peau vermeille une savante main
Fit distiller la rose et les flots de jasmin.
Cultivez vos attraits; la plus belle nature
Veut les soins délicats d'une aimable culture.
Mais si l'usage est doux, l'abus est odieux.
Des parfums entassés l'amas fastidieux,
De la triste laideur trop impuissantes armes,
A d'indignes soupçons exposerait vos charmes.
Que dans vos vêtements le goût seul consulté
N'étale qu'élégance et que simplicité.

1. Édit. 1819.
2. Le Xanthe est le même fleuve que le Scamandre. Voy. *Œuvres complètes de La Fontaine*, édit. Louis Moland, t. IV, p. 362.

L'or ni les diamants n'embellissent les belles;
Le goût est leur richesse, et, tout-puissant comme elles,
Il sait créer de rien leurs plus beaux ornements;
Et tout est sous ses doigts l'or et les diamants.
J'aime un sein qui palpite et soulève une gaze.
L'heureuse volupté se plaît, dans son extase,
A fouler mollement ces habits radieux
Que déploie au Cathay le ver industrieux.
Le coton mol et souple, en une trame habile,
Sur les bords indiens, pour vous prépare et file
Ce tissu transparent, ce réseau de Vulcain,
Qui, perfide et propice à l'amant incertain,
Lui semble un voile d'air, un nuage liquide,
Où Vénus se dérobe et fuit son œil avide[1].

Sur ses membres. . . . . .
S'étend le doux réseau d'une peau diaphane.

Quand la gaze ou le lin, barrière mal tissue,
Qui la couvre ou plutôt la découvre à sa vue,
Suivant de tout son corps les détours gracieux....

C'est par ses vêtements qu'elle est nue à tes yeux.

Et de ses vêtements couverte et non voilée.

(Je crois avoir déjà mis ce vers-là quelque part, mais je ne puis me souvenir où[2])

1. Édit. 1819.
2 Voy. tome Ier, p. 306.

Un mouvement de désirs tel que celui que l'on éprouve après dîner, lorsqu'on a bu vin, café.....

La sombre défiance assiége en vain ta trace,
Il faut oser. L'amour favorise l'audace.
Les ruses des mortels n'éludèrent jamais
D'un enfant et d'un dieu les ruses et les traits.
Que sert des tours d'airain tout l'appareil horrible?
Que servit à Junon son Argus si terrible?
Ce front d'inquiétude armé de toutes parts,
Où veillaient à la fois cent farouches regards[1]?

CHANT DEUXIÈME

Il faut qu'un amant sache prendre toutes les formes... exemples des métamorphoses des dieux... Après trois ou quatre, finir par raconter en douze ou quinze vers l'enlèvement d'Europe, traduisant Ovide, livre II, et Moschus... D'abord elle a peur... puis elle finit par s'asseoir sur lui.

Aux rives de Sidon Jupiter mugissant.

Jupiter quadrupède et sur l'herbe paissant,
Aux rives de Sidon ravisseur mugissant.
Quoique paisible et doux, la vierge qu'il adore
L'approche, fuit, revient, fuit et revient encore;

1. Ces vers sont une répétition du morceau placé dans les élégies sous le nº LVIII. Le poète aurait opté plus tard pour l'une ou l'autre place.

Puis lui jette des fleurs, s'accoutume à le voir,
Le touche, et sur son flanc ose bientôt s'asseoir[1].

λάθρια πυλεῖδαο φιλήματα, λάθριον εὐνάν.

(Bion de Smyrne.)

Et les baisers secrets et les lits clandestins.

Si d'un mot échappé l'outrageuse rudesse
A pu blesser l'amour et sa délicatesse,
Immobile il gémit; songe à tout expier.
Sans honte, sans réserve, il faut s'humilier;
Tombe même à genoux, bien loin de te défendre;
Tu le verras soudain plus amoureux, plus tendre,
Courir et t'arrêter, et lui-même à genoux
Accuser en pleurant son injuste courroux.
Mais souvent malgré toi, sans fiel ni sans injure,
Ta bouche d'un trait vif aiguise la piqûre;
Le trait vole, tu veux le rappeler en vain;
Ton amant consterné dévore son chagrin :
Ou bien d'un dur refus l'inflexible constance
De ses feux tout un jour a trompé l'espérance.
Il boude; un peu d'aigreur, un mot même douteux
Peut tourner la querelle en débat sérieux.
Oh! trop heureuse alors si, pour fuir cet orage,
Les Grâces t'ont donné leur divin badinage;

1. André Chénier a traité plusieurs fois ce sujet. Voy. t. I, p. 76 et suivantes.

Cet air humble et soumis de n'oser l'approcher,
D'avoir peur de ses yeux et de t'aller cacher,
Et de mille autres jeux l'inévitable adresse,
De mille mots plaisants l'aimable gentillesse,
Enfin tous ces détours dont le charme ingénu
Fait éclater un rire à peine retenu.
Il t'embrasse, il te tient, plus que jamais il t'aime;
C'est ton tour maintenant de le bouder lui-même.
Loin de s'en effrayer, il rit, et mes secrets
L'ont instruit des moyens de ramener la paix[1].

. . . . . .

Sache inventer pour lui mille tendres folies.
Il faut, en le grondant, le serrer dans tes bras;
Lui dire, en le baisant, que tu ne l'aimes pas;
Et les reproches feints, la colère badine;
Et des mots caressants la mollesse enfantine;
Et de mille baisers l'implacable fureur.

. . . . . .

Souvent d'un peu d'humeur, d'un moment de caprice
(Toute belle a les siens) il ressent l'injustice;
Il se désole, il crie, il est trompé, trahi;
Tu ne mérites pas un amant tel que lui;
Il a le cœur si bon! Sa sottise est extrême.
Il te hait, te maudit; — plus que jamais il t'aime.
Crains que l'ennui fatal dans son cœur introduit
Puisse compter les pas de l'heure qui s'enfuit.
Il est, pour la tromper, un aimable artifice :

1 Ce morceau se trouve dans l'édition de 1819.

Amuse-la des jeux qu'invente le caprice;
Lasse sa patience à mille tours malins,
Ris et de sa faiblesse et de ses cris mutins.
Tu braves tant de fois sa menace éprouvée,
Elle vole, tu fuis; la main déjà levée,
Elle te tient, te presse; elle va te punir,
Mais vos bouches déjà ne cherchent qu'à s'unir.
Le ciel d'un feu plus beau luit après un orage.
L'amour fait à Paphos naître plus d'un nuage,
Mais c'est le souffle pur qui rend l'éclat à l'or,
Et la peine en amour est un plaisir encor.
Le hasard à ton gré n'est pas toujours docile.
Une belle est un bien si léger, si mobile!
Souvent tes doux projets, médités à loisir,
D'avance destinaient la journée au plaisir;
Non, elle ne veut pas. D'autres soins occupée,
Tu vois avec douleur ton attente échappée.
Surtout point de contrainte. Espère un plus beau jour.
Imprudent qui fatigue et tourmente l'amour.
Essaye avec les pleurs, les tendres doléances,
De faire à ses desseins de douces violences.
Sinon, tu vas l'aigrir; tu te perds. La beauté,
Je te l'ai fait entendre, aime sa volonté.
Son cœur impatient, que la contrainte blesse,
Se dépite : il est dur de n'être pas maîtresse.
Prends-y garde : une fois le ramier envolé
Dans sa cage confuse est en vain rappelé.
Cède; assieds-toi près d'elle; et, soumis avec grâce,
D'un ton un peu plus froid, sans aigreur ni menace,
Dis-lui que de tes vœux son plaisir est la loi.
Va, tu n'y perdras rien, repose-toi sur moi.

Complaisance a toujours la victoire propice[1].
Souvent de tes désirs l'utile sacrifice,
Comme un jeune rameau planté dans la saison,
Te rendra de doux fruits une longue moisson.
Flore a pour les amants ses corbeilles fertiles;
Et les fleurs, dans leurs jeux, ne sont pas inutiles.
Les fleurs vengent souvent un amant courrouce
Qui feint sur un seul mot de paraître offensé.
Il poursuit son espiègle, il la tient, il la presse;
Et, fixant de ses flancs l'indocile souplesse,
D'un faisceau de bouquet en cachette apporté
Châtie, en badinant, sa coupable beauté,
La fait taire et la gronde, et d'un maître sévère
Imite, avec amour, la plainte et la colère;
Et négligeant ses cris, sa lutte, ses transports,
Arme le fouet léger de rapides efforts,
Frappe et frappe sans cesse, et s'irrite et menace,
Et force enfin sa bouche à lui demander grâce.
Telle Vénus souvent, aux genoux d'Adonis,
Vit des taches de rose empreintes sur ses lis.
Tel l'Amour, enchanté d'un si doux badinage,
Loin des yeux de sa mère, en un charmant rivage,
Caressait sa Psyché dans leurs jeux enfantins,
Et de lacets dorés chargeait ses belles mains.

Fontenay! lieu qu'Amour fit naître avec la rose,
J'irai (sur cet espoir mon âme se repose),

1. Ce vers et les trois suivants avaient été reproduits dans les élégies, avec cette variante du premier vers :

Complaisance a toujours une adresse propice.

J'irai te voir, et Flore et le ciel qui te luit.
Là je contemple enfin (ma déesse m'y suit),
Sur un lit que je cueille en tes riants asiles,
Ses appas, sa pudeur, et ses fuites agiles,
Et dans la rose en feu l'albâtre confondu,
Comme un ruisseau de lait sur la pourpre étendu.

Dans les plaisanteries pour rire, il faut prendre garde de ne rien dire qui puisse être une vérité.

L'amour est délicat, un rien peut le blesser.

Quand on a resté avec ce qu'on aime, même sans rien dire, le temps a passé vite, on s'étonne toujours qu'il soit déjà si tard.

Nulle heure n'est oisive et nul instant n'est vide [1].
Le temps vole, pour eux, d'une aile si rapide!
Tous deux muets, tous deux tranquilles à l'écart,
S'étonnent à la fin qu'il soit déjà si tard.
Ils se parlent d'amour dans leur silence même.
L'âme sans le vouloir rêve de ce qu'elle aime.
Il est là : c'est assez.

Je leur ai conseillé de s'absenter quelquefois; mais vous n'avez rien à craindre, c'est un précepte bien pénible.

Eh! qui peut sans mourir s'éloigner d'une amante?

---

1. Ce fragment a été placé par M. G. de Chénier dans les Élégies

La prière. . . . . .
Ou l'ordre impérieux, faveur plus douce encore.

Ce mélange incroyable et divin
De raison, de délire,
D'exigence et de soins, d'esclavage et d'empire.

Sur sa lèvre de rose et d'amour parfumée,
Cueillir la douce fleur d'une haleine embaumée

La jeune Hébé donnée au courage d'Alcide.

Quand on a été longtemps importuné par des témoins...

Dans le premier baiser l'âme entière se noie.

Un jeune homme

Croit toujours de beaux yeux garants d'une belle âme.

Et sur son cou d'ivoire
D'une dent chatouilleuse avec un doux murmure
Imprimera la molle et suave blessure.

Rugis uterum Lucina notavit[1].

De Lucine avec art dissimuler l'outrage.

Obéis; c'est un dieu, c'est un enfant colère.

Baisers mêlés de pleurs, soupirs, molle complainte.

. . . . . Et tant de probité
Ne fut rien qu'ignorance et que rusticité.

Et tu sais bien quel est auprès de la beauté
L'attrait même du crime et de la nouveauté.

Oui, jusques dans sa robe et le contour de lin
Que presse la ceinture au-dessous de son sein,
Sans avoir son aveu, ta bouche pétulante
A cherché la fraîcheur de sa gorge naissante.
Sur les deux ramiers blancs le vautour indompté,
Sur les deux ramiers blancs il s'est précipité,
Les deux oiseaux jumeaux qu'un même nid rassemble,
Qui se cachent tous deux, qui s'élèvent ensemble,
Dont le bec est de rose, et que l'œil plein d'ardeur,
Poursuit, touche de loin, et qui troublent le cœur[2].

---

1. Ovide, de *Arte amandi*, liv. III, v. 785.
2. Édition de G. de Chénier, dans les *Églogues*.

Sa robe au gré du vent derrière elle flottante,
En replis ondoyants mollement frémissante,
S'insinue, et la presse, et laisse voir aux yeux
De ses genoux charmants les contours gracieux[1].

. . . . . .

Non; même sans chercher d'amoureuses promesses,
Sans vouloir de Vénus connaître les caresses,
L'être belle toujours vous prenez quelques soins;
Vous voulez plaire même à qui vous plaît le moins.
O chaste déité qu'adore le Pirée,
Tu jettes l'instrument, fils de ta main sacrée,
Tu brises cette flûte où pour charmer les dieux,
Respire en sons légers ton souffle harmonieux;
Tu rougis de la voir dans une onde fidèle
Altérer la beauté de ta joue immortelle[2].

Du céleste voyage à mon char confié
En deux courses son vol a franchi la moitié.

1. Édition de G. de Chénier, dans les *Églogues*.

2. *Ibid.*. Inspiré par ce passage d'Hygin. — Cap. 165, p. 235, édition de 1681, in-8. « *Minerva tibias dicitur prima ex osse cervino fecisse, et ad epulum deorum cantatum venisse. Juno et Venus eum eam irriderent, quod et cœsia erat et buccas inflaret, fœda visa,* et in cantu irrisa, in Idam sylvam ad fontem venit : ibique cantans in aqua se aspexit, et vidit se merito irrisam : unde tibias ibi abjecit et imprecata est, ut quis pris eas sustulisset, grave afficeretur supplicio. Quas Marsyas Œagri filius pastor unus ex turis (sauris) invenit, etc. »

Descendons, sous nos pas la nuit couvre les plaines.
De mes cygnes fumants je détache les rênes ;
Demain même trajet s'ouvre devant mes yeux ;
Mon char avec le jour regagnera les cieux [1].

CHANT TROISIÈME

. . . . . .

C'est l'amour qui, trompant la sombre vigilance,
Sait donner devant elle une voix au silence.

Une jeune beauté par lui seul affermie,
Quand la troupe aux cent yeux est enfin endormie,
De son lit qui pleurait l'absent trop attendu
Fuit, se glisse, et d'un pied muet et suspendu,
Au jeune impatient va, d'aise palpitante,
Ouvrir enfin la porte amie et confidente ;
Et sa main, devant elle, interroge sans bruit
Et sa route peureuse et les murs et la nuit [2].

. . . . . .

Il apprend aux soupirs à s'exhaler à peine ;
Il instruit, près des murs qui pourraient vous ouïr,
Vos baisers à se taire et ne vous point trahir.

---

1. M. G. de Chénier a placé ces derniers vers parmi les fragments d'élégie. Nous croyons, comme M. Becq de Fouquières, qu'ils étaient plutôt destinés à terminer un deuxième chant de l'*Art d'aimer*. Il en faudrait conclure qu'à un certain moment André Chénier songea à faire quatre chants de l'*Art d'aimer*.

2. Tibulle, II, 1, 77.

. . . . . L'obstacle encourage l'amour.
J'épargne le chevreuil que nul bois, nul détour
Ne dérobe à mes traits dans la vaste campagne:
Je veux le suivre au haut de la sombre montagne,
Et, trempé de sueurs, affronter en courant
La ronce hérissée et l'orageux torrent.

Retenez, il est temps, le songe qui s'enfuit,
Belle et rapide fleur, doux enfant de la nuit;
Le jour vient, il t'appelle, empresse-toi d'éclore :
Ah! tu ne verras point une seconde aurore.

. . . . . .
Les mains de Calliope et celles de l'amour.
La couronne de fleurs qui vivent plus d'un jour
. . . . . .

. . . . . .
. . . . . .
De tes traits languissants observe la pâleur,
Si telle est des amants l'amoureuse couleur.
Procris, pâle et mourante, aux abois suit Céphale.
Vois, pour Endymion, Phœbé mourante et pâle;
Vois d'Alphée éploré pâlir le front vermeil,
Et la pâle Clytie amante du soleil.

Quand l'ardente saison fait aimer les ruisseaux,
A l'heure où, vers le soir, cherchant le frais des eaux,

La belle nonchalante à l'ombre se promène;
Que sa bouche entr'ouverte et que sa pure haleine,
Et son sein plus ému de tendresse et de vœux,
Appellent le baiser et respirent ses feux;
Que l'amant peut venir, et qu'il n'a plus à craindre
La raison qui mollit et commence à le plaindre;
Que sur tout son visage, ardente et jeune fleur,
Se répand un sourire insensible et rêveur;
Que son cou faible et lent ne soutient plus sa tête;
Que ses yeux, dans sa course incertaine et muette,
Sous leur longue paupière à peine ouverte au jour
Languissent mollement et sont noyés d'amour [1].

Sur l'oreiller d'amour tous deux.

Mais surtout sans les yeux quels plaisirs sont parfaits?
Laissez, près d'une couche ainsi voluptueuse,
Veiller, discret témoin, la cire lumineuse,
Elle a tout vu la nuit, elle a tout épié;
Dès que le jour paraît, elle a tout oublié [2].

A la fin du morceau de Protée:

Et tu verras ainsi contre tes fers agiles.
Se briser ses efforts et ses ruses fragiles.

---

1. Ce morceau a paru dans l'édition de 1833.
2. M. G. de Chénier a placé ces cinq vers a la fin de l'élégie sur la Lampe. Voy. t. I, p. 248.

Au troisième chant, histoire des grossières amours des premiers âges; le luxe et l'art s'introduisant peu à peu dans la manière d'aimer... Athènes, Corinthe, Rome... Phryné.

D'un style grossier l'obscène nudité.

Il faut bien observer que ce qui est generalement un défaut dans les femmes, est souvent une grâce et une gentillesse dans une seule. Particulièrement de bien manger à table.

Les beaux garçons sont souvent si bêtes.

Un homme doit se conformer au goût des femmes. Il doit quelquefois coudre, broder, faire de la tapisserie; mais il ne faut pas qu'il s'y montre trop adroit; au contraire, il vaut mieux qu'il affecte de s'y prendre mal. Hercule auprès d'Omphale. Sa maladresse qui amusait cette dame [1].

Le mot d'un peintre : Ne pouvant la faire belle, tu l'as faite riche.

Ce n'est pas que je veuille condamner les femmes à ne songer qu'aux affaires du ménage. J'aime fort qu'une belle main, habile à manier la plume et l'aiguille, cultive à la fois *l'une et l'autre Minerve.*

---

1. Lucien, *Dialogue des dieux*, dialogue entre Jupiter, Esculape et Hercule.

Un vers en comparaison *Nervis alienis mobile lignum*[1].

. . . . . .

Aux signes de l'aimant statue obéissante,
S'enflamme au seul aspect d'un feu contagieux.
Ainsi, quand au hasard un doigt harmonieux
Agite et fait parler une corde sonore,
Une autre corde au loin qu'on négligeait encore
D'elle-même résonne, éveillée à ce bruit,
Et s'unit à sa sœur, et l'écoute et la suit.

Aux bords où l'on voit naître et l'Euphrate et le jour,
Plus d'obstacle et de crainte environne l'amour.
Aussi. . . . . .
. . . . . .
. . Sans se pouvoir parler même des yeux,
On se parle, on se voit. Leur cœur ingénieux
Donne à tout une voix entendue et muette,
Tout de leurs doux pensers est le doux interprète.
Désirs, crainte, serments, caresse, injure, pleurs,
Leurs dons savent tout dire : ils s'écrivent des fleurs.
Par la tulipe ardente une flamme est jurée;
L'amaranthe immortelle atteste sa durée.
L'œillet gronde une belle. Un lis vient l'apaiser.
L'iris est un soupir ; la rose est un baiser.
C'est ainsi chaque jour qu'une sultane heureuse
Lit en bouquet la lettre odorante, amoureuse.
Elle pare son sein de soupirs et de vœux;
Et des billets d'amour embaument ses cheveux.

1. Horace, liv. II, satire VII, v. 81, 82.

Voir d'Herbelot au mot *Laleh* qui signifie une tulipe. (*D'Herbelot,* Bibliothèque orientale, 4 *vol. in*-4°.)

Offrons tout ce qu'on doit d'encens, d'honneurs suprêmes
Aux dieux, à la beauté plus divine qu'eux-mêmes.
Puisse aux vallons d'Hémus, où les rocs et les bois
Admirèrent d'Orphée et suivirent la voix,
L'Hèbre ne m'avoir pas en vain donné naissance !
Les muses avec moi vont connaître Byzance ;
Et si le ciel se prête à mes efforts heureux,
De la Grèce oubliée enfant plus généreux,
Sur ses rives jadis si noblement fécondes,
Du Permesse égaré je ramène les ondes.
Pour la première fois de sa honte étonné,
Le farouche turban, jaloux et consterné,
D'un sérail oppresseur, noir séjour des alarmes,
Entendra nos accents et l'amour et vos charmes.
C'est là, non loin des flots dont l'amère rigueur
Osa ravir Sestos au nocturne nageur,
Qu'en des jardins chéris des eaux et du zéphyre,
Pour vous, rayonnant d'or, de jaspe, de porphyre,
Un temple par mes mains doit s'élever un jour.
Sous vos lois j'y rassemble une superbe cour
Où de tous les climats brillent toutes les belles :
Elles règnent sur tout et vous régnez sur elles.
Là des filles d'Indus l'essaim noble et pompeux,
Les vierges de Tamise, au cœur tendre, aux yeux bleus,
De Tibre et d'Éridan les flatteuses sirènes,
Et du blond Eurotas les touchantes Hélènes,
Et celles de Colchos, jeune et riche trésor,
Plus beau que la toison étincelante d'or,

Et celles qui, du Rhin l'ornement et la gloire,
Vont dans ses froids torrents baigner leurs pieds d'ivoire
Toutes enfin, ce bord sera tout l'univers [1].

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

L'amour croît par l'exemple, et vit d'illusions.
Belles, étudiez ces tendres fictions
Que les poètes saints, en leurs douces ivresses,
Inventent dans la joie aux bras de leurs maîtresses :
De tout aimable objet Jupiter enflammé,
Et le dieu des combats par Vénus désarmé,
Quand, la tête en son sein mollement étendue,
Aux lèvres de Vénus son âme est suspendue,
Et dans ses yeux divins oubliant les hasards,
Nourrit d'un long amour ses avides regards;
Quels appas trop chéris mirent Pergame en cendre;
Quelles trois déités un berger vit descendre.
Qui, pour briguer la pomme abandonnant les cieux,
De leurs charmes rivaux enivrèrent ses yeux;
Et le sang d'Adonis et la blanche hyacinthe
Dont la feuille respire une amoureuse plainte;
Et la triste Syrinx aux mobiles roseaux,
Et Daphné de lauriers peuplant le bord des eaux [2];

1. Édit. 1819.

2. André Chénier avait songé à placer ces quatre derniers vers dans une bucolique avec ces variantes :

Et le sang d'Adonis et la rose hyacinthe
Dont la feuille respire une amoureuse plainte,
Pan, qui presse en ses bras d'infidèles roseaux.
Et les bras de Daphné peuplant le bord des eaux.

Herminie aux forêts révélant ses blessures;
Les grottes, de Médor confidentes parjures;
Et les ruses d'Armide, et l'amoureux repos
Où, sur des lits de fleurs, languissent les héros;
Et le myrte vivant aux bocages d'Alcine.
Les Grâces dont les soins ont elevé Racine
Aiment à répéter ses écrits enchanteurs,
Tendres comme leurs yeux, doux comme leurs faveurs.
Belles, ces chants divins sont nés pour votre bouche.
La lyre de Le Brun, qui vous plaît et vous touche,
Tantôt de l'élégie exhale les soupirs,
Tantôt au lit d'amour éveille les plaisirs.
Suivez de sa Psyché la gloire et les alarmes;
Elle-même voulut qu'il célébrât ses charmes,
Qu'Amour vînt pour l'entendre; et dans ces chants heureux
Il la trouva plus belle et redoubla ses feux.
Mon berceau n'a point vu luire un même génie:
Ma Lycoris pourtant ne sera point bannie.
Comme eux, aux traits d'Amour j'abandonnai mon cœur,
Et mon vers a peut-être aussi quelque douceur.

LA SUPERSTITION.

Il faut faire, et le plus tôt possible, un poème sur la superstition. Environ cent cinquante vers.

Notre siècle n'a pas tant à se glorifier... Il semble que tous les hommes soient destinés à être superstitieux... Chaque siècle l'est à sa manière... détailler cela... Il y a maintenant en Europe un germe de fanatisme... Dans les

glaces du Nord des cerveaux brûlants... magnétisme... martinisme... Swedenboerg... Cagliostro...[1].

Mais j'entends celui-ci m'objecter : Mais Dieu ne peut-il pas?... Dieu ne peut pas ce qui... Tu fais de plats systèmes... Tu crois peut-être que Dieu fera des miracles pour t'empêcher d'avoir été un sot...

. . . . . .
. . . . . Thaumaturge imbécile
. . . . . .
Sois absurde, ignorant, quadrupède à ton gré.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . et qui fait des miracles
N'aura que mes mépris et mon inimitié;
Qui les croit et les aime excite ma pitié.

L'avide charlatan peut tout ce qu'il veut... Il suffit qu'il ait la vogue. Alors, sans esprit, sans idée... Si même il écorche le français, cela n'en vaut que mieux... Le capable auditeur qui se croit du génie voit du génie aussi dans...

Il trouve, il reconnaît mille sens au lieu d'un
Dans cet amas de mots qui n'en forment aucun.

Et de ce noir chaos plus la nuit est grossière,
Plus son œil trouble et louche y croit voir de lumière.

Je ne veux point sur eux, toutefois, invoquer les châtiments...

Ne scutica dignum horribili sectere flagello[2].

1. Le poète a répété ici les deux fragments, l'un de six, l'autre de quatre vers, qui commencent l'épître à M. Bailly. Voy. p. 18.
2. Horace, satire III du premier livre, v. 119.

Les persécuter, c'est les rendre intéressants même à ceux qui les méprisent.

Que le glaive des lois frappe le malfaiteur,
C'est à nous de punir le prophète menteur;
Voulant nous abuser, c'est nous seuls qu'il outrage.
Arabe vagabond, s'il ose, à chaque page,
Enfler de contes vains ses orgueilleux récits,
Et frapper sur l'épaule à des rois ses amis;
S'il étale partout, dans sa plate éloquence,
Des temps, des lieux, des mœurs une absurde ignorance,
Aussitôt contre lui l'équitable raison
S'arme du ridicule et non de la prison.
Mais si l'on vient. . . . . avec scandale
L'immoler aux abois d'une plume vénale,

Si l'on veut le perdre sans un crime prouvé

Et presque sur sa tête attirer le supplice,
Les gens de bien alors sauront avec justice,
Et séparant en lui sa vie et son malheur,
Rire de ses travers, mais plaindre sa douleur.

Oh! combien ces charlatans, seuls, à souper avec leurs confidents, doivent rire en se rappelant...

Un jeune homme ayant retenu quelque phrase de Voltaire se moque de tous ces rêves sacrés qu'enfanta le Jourdain... puis il vous dit tranquillement ceci et cela... il croit tout cela moins ridicule que l'eau changée en vin... Une jolie femme... écoutant des expressions de métaphysique vous prouve... elle voit des esprits... elle vous en fera voir... soit, j'y consens pour moi. Tout ce qu'elle voudra me montrer, je le verrai avec plaisir. Quelque prestige que nous...

Un jeune homme orgueilleux, et docte réputé,
Tout plein de quelque auteur au hasard feuilleté,
Étonne un cercle entier de sa haute sagesse ;
Il se joue avec grâce aux dépens de la messe ;
Il plaisante le pape et siffle avec dédain
Tous ces livres sacrés qu'enfanta le Jourdain.
Et puis d'un ton d'apôtre, empesé, fanatique,
Il prêche les vertus du baquet magnétique,
Et ces doigts qui de loin savent bien vous toucher,
Et font signe à la mort de n'oser approcher.
Un tel conte à ses yeux est moins plat, moins indigne
Que ce vin frauduleux, étranger à la vigne,
Par qui sont de Cana les festins égayés,
Ou ces diables pourceaux dans le fleuve noyés.
C'est que son jugement n'est rien que sa mémoire ;
S'il croit même le vrai, c'est qu'il est né pour croire.
Ce n'est point que le vrai saisisse son esprit,
Mais que Bayle ou Voltaire ou Jean-Jacques l'a dit.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . Et le pauvre hébété
N'est incrédule enfin que par crédulité.

Oui, partout invoquant le sceptre ou la tiare,
Partout de l'ignorance appui lâche et barbare,
Partout, d'un fer obscur armant ses viles mains,
Partout, au nom des dieux écrasant les humains,
La stupidité règne, insolente, impunie,
Tourmente les talents, opprime le génie,

Punit la vérité du courageux affront
Qui, sous le diadème, a fait rougir son front.

LES CYCLOPES LITTÉRAIRES[1]

CHANT PREMIER

Ce n'est plus un sommet serein, couvert de fleurs,
Qu'habitent aujourd'hui les poétiques sœurs;
C'est l'antre de Lemnos, sombre et sinistre asile,
Où vingt Cyclopes noirs et d'envie et de bile,
Prompts à souffler des feux par la haine allumés,
Trempent aux eaux du Styx leurs traits envenimés;
Et d'outrage, de fiel, de calomnie amère,
Forgent sous le marteau l'Iambe sanguinaire.

Toi donc, ô dieu des vers, qui nourris de tes eaux
Ton interprète heureux, le sage Despréaux,
Et Voltaire, et Corneille, et l'âme de Racine,
Et Malherbe, et Lebrun à la lyre divine,
Et ce rêveur charmant chez qui, jusqu'aux poissons,
Tout parle, tout, pour l'homme, a d'utiles leçons;
Et deux ou trois encor, honneur de ton empire,
Que la France a vus naître et que l'Europe admire,
Donne-moi de pouvoir sous leurs riches palmiers
Faire germer aussi mes timides lauriers!
Donne-moi, d'un poète, esprit, gloire, génie,
Tout, excepté pourtant l'enfantine manie

1. Ce poème a paru en grande partie dans l'édition de G. de Chénier.

De tel, qui, possédé de son docte travers,
Inepte et bête à tout ce qui n'est pas des vers,
Ridicule jouet d'une verve inquiète,
A toute heure est poète et n'est rien que poète.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Pour tout esprit bien fait les lettres ont des charmes.
A ce penchant si doux on voudrait obéir;
Les lettrés ont pris soin de les faire haïr.
Elles n'ont point ici d'ennemis plus contraires
Que ces brigands pompeux, ministres littéraires,
Dont la ligue, formée en corps tumultueux,
Repousse l'homme simple, et droit, et vertueux.
Ah! de quelque laurier que leur main nous honore,
Il faut les bien aimer pour les aimer encore,
Quand d'un œil studieux on a vu tour à tour
Quels indignes humains commandent dans leur cour.

Mais il fait beau les voir s'écriant tous ensemble,
Tels qu'en un carrefour où la meute s'assemble,
Des dogues, l'œil ardent et luttant à grands cris,
D'un festin nuptial s'arrachant les débris,
D'une triste assemblée, immolée à leurs veilles,
Se disputer entre eux les yeux et les oreilles.
L'un au loin dans Strabon voyage et s'applaudit;
L'autre un calcul en main l'arrête et l'interdit;
Mais l'autre au milieu d'eux, toujours, toujours poète,
Improvise, extravague, embouche la trompette,
Répond en hémistiche et cite de grands mots
Qu'au théâtre le soir mugit quelque héros.

. . . . . .

. . . . . .

De la société tyrans présomptueux;
Haïssant, dédaignant tout ce qui n'est pas eux,
Chacun, dans son esprit, se couronnant d'avance,
Épouse avidement un art, une science,
Ne voit, ne connaît qu'elle, et la tient dans ses bras,
Et répudie au loin tout ce qu'il ne sait pas.
La prose humble et tremblante, à l'orateur laissée,
N'est au rimeur altier qu'un objet de risée.
Mais tous deux ils font voir par preuves et bons mots
Que de parler suffit, et qu'il n'est que des sots
Qui jusques à Newton puissent vouloir descendre,
Ou des siècles éteints ressusciter la cendre.
Lors un pédant, armé de vers grecs et romains,
Nous dit, non en français, que nos efforts sont vains;
Que la mémoire est tout; qu'il ne faut plus écrire
Rien qu'autrefois Auguste ou Platon n'ait dû lire;
Mais un chiffreur pensif, de tels discours blessé,
Lève un front triste et sec d'algèbre hérissé,
Il calcule, et conclut que, de ces mots profanes,
Il résulte que Grecs et Romains sont des ânes;
Mesure en quel rapport Homère, près de lui,
N'est qu'un rêveur pétri de sottise et d'ennui,
Et ne sait pas (hélas! il s'ignore lui-même)
Qu'on peut être aussi sot à résoudre un problème
Qu'à rimer un chef-d'œuvre au journal admiré,
Ou rétablir dans Pline un mot défiguré.
Tout blesse leur oreille active et soupçonneuse;
Leur vanité colère, inquiète, épineuse,
Veille autour d'eux, et va, sans choix et sans raison,

Distillant au hasard le miel ou le poison.
Leur vie est un amas d'amitiés incertaines,
De riens sonnés bien haut, de scandaleuses haines.
Ils les prêchent au monde, ils en parlent aux rois.
Pour eux la renommée a trop peu de cent voix.
De leurs moindres pensers, qu'ils aiment, qu'ils haïssent,
Il faut que les marchés, que les toits retentissent.
Vains amis d'un moment, ennemis imprévus;
Sages en cela seul que, d'eux-mêmes connus,
De leur propre suffrage ils ne tiennent nul compte.
D'affronts capricieux ils accablent sans honte
Ceux même qu'autrefois d'éloges ampoulés
Sans honte et sans scrupule ils avaient accablés.

Admirer le premier, et sur l'autre, en silence,
Fermer l'œil de la sage et bénigne indulgence.
En effet, plat orgueil, folle prétention,
Puériles détours de leur ambition
Que l'éloge d'un autre assassine et déchire.
Leur mérite se plaît et se choie et s'admire.

. . . . . .

. . . . . .

Du seul nom de rival leur gloire est alarmée.
Tout succès est un vol fait à leur renommée.
Envieux et jaloux même dans l'avenir,
Des beaux-arts, pour eux seuls, la route a dû s'ouvrir.
Tout ce qu'ils n'ont point fait, ce qu'un autre peut faire,
Ce que des jours humains la rapide carrière
Ne leur a point permis eux-mêmes de tenter,
Ils s'indignent qu'un autre ose l'exécuter.

Ils voudraient, après eux, seuls remplir la mémoire;
Éteindre en expirant le germe de la gloire;
Emporter avec eux arts, muses et lauriers,
Comme au jour de leur mort, cadavres meurtriers,
Des monarques d'Asie, en leurs tombes jalouses,
Entraînent avec eux tout leur peuple d'épouses,
De peur qu'un autre hymen, prompt à les engager,
Les fit mères encore en un lit étranger.
Ainsi, tel qui, souvent aveugle à se connaître,
D'injustice envers lui nous accuse peut-être,
Vit et meurt justement à lui-même réduit,
Seul, loin du monde entier qui le loue et le fuit.
C'est se faire à soi-même un bien cruel martyre!
Leur cœur, leur intérêt ne pourraient-ils leur dire
Qu'il est bon de savoir, par d'illustres écrits,
Disputer dans les arts et remporter des prix,
Mais qu'il faudrait encor s'appliquer à bien vivre;
Être grand dans son âme et non pas dans un livre;
D'une égale amitié savoir chérir les nœuds;
Laisser à ses amis, en mourant auprès d'eux,
Par de douces vertus, meilleures que la gloire,
Les larmes, les regrets d'une longue mémoire?

Il faut mettre deux vers pour commencer et attacher ce morceau à celui des cyclopes littéraires.

Ce commencement est :

O retraite, ô mon cabinet, ô... toi qui consoles, toi qui... salut...

Ah! j'atteste les cieux que j'ai voulu le croire
J'ai voulu démentir et mes yeux et l'histoire.
Mais non! Il n'est pas vrai que des cœurs excellents

Soient les seuls, en effet, où germent les talents.
Un mortel peut toucher une lyre sublime,
Et n'avoir qu'un cœur faible, étroit, pusillanime;
Inhabile aux vertus qu'il sait si bien chanter,
Ne les imiter point et les faire imiter.
Se louant dans autrui, tout poète le nomme
Le premier des mortels, un héros, un grand homme.
On prodigue aux talents ce qu'on doit aux vertus.
Mais ces titres pompeux ne m'abuseront plus.
Son génie est fécond, il pénètre, il enflamme,
D'accord. Sa voix émeut, ses chants élèvent l'âme,
Soit. C'est beaucoup, sans doute, et ce n'est point assez.
Sait-il voir ses talents par d'autres effacés?
Est-il fort à se vaincre, à pardonner l'offense?
Aux sages méconnus, qu'opprime l'ignorance,
Prête-t-il de sa voix le courageux appui?
Vrai, constant, toujours juste, et même contre lui,
Homme droit, ami sûr, doux, modeste, sincère,
Ne verra-t-on jamais l'espoir d'un beau salaire,
Les caresses des grands, l'or, ni l'adversité
Abaisser de son cœur l'indomptable fierté?
Il est grand homme alors. Mais nous, peuple inutile,
Grands hommes pour savoir avec un art facile,
Des syllabes, des mots, arbitres souverains,
En un sonore amas de vers alexandrins,
Des rimes aux deux voix, famille ingénieuse,
Promener deux à deux la file harmonieuse!...[1]

Pour être traité de grand homme à son tour, il donne

1. Ce morceau, depuis *Ah! j'atteste les cieux,* a paru dans l'édition de 1833.

hardiment ce beau titre à celui qui n'est rien que poète comme lui. Que Phœbus en ait fait un grand poète, j'y consens; mais est-il...

CHANT DEUXIÈME

D'où vient que les poètes... et que, les montrant aux passants, d'enfants malins un nombreux cortége

Partout d'un doigt railleur le poursuit et l'assiége...

C'est dommage, peut-on rien voir de plus complaisant? Un Midas, une fille l'a toujours à ses ordres pour amuser son souper...

D'imbéciles valets, *peuple singe du maître,*
L'amènent en riant dès qu'il vient à paraître.
Des plus larges festins dévastateur ardent,
Il s'assied, et le vin au délire impudent
Lui dicte un long amas d'équivoques obscènes;
Puis, d'un proverbe impur ajustant quelques scènes,
Il court, saute, s'agite, en son accès bouffon,
Mieux que n'eût fait un singe élève du bâton;
Mais désormais à peine il suffit à sa gloire,
On se l'arrache. Il court de victoire en victoire.
Chacun de ses refrains fait des recueils fort beaux;
Il attache une tête aux bouts rimés nouveaux,
Aux droits litigieux de plusieurs synonymes
Il sait même assigner leurs bornes légitimes.
Bientôt chez tous les sots on sait de toute part
Jusqu'où vont ses talents; que lui seul avec art
Noue une obscure énigme au regard louche et fade;

Hache et disloque un mot en absurde charade;
Construit, tordant les mots vers un sens gauche et lourd,
Le Janus à deux fronts, l'hébété calembour[1].

Il prédit un chef-d'œuvre. En huit jours il entasse
De songes monstrueux une effroyable masse;
De grands mots l'un à l'autre unis avec horreur;
Et d'un vers forcené la sauvage fureur.
Partout, comme au théâtre Oreste parricide,
Il tourne sous le fouet de l'ardente Euménide;
Comme Penthée, il voit le sinistre appareil,
Et d'une double Thèbe et d'un double soleil[2].
Il ne tient pas à lui, dans ses barbares veilles,
Que, de peur de l'ouïr se bouchant les oreilles,
Phœbus n'aille bien loin, nous quittant pour jamais,
Oublier de parler la langue des Français.
Et déjà sur sa foi se fatiguant d'avance,
La renommée annonce un prodige à la France,
Et nous fait, par ses cris, à l'attendre venir,
Perdre haleine et sécher d'un curieux désir.
Au silence bientôt il saura la réduire.
Son livre avec orgueil au jour vient se produire :
Tout se tait. Son grand nom soudain est effacé.
Dans son style âpre et lourd, de ronces hérissé,
Il roule tout fangeux, il s'agite, il se traîne.
Je le quitte vingt fois ; je le reprends à peine.
Et j'admire et je ris, si d'un tour plus heureux
Parmi tout ce chaos surnage un vers ou deux;

1. Ces vers, depuis *Mais désormais à peine*, ont paru dans l'édition de 1833.
2. Euripide, *les Bacchantes*, v. 918, 919.

Et nous en rions tous. Et lui-même, peut-être,
Rit d'un siècle ignorant qui peut le méconnaître.
Ah! le sage craintif, que l'avenir attend,
Est de ses grands succès moins sûr et moins content.
Sa retraite longtemps le voit dans le silence,
A bien faire, épuiser sa docte vigilance.
Tout roseau, tout caillou, tout chaume est écarté
Qui troublerait un peu le cristal argenté
De son style riant de grâce et de nature,
Doux, liquide, et semblable à l'onde la plus pure.
Il amollit ce mot qui devenait trop dur;
Il éclaircit la nuit de ce passage obscur.
Ce vers faible chancelle, il accourt, il l'étaie;
Il voit tout son poème. Il le tâte, il l'essaie,
S'il est sévère et doux; s'il n'y faut rien changer;
S'il coule sur un fil délicat et léger.
A force d'effacer et d'effacer encore,
D'avoir en travaillant joint le soir à l'aurore,
Quand son ouvrage mûr sans broncher, sans périr,
Sur un pied ferme et droit peut enfin se tenir,
Il tente le hasard, et sa modeste plume
Laisse échapper au jour un timide volume.
Alors un juge expert, dans un prudent écrit
Que le jour, la semaine ou le mois a produit,
S'assied, prend sa balance inflexible et subtile :
Nous pensons, nous croyons. — Juge vain et débile,
Si votre cœur s'embrase au vrai souffle des arts,
Eh bien! que tardez-vous d'offrir à nos regards,
Dans quelque noble essai, leur empreinte suprême?
Nul n'est juge des arts que l'artiste lui-même.
L'étranger n'entre point dans leurs secrets jaloux.

Sur un art qui vous fuit et se cache de vous,
De quel droit *pensez-vous, croyez-vous* quelque chose?
Le sourd va-t-il à Naple, aux chants du Cimarose,
Marquer d'un doigt savant la mesure et le ton?
L'aveugle, se fiant aux pas de son bâton,
Dans les temples de Rome, au palais de Florence,
Vient-il trouver cent fois, contempler en silence
La toile où Raphaël, ivre d'âme et de feu,
A fait sur le Thabor étinceler un Dieu?
Celle où du Titien la main suave et fine
A fait couler le sang sous une peau divine?

Certes, pour un auteur, c'est un fardeau bien lourd,
Que d'avoir à souffrir un juge aveugle et sourd,
Son ignare gaîté, ses ineptes censures,
Ses éloges honteux, pires que ses injures.
Que dis-je? il voit partout lui fondre sur les bras
Mille ennemis nouveaux qu'il ne connaissait pas :
Des tartufes haineux que sa liberté blesse;
Des grands seigneurs altiers, leurs valets, leur maîtresse;
Tel corps obscur et vain qu'il n'aura point vanté
Maint sourcilleux auteur qu'il n'aura point cité;
Et l'exil, les douleurs, les mépris, l'indigence;
Et d'un plat Cicéron l'outrageuse éloquence,
Calomniateur grave, oracle du palais,
D'embonpoint et d'hermine et d'ignorance épais.
Voilà ce que l'on trouve où l'on cherche la gloire.
Tels sont les doux sentiers du temple de mémoire.
Mais encore est-ce tout? N'a-t-il pas quelque appui
Qui soutienne ses pas et marche devant lui?
Des appuis!... En est-il qui s'offrent au mérite?

Il se tait, il se cache, il est seul dans sa fuite.
Ou bien pour compagnons il a quelques amis
Comme lui studieux, doux, modestes, soumis.
La médiocrité souple, adroite et subtile,
Va sous des bras puissants se chercher un asile,
Les encense, leur plaît, les dispose à loisir.
Eux qui pensent bien faire, ivres d'un sot plaisir,
Pour tuer le bon grain que leur présence effraie,
Prêtent partout un aide à la stérile ivraie.

Oui, cela était vrai quand les gens puissants étaient des ignorants; mais aujourd'hui que tous les grands seigneurs s'instruisent et font des cours de chaque science...

Ils aiment tous les arts.
D'autre part à la cour,

Ils aiment tous les arts; ils en font leur étude.
Trois heures chaque jour laissés en solitude,
Ils pensent. D'un système ils dictent des leçons;
Ils font de grands discours, de petites chansons;
Ils attendent l'instant qu'une illustre couronne
Doit les asseoir au Louvre au quarantième trône.
Et quand ils dormiront d'un sommeil éternel,
Leur successeur viendra, dans un jour solennel,
Pleurer un si grand homme aux arts si favorable;
Perte, hélas! qui sans lui serait irréparable.
Que s'ils n'égalent point ces hommes excellents
Qui font métier de l'art, professeur des talents...
— Qui font métier de l'art! Oui, le génie en France
Est un poste, une charge, un bureau de finance.
Certes, je le veux croire; et je vois que le roi
Ne les a point nommés à ce sublime emploi.

Ils ne professent point les arts ni le génie.
De rimer, de penser, leur inepte manie,
Soit ignorance entière ou soit zèle pour eux,
Les fait du premier sot admirateurs pompeux.
Que de vrais fils du ciel, s'offrant à la lumière,
Viennent, sans y songer, les rendre à leur poussière,
Soudain le trouble est mis dans leurs petits travaux,
Leur insolent orgueil les regarde en rivaux.
Bientôt sots protecteurs vont semer les alarmes;
Courent, volent partout; partout lèvent les armes;
Pour leurs chers idiots criant, prêchant, plaidant;
Outrés contre un esprit sublime, indépendant,
Qui sous leurs plats regards a refusé de naître:
Qu'eux-mêmes prôneraient s'il daignait les connaître,
Mais qui, d'un juste orgueil armant son noble front,
De leur appui burlesque a rejeté l'affront.
Ah! je plains bien les arts quand un sot qui les aime
Ose les protéger, les cultiver lui-même;
Et que pour ennemis ils ont de sots auteurs,
Et de sots protecteurs et de sots amateurs!

Que les arts cessent donc de mendier l'appui du grand seigneur, que celui-ci les laisse tranquilles.

Le bien qu'il peut leur faire est de ne pas leur nuire.

. . . . . .

Sans doute j'aimerais, puisque tels sont leurs vœux,
Que, de leurs beaux talents noblement amoureux,
D'une main clairvoyante, aux poètes sublimes,
Les grands sussent offrir des faveurs magnanimes.
J'aimerais mieux qu'en eux bornant tous leurs désirs,
Trouvant en eux leur prix, leur gloire, leurs plaisirs,

Les talents plus altiers n'eussent d'autre pensée,
Que de suivre à grands pas leur route commencée,
Sans jamais s'informer, mendiant leurs regards,
S'il est des grands au monde ou s'ils aiment les arts.
Car, au moins, plût au ciel que des sots sans génie,
Seuls, eussent fait des arts l'injuste ignominie!
Mais si de grands esprits, par des travers grossiers,
Presque au niveau des sots s'abaissent les premiers;
Si l'on voit des mortels longtemps simples, modestes,
Étaler en un jour des changements funestes;
Chez un roi, chez un prince en un jour installés,
Soudain ouvrir leurs cœurs si longtemps recélés,
Leur front, de ses bontés que leur génie encense,
Emprunter une abjecte et risible insolence;
Méconnaître, du sein de ces brillants tréteaux
Où l'étalent aux yeux ses Mécènes nouveaux,
Des amis dont jadis la tendresse empressée
A consolé longtemps sa muse délaissée,
On peut juger très-mal et de prose et de vers;
Mais l'honnête homme est juste, il voit tous ces travers:
De tes décisions l'arrogant laconisme,
Tes éclats ricaneurs, appuis d'un froid sophisme;
D'un silence affecté l'importante hauteur,
A quelque ouvrage lu par un confrère auteur;
Une froideur haineuse en tes regards écrite;
D'un éloge fardé la contrainte hypocrite.
Et si, du moins, encor des juges délicats,
En méprisant ton cœur dont tu fais peu de cas,
Admiraient, comme toi, tes talents, ton ouvrage,
Tu souscrirais sans peine à cet heureux partage.
Mais peu savent assez distinguer leurs mépris,

Et n'y point avec toi confondre tes écrits;
Et ne point mesurer par toi, par ta faiblesse,
De tes productions la force et la noblesse.
Peu savent en deux parts diviser l'écrivain :
Grand et sublime auteur, homme petit et vain.

CHANT TROISIÈME

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

Reperies qui, ob similitudinem morum, aliena malefacta sibi objectari putent. — Tacit., *Annal.*, lib. IV, cap. 33. — Si irascare, adgnita videntur, *ibid.*, 35.

Il n'est que d'être roi pour être heureux au monde.
Bénis soient tes décrets, ô sagesse profonde!
Qui me voulus heureux, et, prodigue envers moi,
M'as fait dans mon asile et mon maître et mon roi.
Mon Louvre est sous le toit, sur ma tête il s'abaisse,
De ses premiers regards l'orient le caresse.
Lit, siéges, table y sont portant de toutes parts
Livres, dessins, crayons, confusément épars.
Là, je dors, chante, lis, pleure, étudie et pense.
Là, dans un calme pur, je médite en silence
Ce qu'un jour je veux être; et, seul à m'applaudir,
Je sème la moisson que je veux recueillir.
Là, je reviens toujours, et toujours les mains pleines,
Amasser le butin de mes courses lointaines :
Soit qu'en un livre antique à loisir engagé,
Dans ses doctes feuillets j'aie au loin voyagé;

Soit plutôt que, passant et vallons et rivières,
J'aie au loin parcouru les terres étrangères.
D'un vaste champ de fleurs je tire un peu de miel.
Tout m'enrichit et tout m'appelle; et, chaque ciel
M'offrant quelque dépouille utile et précieuse,
Je remplis lentement ma ruche industrieuse [1].
Une pauvreté mâle est mon unique bien.
Je ne suis rien, n'ai rien, n'attends rien, ne veux rien.
Quel prince est libéral, et quel est méchant homme,
Est un soin qui jamais ne troublera mon somme.

Pour moi, sans vouloir proposer mon exemple pour modèle, je ne suis jamais plus content que lorsqu'un ami me rapporte qu'une société de ces grands qui protégent a entendu mon nom avec étonnement, s'en est informé; que jamais ils n'ont entendu mon nom;

Que jamais à leur table on ne m'ouït rien lire;
Que les journaux fameux n'ont point connu ma lyre.

Ils demandent, ils interrogent, ils s'étonnent qu'il ait osé avoir de l'esprit loin d'eux;

Que les muses jamais, pour plaire à l'univers,
N'ont dans leur almanach enregistré mes vers.

Non que je veuille rire aux dépens de la naissance unie aux talents, mais ceux qui ont de vrais talents ne protégent point...

Haïssant également de la part de ceux qui m'écouteraient lire :

Les éloges pompeux d'hyperbole échauffés;
Les bâillements muets en silence étouffés;

1. Ce morceau, depuis *Il n'est que d'être roi*, a paru dans l'édition de 1819.

L'orgueil distrait et morne et l'oblique satire
A la louange amère, au perfide sourire ;
L'ignorance capable au ton grave et prudent;
L'envie à l'œil pervers, qui, d'une noire dent,
Se mord, en écoutant, sa lèvre empoisonnée;
L'engoûment aux gros yeux, à la bouche étonnée :
Puis, bel esprit nouveau, cent beaux esprits soudain
Vous tâteront le flanc, l'épigramme à la main.
Je ne suis point armé; je présente l'olive :
La paix, messieurs, la paix ; je crains et je m'esquive
Dès que sur un visage éclatent à mes yeux,
D'un nez railleur et fin les plis malicieux.

Rien n'égale la morgue d'un homme revêtu de quelque magistrature littéraire,

Quoique souvent, hélas! à ses tristes enfants,
Il ait, comme Priam, survécu trop longtemps.
Que ses yeux tout en pleurs aient, devers l'ombre noire,
Vu passer dès longtemps le convoi de sa gloire;
Que, son obscurité le cachant aux affronts,
Lui seul de ses écrits ait retenu les noms.
De ce sublime orgueil la burlesque démence
. . . . . .
. . . . . .
Loke, Hume, Shaft'sbury, ni Pope, ni Rousseau,
Platon que pas à pas Cicéron accompagne,
Le vertueux Charron, ni le sage Montagne,
N'ont point connu d'Alcide assez grand, assez fort,
Etc. . . . . .
. . . . dans le sein d'un assembleur de rimes
. . . . . .

. . . . . .

Car les auteurs fameux, d'envie inquiétés,
Ne se livrent point tous à ce plaisant délire
D'orgueil colère et franc dont l'excès nous fait rire.
Il en est, et plus d'un, qui craignant les mépris,
Met à nuire tout l'art qu'il met dans ses écrits;
S'observe, écoute, voit, jamais ne se déchaîne;
Ménage son honneur et satisfait sa haine;
Qui, de tout sot vénal industrieux ami,
Et de tout noble esprit soupçonneux ennemi,
Jaloux de régner seul, tremblant pour sa couronne,
Vrai sultan, ne veut point de frère auprès du trône [1];
Sous vos pas, en riant, sème un piége inconnu;
Tue et ne s'arme point, frappe sans être vu;
Et, dans ses vils succès d'hypocrite vengeance,
Vous plaint tout haut du mal qu'il vous fait en silence.

. . . . . .

. . . . . .

Mais d'envie et de fiel si ses vers sont livides,
Mais s'il vend sans pudeur aux tyrans homicides,
Lui, sa dignité d'homme, et le sort des humains,
Son livre pour jamais est tombé de mes mains.
D'un style ingénieux que sa fertile adresse
Répande autour de lui la grâce enchanteresse,
Ce fleuve pur et clair décèle et trahit mieux
Un fond noir de poisons qui repousse les yeux [2].

1. L'auteur a mis lui-même en regard de ce vers la note que voici : Voy. *Pope au prol.* des Satires, v. 198. (*G. de Chénier.*)

2. A la suite de ce morceau le poète a écrit cette note :
Les derniers vers sont d'Addison dans un poème sur les poètes anglais (*G. de Chénier.*)

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . la raison à nos yeux
Montrant la vérité, mais comme dans un songe,
Nous réveille asservis sous les nœuds du mensonge.
Qu'elle nous laisse au moins, sans fiel et sans aigreur,
Nous chatouiller en paix d'une flatteuse erreur,
Puisqu'en nous prescrivant ce que nous devons faire,
Elle ne donne point, impuissante et sévère,
La force d'obéir à ses pénibles lois.
La folie a du bon. Dans Athène, autrefois,
Certain fou, chaque jour, descendait au Pirée :
Nul vaisseau, dans le port, ne faisait son entrée,
Qu'il ne s'en crût le maître ; et, rendant grâce aux cieux,
Il allait, il courait. « Ah ! c'est toi ? Par les Dieux,
Je n'espérais plus voir ta poupe couronnée.
Quoi ! les blés en Égypte ont manqué cette année ?
Vins de Crète ? fort bien. C'est de l'argent comptant.
Bon ! mes draps de Milet sont beaux. J'en suis content.
Oh ! si l'on me reprend sur ces mers de Sicile !...
Çà, je ne garde plus ce pilote inhabile. »
Ses amis, effrayés d'un mal aussi nouveau,
Épuisent Anticyre à purger son cerveau.
Plein enfin d'ellébore, et redevenu sage,
Il pleure : « O mes amis ! vantez bien votre ouvrage,
Dit-il, vous me tuez. Votre art empoisonneur
Guérissant ma folie, a détruit mon bonheur. »

. . . . . .
Est-ce la main d'Achille ou celle de Thersite
Qui, du sage Centaure exerçant les leçons,
D'Orphée aux Grecs oisifs fait entendre les sons ?

Phœbus près d'Alexandre a respiré la guerre;
César peut négliger le sceptre de la terre,
Au trône des talents sans crime il sera roi.
Aux Gaulois belliqueux les muses font la loi.
Par l'espoir de leurs chants Athène est transportée.
Sparte suit aux combats la lyre de Tyrtée.
Eschyle, dans le sein de son docte repos,
Entend frémir Bellone et le cri des héros,
Il part; et quand Neptune a chassé. . . . .
Ces flots de bataillons que vomissait l'Euphrate.

. . . . . .

Toujours de gloire avide et d'honneur amoureux,
Il vole, il offre aux Grecs, que rassemblent leurs jeux,
Sa jeune Melpomène éclatante de charmes.
Elle pleure; on admire, et la Grèce est en larmes;
Et sur ce front blanchi sous les casques guerriers,
De la docte victoire attache les lauriers.
Les tyrans sont vainqueurs; leur audace hautaine
Va, sous des jougs de fer, accabler Mitylène :
Que fais-tu, fier Alcée? Elle attend ton secours.
Il a vu sa détresse; il quitte ses amours.
Ses muses et ses bois et ses fraîches naïades;
Son bras secoue au loin le thyrse des Ménades;
Le bouclier, l'épée, et la lance et le dard,
Éclatent dans ses mains et servent d'étendard.
Déjà tout est vaincu; déjà la tyrannie
Sous un glaive pieux meurt honteuse et punie.
Tout trempé de sueurs et tout poudreux encor,
Couvert de son armure, il prend sa lyre d'or :
Il dit ces fiers Titans, leurs fureurs orgueilleuses.
Leurs meurtres, le carnage et les morts glorieuses;

Aux citoyens tombés les justes cieux ouverts,
Et l'ardent Phlégéton dévorant les pervers;
Et l'avenir fameux promis à la vaillance.
On se presse, on accourt. Tout Lesbos, en silence,
Admire son génie égal à sa vertu,
Et l'écoute chanter comme il a combattu.

Un jeune poète soi-disant.

. . . . . .

D'abord d'un pied timide il tente le chemin.
Un petit cercle ami déjà lui tend la main.
Il badine, et l'on rit; il disserte, il censure;
Son nom sous un quatrain brille dans le *Mercure;*
Dès lors il est poète, et comme tel cité,
Et bientôt, comme tel, en tous lieux présenté.
Il se vante, on le berne; il se plaît à son rôle;
Il se dit un grand homme, on en croit sa parole;
On protége sa pièce, on y bâille, on y dort;
On court à sa rencontre au moment qu'il en sort;
On l'embrasse. A souper retenu dès la veille,
Ses couplets impromptus au dessert font merveille.
Tous, même avant qu'il parle, admirent chaque mot;
Et tous, en l'admirant, savent qu'il n'est qu'un sot.
D'un épais Turcaret la vanité stupide
Au Phœbus affamé vend un appui sordide,
Digne et sot protecteur d'un plus sot protégé.
De là, plus d'un faquin en Mécène érigé,
Et tant de vil rimeurs, tant de fades grimaces;
Tant d'ineptes écrits, lettres, vers ou préfaces,
Dégoûtant par leur style et par leurs lâchetés,

Jusques aux plats Midas qui les ont achetés.
Ah! ce manége obscur aux palmes poétiques
Ne guida point les pas de nos maîtres antiques.

. . . . . .

. . . . . .

Dans les bras d'Apollon leur naissance accueillie
Avait été trempée aux eaux de Castalie.

. . . . . .

Les abeilles d'Attique, épiant leur sommeil,
Avaient. en flots de miel sur leur bouche docile,
Fait couler une voix et suave et facile.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Et d'un vol généreux se fiaient à leurs ailes.

Ils ne furent point vus, clients ambitieux,
Assiéger dès l'aurore un seuil impérieux,
Et des tristes fadeurs d'un hommage servile
Fatiguer les dédains d'un satrape imbécile.
Ils n'allèrent jamais chez un riche hébété
Avilir des talents l'auguste dignité,
Rendre une humble visite à sa table opulente,
Flatter de ses Laïs la bêtise insolente,
Caresser ses discours d'un œil approbateur,
Et vendre à ses bons mots un sourire menteur.
Même à la cour des rois, peu soucieux du trône,
Le vieillard de Téos de roses se couronne;
Toujours amant, toujours des grâces entouré,
Et de vin, et de joie, et d'amour enivré,
Porte après le banquet, voluptueux Socrate,

Un front riant et libre aux jeux de Polycrate.

A Rome, il est trop vrai, de sublimes talents
Au second des Césars prodiguèrent l'encens;
Mais Auguste à leurs yeux fit oublier Octave.
Tous furent ses amis, nul ne fut son esclave.
Horace près de lui d'un emploi fructueux
Sut refuser la pompe et le joug fastueux;
Virgile sans regret, loin des palais du Tibre,
Se choisit, près de Naple, une retraite libre.
Beaux lieux! que de ses feux encor dissimulés
Le Vésuve en fureur n'avait point désolés!
Mais attachés aux grands par un lien crédule,
Combien tous deux, pourtant, sont loin de mon Tibulle!
Il ignore les cours; l'amour et l'amitié
De son cœur, de ses vers, occupent la moitié.
Messala, Némésis et Néère, et Délie,
Sont les rois, sont les dieux qui gouvernent sa vie.
Riche, il jouit sans faste, et non pour éblouir;
De la pauvreté même il sait encor jouir.
Sans regretter cet or, ni ces vastes richesses,
Ni de ces longs arpents les fécondes largesses,
Auprès de son foyer la molle oisiveté
Endort dans les plaisirs sa douce pauvreté.
Vrai sage, non, jamais tu n'as pu te résoudre
D'aller au Capitole et d'adorer la foudre.
Les césars, ni les dieux n'ont de foudre pour toi.
Sur un lit amoureux, doux témoin de ta foi,
Tu te ris de l'orage et des vents en furie,
Et presses sur ton sein le sein de ton amie.
Seule, de ta carrière elle embellit le cours;

Son souvenir, loin d'elle, a soutenu tes jours;
Elle-même fila de sa main fortunée
Cette trame si belle et sitôt terminée;
Elle sut, quand la mort te frappait de ses traits,
Sous d'amoureuses fleurs déguiser tes cyprès;
Ses baisers suspendaient ton âme chancelante,
Et tu tenais sa main de ta main défaillante.
Hélas! qu'ainsi ne puis-je obtenir du destin
A cette douce vie une si douce fin!

Toi, que le Pinde admire, et que Sulmo[1] vit naître,
Des leçons de Paphos et l'exemple et le maître,
Quand aux glaces du Pont il éteint ton flambeau,
Oses-tu sur l'autel élever ton bourreau?
Tes muses à genoux vont t'avouer coupable;
Elles vont, caressant sa main inexorable,
Trahir ton innocence, et ta gloire, et l'honneur.
Ces Scythes qui t'aimaient, qui plaignaient ton malheur,
A recevoir son joug c'est toi qui les prépares.
Ta lyre apprend les sons de leurs lyres barbares;
Et, d'un vers étranger au Parnasse romain,
Consacre ta bassesse aux rives de l'Euxin!
Vois Gallus, de la cour comme toi la victime,
Préférer à l'opprobre une mort magnanime.
Vois Catulle, de fiel abreuvant ses pinceaux,
Défier de César la haine et les faisceaux.
Plus qu'eux tous outragé, ton courroux dissimule.
Tu peux contre un tyran armer le ridicule;
Ou du fier Archiloque exhaler les fureurs,

1. Sulmone, patrie d'Ovide.

Et teindre de son sang tes ïambes vengeurs;
Non, sans pouvoir t'atteindre, il te glace de crainte.
Tu le hais; et ta haine est bornée à la plainte.
Tu pleures, sans savoir, trop digne de ton sort,
Souffrir, ou te venger, ou te donner la mort!...
Oui, te venger. Je sais que nul ne peut, sans crime,
Braver les justes lois d'un pouvoir légitime;
Non; mais il ne faut pas qu'un injuste oppresseur,
Qu'éleva sous le dais le meurtre et la noirceur,
Puisse à son gré lancer ou l'exil ou les chaînes;
Du nom sacré des mœurs autoriser ses haines;
Flétrir la probité, les grâces, les talents;
D'un faible infortuné proscrire les vieux ans;
Savourer ses douleurs, ses craintes, son silence,
Et se rire à loisir de sa lâche innocence.
Qui que tu sois, mortel pour l'Olympe formé,
Et d'un rayon plus pur en naissant animé,
Souviens-toi qu'un cœur libre est l'ami de la gloire,
La tache d'un opprobre obscurcit sa mémoire [1].
Aux pieds de la fortune et de ses fiers époux
Avilir ses exploits, c'est les effacer tous.
Respecte la vertu, les lois, le diadème;
Mais sache aussi toujours te respecter toi-même.
Du vulgaire surtout dédaigne la faveur.
Il traite de folie une mâle vigueur.
Hibou nocturne, il fuit l'aigle et son vol céleste;
Tant d'éclat l'importune; il envie, il déteste,

1. En marge de ces deux vers, le poète a écrit celui-ci :

Les arts indépendants veulent une âme libre.

(*G. de Chénier*).

Et feint de mépriser de sublimes esprits,
Dont il voit que lui-même excite les mépris.
Il adore des dieux dont leur fierté se joue;
Ils ont fui des écueils où toujours il échoue;
Il hait de son naufrage un grand homme sauvé,
Trop au-dessus de lui par la gloire élevé.

« Pourquoi, disait le chêne, à mon large feuillage
Imprimer de ta dent le lent et faible outrage,
Insecte ridicule? Eh! dis-moi, songes-tu
Que d'un souffle tu meurs, à mes pieds abattu?
— Oui, dit en écumant la chenille rampante,
Oui; mais à t'insulter ma haine se contente;
Ta gloire me déplaît. Ton front impérieux
Méprise ma bassesse, et mon œil envieux;
Et je voudrais pouvoir, à force de morsures,
Venger de ce mépris les sanglantes injures. »

Ce n'est pas que, souvent à l'éloge réduit,
Le peuple ne leur porte un hommage séduit.

. . . . . .

Le fourbe, l'imposteur, l'ambitieux, l'avare
Quelquefois devient juste, et se plaît à vanter
Cette même vertu qu'il prit soin d'éviter.
Il conte à sa famille, au banquet réunie,
Des sages, des héros, et la mort et la vie;
Aristide, et son nom, et sa noble candeur;
Socrate, et la ciguë, et le vil délateur.
Au nom de ces Romains, fiers de leur indigence,
Libres de l'or des rois, riches de tempérance,
Il s'écrie, il se plaint qu'à nos jours ténébreux

N'ont point lui de ces temps les astres généreux.
Cependant il intrigue, et sa main clandestine
Flatte un ami tranquille et creuse sa ruine;
Ou ses hardis vaisseaux, déjà loin de nos ports
Vont de l'Inde à vil prix acheter les trésors;
Ou pour lui l'Amérique, à nos mœurs façonnée,
Ravit les noirs enfants de la triste Guinée;
Ou bien un bruit répand que Séjan, près du roi,
A laissé, par sa mort, un précieux emploi.
Tous briguent cet honneur. Mais de l'art, du génie,
L'or, des amis vendus, un peu de calomnie,
Pourront, du temple obscur d'où partent les succès,
Parmi tout ce concours faciliter l'accès.
Rien ne lui coûtera. Nul soin, nul stratagème.
Il part. En un moment redevenu lui-même,
Il oublie à jamais d'importunes chansons.
Fier même d'insulter ces rustiques leçons,
Abandonnant les sots à leurs vertus stériles,
Il se fait un honneur de ses crimes utiles.

Tel l'arbuste pervers, à sa fange attaché,
Croît et glisse en rampant sous la terre caché.
Qu'un enfant le délie, et, d'une main habile,
Redresse avec effort sa tige difficile :
Tant qu'il est retenu, vaincu par son appui,
Il cède, et vers le ciel s'élève malgré lui.
Mais, essayant toujours ses racines esclaves,
Pour peu qu'il ait senti relâcher ses entraves,
Il redouble sa lutte, et, prompt à s'échapper,
Se rend au vil penchant qui le force à ramper.

POÉSIES DIVERSES

POÉSIES DIVERSES

I[1].

CONTE

Pour se nourrir, attaquer, se défendre,
Aux animaux, mère soigneuse et tendre,
Dame nature a donné des moyens,
Mais différents; chaque espèce a les siens,
Et quand survient l'occasion susdite,
A s'en servir l'instinct la nécessite.
D'un bel œuf blanc le fils rauque et braillard
Tente beaucoup l'appétit d'un renard;
Troupeau nombreux, bêlant, fourré de laine,
Fuit un chien noir qui jappe dans la plaine.
D'un large front les tortueux rameaux,
Dans les combats, protégent les taureaux.
Donc je vous tiens ennemi de nature
Quand vous voulez qu'à son instinct parjure,
Un coq matois aille tordre le cou
D'un vieux renard et l'emporte en son trou;
Que le taureau, bêlant dans la campagne,
Fuie aux abois d'un chien qui l'accompagne;
Et que l'agneau, d'un front dur, spacieux,
Aille éventrer vingt dogues furieux.

1. Edition G. de Chénier

. . . . . .

Mais, comme vous, ce que plus je regrette,
Mes chers amis, c'est qu'en ce temps béni,
A tout moment des filles toutes nues,
Pour se couvrir n'ayant que leurs cheveux,
De pleurs amers inondant leurs beaux yeux,
De tous les bois peuplaient les avenues.

II[1]

ÉPIGRAMME

Ce gros Seiffer, dont les yeux, dont la voix,
Respirent sang, rage, audace et bassesse,
N'est si balourd que son grossier patois.
Du dur vandale admirez la finesse !...
Pour mieux remplir son emploi d'assassin,
Il a, de plus, étant jà médecin,
De patriote acquis brevets et bulles.
Par là, dit-il, nul ne peut m'échapper,
Malade ou sain. Mes poignards vont frapper
Tous ceux qu'auraient épargnés mes pilules [2].

1. Édition G. de Chénier.

2. L'auteur n'a laissé qu'une épigramme contre Seiffer, Saxon d'origine, qui fut médecin de la princesse de Lamballe et ensuite du prince Philippe d'Orléans. A la révolution, cet homme devint un des plus furieux énergumènes de la démagogie et faisait partie de la section de la Montagne siégeant à la butte des Moulins. Cependant, dénoncé par un nommé Doucet, il fut arrêté le 16 brumaire an II; incarcéré au Luxembourg, puis transféré à la Conciergerie le 1er prairial an II; mis en jugement le lendemain, 2, et acquitté. Il fut ra-

III

SUR LA RECONNAISSANCE[1].

Après avoir détaillé que la reconnaissance n'est point l'objet d'un bienfaiteur... il le fait pour... pour se procurer la jouissance suprême...

D'avoir d'un homme enfin soulagé les besoins
Et de voir sur la terre un malheureux de moins.

Trompé, trahi par un ingrat, ajouter :

Il pleurait, je pleurai. Non, ce n'est point en moi
Qu'habite l'homme dur, seul, tout entier à soi,
Dont l'œil n'a point de pleurs pour les maux de ses frères,
Qui, lorsque l'indigent, dans ses plaintes amères,
Vient répandre à ses pieds les larmes de la faim,
Ferme son cœur farouche et son avare main.
Qui, dans ces longs projets où notre esprit s'élance,
N'a jamais envié la suprême puissance
Que pour voir les humains l'aimer, bénir leur sort,
Descendant à pas lents du bonheur à la mort.

Que m'a-t-il enlevé? — De l'argent dont j'aurais fait peut-être un mauvais usage. Mais m'a-t-il enlevé... d'avoir vu la joie égayer et ranimer un visage flétri de tristesse?

mené au Luxembourg le même jour, 2 prairial, et mis en liberté le 3 fructidor an II.

Doucet, qui l'avait accusé d'avoir fait des confidences contre-révolutionnaires, fut envoyé à la Conciergerie, en vertu d'un mandat d'arrêt lancé contre lui. On ordonna que le Comité de sûreté générale et les Commissions populaires seraient instruits du jugement relatif à Seiffer (*G. de Chénier.*)

1. Edition G. de Chénier, où ce morceau est placé parmi les poèmes.

IV[1]

LA FRIVOLITÉ

. . . . . .
. . . . . C'est la frivolité,
Mère du vain caprice et du léger prestige.
La fantaisie ailée autour d'elle voltige.
Nymphe au corps ondoyant né de lumière et d'air,
Qui, mieux que l'onde agile ou le rapide éclair,
Ou la glace inquiète au soleil présentée,
S'allume en un instant, purpurine, argentée,
Ou s'enflamme de rose, ou pétille d'azur.
Un vol la précipite, inégal et peu sûr.
La déesse jamais ne connut d'autre guide.
Les Rêves transparents, troupe vaine et fluide,
D'un vol étincelant caressent ses lambris.
Auprès d'elle à toute heure elle occupe les Ris.
L'un pétrit les baisers des bouches embaumées;
L'autre, le jeune éclat des lèvres enflammées;
L'autre, inutile et seul, au bout d'un chalumeau
En globe aérien souffle une goutte d'eau.
La reine, en cette cour qu'anime la folie,
Va, vient, chante, se tait, regarde, écoute, oublie,
Et, dans mille cristaux qui portent son palais,
Rit de voir mille fois étinceler ses traits.

1. Édition 1819. Le titre n'est pas sur le manuscrit.

V[1]

FABLE TRADUITE D'HORACE

SATIRE VI, LIVRE II

Un jour le rat des champs, ami du rat de ville,
Invita son ami dans son rustique asile.
Il était économe et soucieux de son bien;
Mais l'hospitalité, leur antique lien,
Fit les frais de ce jour comme d'un jour de fête.
Tout fut prêt : lard, raisin, et fromage, et noisette;
Il cherchait par le luxe et la variété
A vaincre les dégoûts d'un hôte rebuté,
Qui, parcourant de l'œil sa table officieuse,
Jetait sur tout à peine une dent dédaigneuse.
Et lui, d'orge et de blé faisant tout son repas,
Laissait au citadin les mets plus délicats.

« Ami, dit celui-ci, veux-tu dans la misère
Vivre au dos escarpé de ce mont solitaire,
Ou préférer le monde à tes tristes forêts?
Viens; crois-moi, suis mes pas; la ville est ici près:
Festins, fêtes, plaisirs y sont en abondance.
L'heure s'écoule, ami; tout fuit, la mort s'avance :
Les grands ni les petits n'échappent à ses lois;
Jouis, et te souviens qu'on ne vit qu'une fois. »

1. Édition 1819.

Le villageois écoute, accepte la partie :
On se lève, et d'aller. Tous deux de compagnie,
Nocturnes voyageurs, dans des sentiers obscurs
Se glissent vers la ville et rampent sous les murs.
La nuit quittait les cieux quand notre couple avide
Arrive en un palais opulent et splendide,
Et voit fumer encor dans des plats de vermeil
Des restes d'un souper le brillant appareil.
L'un s'écrie, et, riant de sa frayeur naïve,
L'autre sur le duvet fait placer son convive,
S'empresse de servir, ordonner, disposer,
Va, vient, fait les honneurs, le priant d'excuser.

Le campagnard bénit sa nouvelle fortune;
Sa vie en ses déserts était âpre, importune :
La tristesse, l'ennui, le travail et la faim.
Ici l'on y peut vivre; et de rire. Et soudain
Des valets à grand bruit interrompent la fête.
On court, on vole, on fuit; nul coin, nulle retraite.
Les dogues réveillés les glacent par leurs voix;
Toute la maison tremble au bruit de leurs abois.
Alors le campagnard, honteux de son délire :
« Soyez heureux, dit-il; adieu, je me retire,
Et je vais dans mon trou rejoindre en sûreté
Le sommeil, un peu d'orge et la tranquillité. »

VI [1]

Ainsi, lorsque souvent le gouvernail agile
De Douvre ou de Tanger fend la route mobile,
Au fond du noir vaisseau sur la vague roulant
Le passager languit malade et chancelant.
Son regard obscurci meurt. Sa tête pesante
Tourne comme le vent qui souffle la tourmente,
Et son cœur nage et flotte en son sein agité
Comme de bonds en bonds le navire emporté.
Il croit sentir sous lui fuir la planche légère;
Triste et pâle, il se couche, et la nausée amère
Soulève sa poitrine, et sa bouche à longs flots
Inonde les tapis destinés au repos.
Il verrait sans chagrin la mort et le naufrage:
Stupide, il a perdu sa force et son courage.
Il ne retrouve plus ses membres engourdis.
Il ne peut secourir son ami ni son fils,
Ni soutenir son père, et sa main faible et lente
Ne peut serrer la main de sa femme expirante.

Fait en partie dans le vaisseau, en allant à Douvres, couché et souffrant, le 6. Écrit à Londres, le 10 décembre 1787.

VII [2]

Sans parents, sans amis et sans concitoyens,
Oublié sur la terre et loin de tous les miens,

[1] Édition 1833.
[2] Édition 1819.

Par les vagues jeté sur cette île farouche,
Le doux nom de la France est souvent sur ma bouche.
Auprès d'un noir foyer, seul, je me plains du sort.
Je compte les moments, je souhaite la mort;
Et pas un seul ami dont la voix m'encourage,
Qui près de moi s'asseye, et, voyant mon visage
Se baigner de mes pleurs et tomber sur mon sein,
Me dise : « Qu'as-tu donc? » et me presse la main.

VIII[1]

LES POÈTES[2]

Après la prise de Constantinople et la renaissance des lettres, lorsque l'étude de la langue grecque et romaine fut répandue jusque dans le Nord...

Pour entendre ce chœur de cygnes étrangers,
Le vaste écho des monts que la Baltique embrasse,
Hérissé de forêts, de ses antres de glace
Sortit, et, souriant, pour la première fois
Il se plut à s'entendre et méconnut sa voix.

Quand les Anglais commencèrent à cultiver la poésie... Milton... homme sublime, qui a quelques taches comme le soleil[3]. Pope... Thompson, aussi d'autres étincellent quelquefois de beautés, comme les volcans qui lancent du feu au milieu des cendres et de la fumée...

Les poètes anglais, trop fiers pour être esclaves,
Ont même du bon sens rejeté les entraves.

1. Édition G. de Chénier.
2. L'auteur a écrit ce titre en grec abrégé περὶ ποιήτ.
3. Voy. page 106, note 1.

Dans leur ton uniforme, en leur vaine splendeur,
Haletants pour atteindre une fausse grandeur,
Tristes comme leur ciel toujours ceint de nuages,
Euflés comme la mer qui frappe leurs rivages
Et sombres et pesants comme l'air nébuleux
Que leur île farouche épaissit autour d'eux,
D'un génie étranger détracteurs ridicules
Et d'eux-même et d'eux seuls admirateurs crédules,
Et certes quelquefois, dans leurs écrits nombreux,
Dignes d'être admirés par d'autres que par eux[1].

Le beau siècle des Grecs n'est pas celui d'Alexandre... Leurs triomphes dans les lettres sont du même temps que leurs victoires pour la liberté... Toutes les îles... le Péloponèse... étaient pleins de poètes lyriques... Thespis parut... Alors la comédie... la tragédie... (les peindre allégoriquement). Les Perses viennent... Thémistocle... Minerve sur les remparts de sa ville chérie secoua sa redoutable égide... le Sunium trembla... elle secoua sa lance, elle lança la foudre... Xerxès s'en retourna... son char (faire allusion au songe de sa mère dans Eschyle[2]... Sophocle, Phydias, etc... Salut, divine contrée où l'on a vu ensemble ce que l'on n'a point vu depuis et ce que peut-être on ne verra plus... les arts, la puissance et la liberté réunis ensemble.

Quoique les pays du Nord aient eu de très-beaux génies, il semble que les pieds délicats des muses aient peine à s'accoutumer à marcher sur tels et tels sommets.

Tiré de Pindare dans Quintilien

Il ne ramasse point l'eau qui tombe des cieux,
Quand l'automne tarit leur trésor pluvieux;

1. Ce fragment avait paru dans la *Revue de Paris*, 1830.
2. *Les Perses*, v. 176 et suiv.

C'est de son propre sein que des sources fécondes
Jaillissent...[1].

Of some Span. Pind.[2].

Qu'un autre compose des odes bien longues; mais le feu le plus ardent est celui qui se consume le plus vite, il brûle et enflamme tout en un instant et l'on entend au loin son bruit et son éclat foudroyant.

IX[3]

C'est cet amour profond que la patrie inspire
Qui, sur soi, pour longtemps assied un vaste empire;
Qui, seul, en demi-dieux transforme les soldats,
Qui, seul, avec vigueur fait mouvoir les États,
Fait durer leur jeunesse et d'une main divine
Les relève déjà penchants vers leurs ruines.
L'or offrirait en vain des secours opulents;
En vain même le ciel formerait des talents.

1. C'est en parlant de Cicéron que Quintilien, dans ses institutions oratoires, emploie cette métaphore empruntée à Pindare. Voici ce passage de Quintilien où il consigne son opinion sur l'orateur romain :

Nam mihi videtur M. Tullius, cum se totum ad imitationem Græcorum contulisset, effinxisse vim Demosthenis, copiam Platonis, jucunditatem Isocratis. Nec vero quod in quoque optimum fuit studio consecutus est tantum, sed plurimas, vel potius omnes ex se ipso virtutes extulit immortalis ingenii beatissima ubertate. Non enim pluvias (ut ait Pindarus) aquas colligit, sed vivo gurgite exundat, *dono quodam providentiæ genitus in quo totas vires suas eloquentia experiretur. — Quintil., institut. orat., lib. X, cap I, p.* 916, *edit. de Burmann, in-4°,* 1720. (*G. de Chénier.*)

2. C'est-à dire : tiré d'un Pindare en espagnol

3. Édition G de Chénier.

Français, notre salut n'a point d'autre espérance;
Français, nous périssons si vous n'aimez la France;
Si vous ne l'aimez plus que . . . . . .
Si le bonheur commun n'est pas votre bonheur.
Rien, rien que cet amour fraternel et sublime
Sous nos pas raffermis pourra combler l'abîme.
Que la France, partout, du jeune homme pieux
Occupe à tout moment et le cœur et les yeux;
Qu'il la voie et lui parle et l'écoute sans cesse;
Qu'elle soit son trésor, son ami, sa maîtresse;
Que même au sein des nuits, d'un beau songe charmé,
Il serre dans ses bras ce simulacre aimé.

O chose sinistre! quand un peuple s'abandonne et est indifférent à la chose publique!... O honte! ô douleur! quand il admire follement ses ennemis et se méprise lui-même.

Français, rougirez-vous de cette humble infamie?
Faudra-t-il voir toujours une race ennemie

Qui vous a fait tout le mal possible, etc... faudra-t-il voir toujours vos théâtres stupides retentir d'inepties aussi indignes du goût que du bon citoyen?...

Il faut être juste, il est beau d'admirer les vertus même d'un ennemi; mais il faut qu'il les ait, ces vertus; et il est honteux d'inventer à sa gloire des mensonges pompeux... J'ai habité parmi ces Anglais... Français, votre jeunesse n'apprend rien de bon chez eux... qu'à faire courir des chevaux, des paris ruineux... un jeu!... Laissons là les Anglais.

Laissons leur jeunesse. . . mélancolique
Au sortir du gymnase, ignorante et rustique,

De contrée en contrée aller au monde entier
Offrir sa joie ignoble et son faste grossier;
Promener son ennui, ses travers, ses caprices;
A ses vices, partout, ajouter d'autres vices;
Et présenter aux ris du public indulgent
Son insolent orgueil fondé sur son argent[1].

Ils ont une bonne constitution, il faut l'imiter... pourvu que nous n'imitions pas son indifférence à la chose publique... Quand tous les membres sont vendus, les citoyens se partagent en factions; l'un est pour celui-ci, pour celui-là, nul n'est pour la patrie... l'argent effronté, la corruption ouverte et avouée...

Nation toute à vendre à qui peut la payer.

... O puissions-nous... ô puissé-je vivre assez pour voir la France... les provinces les plus éloignées se tenir par la main, par une douce opulence et un commerce de frères! Mais si cela ne doit pas arriver, ô que ce moment m'ouvre le tombeau!

X[1]

Voyez rajeunir d'âge en âge
L'antique et naïve beauté
De ces muses dont le langage
Est brillant, comme leur visage,
De force, de douceur, de grâce et de fierté.

1. Ce morceau, depuis ces mots : *J'ai habité parmi ces Anglais*, a paru dans la *Revue de Paris*, 1830.

1 *Revue de Paris*, 1830.

De ce cortége de la Grèce
Suivez les banquets séducteurs;
Mais fuyez la pesante ivresse
De ce faux et bruyant Permesse
Que du Nord nébuleux boivent les durs chanteurs.

XI[1]

Belles, le ciel a fait pour les mâles cerveaux
L'infatigable étude et les doctes travaux.
Pour vous sont les talents aimables et faciles.
O le sinistre emploi pour les grâces badines[2]
De poursuivre une sphère en ses cercles nombreux,
Ou du sec A plus B les sentiers ténébreux!
Quelle bouche immolée à leurs phrases si dures
Aura jamais la nuit les suaves murmures,
Et pourra s'amollir à soupirer : *mon cœur,*
Mon âme, et tous ces noms d'amoureuse langueur?

XII[3]

. . . . . .
Aux déserts de Barca le monstre des forêts,
Quand le Chien dévorant sur ces arides plaines

1. Édition 1833.
2. Le poète a mis *badines,* qui ne rime pas, en attendant.
3. Édition de G. de Chénier. Ces fragments pourraient bien se rattacher au poème d'*Hermès.*

Vomit du haut des cieux ses brûlantes haleines,
Sent l'amour en fureur, dans ses flancs consumés,
Verser au lieu de sang des poisons allumés;
Jamais de plus de morts, de meurtres, de carnages
L'Afrique n'abreuva ses infâmes rivages.
Dieux! que je plains alors l'étranger oublié
Qu'à ces bords . . . la mer retient lié!
Chaque jour, d'un sommet élancé dans la nue,
Sur la vaste Amphitrite il promène sa vue.
A ses vœux enflammés prompt à se décevoir,
Son œil avide vole au-devant de l'espoir.
Un nuage lointain qui se penche sur l'onde,
Un roc où, se brisant, Téthys écume et gronde,
Un monstre qui surnage et des flots fend le cours,
Tout lui semble un vaisseau qui vole à son secours.
Mais quand du haut Atlas la cime dévorée
De rayons presque éteints est à peine éclairée,
Vers l'astre fugitif, sur son sommet assis,
Il tourne ses regards de larmes obscurcis.
Bientôt de mille cris l'air ébranlant les nues,
De rugissements sourds les cavernes émues,
Des tigres, des lions, les fureurs, les combats,
Dans le creux des rochers précipitent ses pas.
Là, pâle, anéanti, palpitant, hors d'haleine,
N'osant ni se mouvoir, ni respirer qu'à peine,

. . . . . .

Verse une sueur froide et dresse ses cheveux.
Dans les convulsions d'une angoisse éternelle,
Il ne voit que la mort, et que la mort cruelle;
Et quand le jour renaît dans les champs azurés,
Ses yeux, de pleurs amers sans cesse dévorés,

N'ont point connu ce baume ami de la nature,
Qui des cœurs ulcérés assoupit la blessure.

. . . . . .

Et du pôle endurci les immenses glaçons.
Cybèle s'épouvante, et sur ces noirs rivages,
Tremble aux vastes clameurs des baleines sauvages.

Vois dans les champs de Thrace un coursier échappé;
De quel frémissement tout son corps est frappé,
Sitôt que dans les airs une trace semée
A porté jusqu'à lui l'odeur accoutumée.
Le fouet vengeur alors et la voix et le frein
. . . . . veulent s'armer en vain.

. . . . . .

Au travers des écueils, des rocs, des précipices,
Rien ne l'arrête, il vole; au delà des vallons,
Et des vastes forêts, et des fleuves profonds,
Et des lacs tortueux qui pressent les montagnes,
Son cri fait tressaillir ses superbes compagnes.
Il arrive; il les voit; avec grâce à leurs yeux
Il déploie, en courant, ses pas harmonieux.

. . . . . .

. . . . . .

L'éclair part de ses yeux d'amour étincelants;
Une chaude vapeur s'exhale de ses flancs;
De ses naseaux ouverts il respire la flamme.

. . . . . .

XIII[1]

Finir un ouvrage ainsi :

Salut, hommes vertueux... puissent dans le tombeau vos cendres se réjouir de ce que le Grec de Byzance a osé vous chanter.

Tel que tenant en main la coupe étincelante,
Où la vigne bouillonne en rosée odorante,
Un père triomphant et de fleurs couronné
Boit, et puis la présente au gendre fortuné
A qui ce doux présent donne, avec des richesses,
D'une vierge aux yeux noirs le lit et les caresses;
Ainsi, quand des mortels que la vertu conduit
Brillent comme une étoile au milieu de la nuit,
Dans une coupe d'or la chaste poésie
Leur verse par mes mains l'immortelle ambroisie,
Boisson qui fait des dieux . . . . . .
. . . . . .

Puissent vos saintes ombres se réjouir en écoutant ce qu'a chanté sur vos tombeaux la lyre byzantine, lyre au cœur noble et fier, qui n'a jamais loué que la vertu.

XIV[2]

D'un cœur moins agité la mère chaque jour,
Du soigneux Esculape attendant le retour,

1. Édition de G. de Chénier.
2. Édition de G. de Chénier.

Avec moins de terreur et moins de défiance
Consulte ses regards, ses discours, son silence.
— O sois heureux! Sur toi que les dieux bienfaisants
Versent tout ce qu'ils ont de plus riches présents!

. . . . . .

Et si ton lit connut les dons de l'hyménée,
Que tes fils, à travers les biens et les douceurs,
D'une longue vieillesse atteignent les honneurs;
Que longtemps, de leur père antique et vénérable,
Leur cohorte brillante environne la table[1]
Mortel égal aux dieux, dont les savantes mains
Font obéir la vie aux désirs des humains,
Tu reprends au tombeau son innocente proie;
Dans la maison du deuil tu ranimes la joie;
D'un corps débile et lent tu chasses les douleurs,
Dans les yeux maternels tu sais tarir les pleurs.

XV[1]

J'erre au sommet des montagnes... et comme de là je vois loin sous mes pas

Aux efforts. . . . . du fleuve tortueux,
De ces vallons étroits s'ouvrir les avenues.
Sur la mousse d'un roc élancé dans les nues.
Ou sur un tronc que l'âge ou la foudre a brisé,

Assis et écrivant

1. Édition de G. de Chénier.

J'ouvre enfin un passage aux flots de mes pensées,
En torrents orageux dans mon sein amassées.

XVI[1]

Allons, allons, mes beaux coursiers, courez, volez, l'aurore est belle, le ciel est pur, un vent frais agite le feuillage, la terre respire une odeur balsamique.

L'aurore est belle et pure et le ciel sans nuage;
Un souffle doux et frais caresse le feuillage.

. . . . . .

. . . . . .

Courez, volez, mes beaux coursiers.

Elle vole, les coursiers volent, elle passe comme un éclair.

Ils volent, le char vole, elle vole, elle fuit
Comme l'agile éclair qui brille dans la nuit.
Tous les yeux sont sur elle. . . . .

L'envie assise derrière elle l'accompagne d'un œil oblique et sinistre, l'admiration la contemple avec des cris de joie, l'amour secret et silencieux la suit d'un long regard. Elle n'ose rencontrer l'œil de l'amour, elle ignore celui de l'envie, elle sourit à celui de l'admiration qui la contemple.

L'envie, au front paré d'un sourire d'apprêt,
D'un œil oblique et faux l'accompagne et se tait.

1. Édition G. de Chénier, mais cette pièce est ici reconstituée. Chaque partie du canevas en prose qui a été exécutée est suivie immédiatement des vers qui la reproduisent.

En tête de cette pièce, l'auteur a écrit : *Sotto il quadro in Ingles.*

L'admiration rit, la contemplant si belle,
Et d'un cri l'applaudit et s'élance après elle.
L'amour mystérieux, dans le bois à l'écart,
Seul, timide, muet, la suit d'un long regard.
Elle n'ose point voir l'œil de l'amour timide;
Elle ignore l'envie à l'œil faux et livide;
Elle sourit aux cris du tumulte joyeux
Qui l'applaudit de loin, le plaisir dans les yeux[1].

Debout sur son char elle élève sa tête divine, ses cheveux sont relevés négligemment et flottent derrière elle sous un casque couvert de plumes agiles, son fouet frappe les airs, elle agite les rênes, elle anime ses coursiers orgueilleux d'un si beau fardeau.

Courez, volez, mes beaux coursiers.

Quoi! (un nom de cheval) tu te ralentis. C'est donc en vain que tu as des jambes si fines... C'est donc en vain que je t'aimais... Tes yeux roulaient du feu quand tu me voyais venir te caresser... Va, je n'irai plus moi-même présenter à ta bouche le frein qui doit te conduire; mes doigts n'iront plus s'envelopper dans ta crinière dorée, et ma main caressante ne fera plus retentir tes flancs ni ta poitrine. Et vous (d'autres noms de chevaux), redoublez d'ardeur. Je vous ferai faire de beaux harnais; j'entrelacerai moi-même des rubans dans vos crinières flottantes; vous mangerez du pain dans ma belle main.

Courez, volez, mes beaux coursiers.

Ils reconnaissent la voix de l'héroïne. Ils frémissent, ils bondissent, leurs yeux s'enflamment, leurs oreilles se dres-

1. Ce vers peut rappeler celui de Malherbe, dans l'ode sur la prise de Marseille :

Du plaisir de sa chute a fait rire les yeux.

sent devant eux, le feu sort de leurs naseaux, leurs harnais sont blanchis de sueur et leur frein d'écume. Ils volent, le char vole, elle vole, elle passe comme un éclair, le vent ne peut les suivre.

Ils reconnaissent tous la voix de l'héroïne;
Ils tressaillent, saisis à cette voix divine;
Roulent leurs pieds dans l'air, lèvent leurs fronts ardents;
L'or du frein tortueux résonne entre leurs dents.
Courbant leur col nerveux, tous, en chutes pareilles
Précipités; leurs yeux s'enflamment; leurs oreilles
Se dressent devant eux; hérissés et fumants,
Leur narine bondit en longs frémissements.
Mors et harnais sont blancs de sueur et d'écume.
La roue échappe aux yeux, l'axe bouillant s'allume.
Ils volent, le char vole, elle vole, elle fuit
Comme l'agile éclair qui brille dans la nuit.
Le vent ne peut les suivre. . . . . .

et le ciel répète au loin tout à la fois les hennissements, les pieds frappant la terre, les roues de fer, le fouet et la belle voix qui excitent les coursiers, les seize pieds ferrés, la bruyante narine et les cris de l'admiration qui s'élancent après la belle héroïne.

Sous la dent de l'acier aux pointes lumineuses,
Joignant d'un velours noir les bandes sinueuses,
Un camée éclatant, sur l'argile d'azur,
Presse contre son flanc le basin frais et pur.

. . . . . .

XVII[1]

Plutarque, au traité qu'un prince doit être savant:

Tout le monde le craint; mais il craint tout le monde.
Le Pont a vu son roi, pendant la nuit profonde,
Enfermé dans un coffre, attendre le soleil,
Et dormir, en secret, d'un horrible sommeil,
Que des songes sanglants épouvantaient sans doute;
Comme le noir serpent s'éloigne de la route
Et seul au fond du bois, craignant le fouet vengeur,
Se dérobe sous terre à l'œil du voyageur.

L'esprit humain incertain et mobile
Est fort semblable au funambule agile.

Doux souris, doux regards, douce voix, doux silence.

Bacchus, sous ces forêts que tes plaintes troublèrent,
O fille de Minos, consola tes douleurs.
Les larmes de Philis sur ces rives coulèrent;
Elles firent naître ces fleurs.

Ces vallons redisaient les caresses d'Œnone;
Ce fleuve s'arrêtait aux baisers d'Arion;

1. Édition G. de Chénier.

Et ces grottes ont vu la fille de Latone
Descendre au sein d'Endymion.

Mer qui, pour séparer les amis, les amants,
Amoncelles entre eux tes remparts écumants;
Inexorable mer dont les fureurs jalouses
Dévorent les époux qui cherchent leurs épouses,

O mer, du jeune amant. . . . . .
Ne pus vaincre l'espoir, la jeunesse et l'amour.
O mer, tu fus domptée, et ta rage écumante
Ne l'engloutit qu'à son retour[1].

XVIII[2]

Stances sur l'ouvrage intitulé *Catéchisme français ou Principes de morale républicaine à l'usage des écoles primaires*, par M. de la Chabeaussière.

Ce livre chaste et simple à tout âge est utile,
Il est sage et pensif pour plaire au bon vieillard,
Fier et nerveux pour l'homme, et pour l'enfant docile
Comme lui doux et pur, et comme lui sans art.

1. Voy. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, au mot *epigramme:*

Léandre, conduit par l'Amour,
En nageant disait aux orages :
Laissez-moi gagner les rivages,
Ne me noyez qu'à mon retour.

2 Édition de G. de Chénier.

Chaque vers dans ce livre est une vérité;
Leur sens précis et vrai s'imprime en la mémoire;
L'homme y lit son état, l'enfant ce qu'il doit croire.
Le vieillard ce qu'il a dit, fait ou médité

Haïssons les tyrans, perdons la tyrannie.
Qu'il soit déclaré traître et proscrit en tout lieu
L'impie et l'inhumain, prêcheur de calomnie,
Qui dit que les tyrans sont l'image de Dieu.

Parents, prenez ces vers, et par des prix de gloire
Récompensez l'enfant qui les récite bien.
Que leur sens vertueux germe dans sa mémoire;
Il sera fils, ami, père, époux, citoyen.

Qui peut plaire longtemps? Rien que la vérité.
Elle est simple, elle est nue et n'en est que plus belle
Ce livre écrit par elle est simple et nu comme elle;
Et comme elle en naissant il sera rebuté.

Toi qui crains de mentir et n'as point d'autre crainte,
Et par qui sur son char le vice est combattu,
Heureux de qui l'on dit : C'est la vérité sainte
Qui dicta ses écrits amis de la vertu.

. . . . . Son toit. . . . . .
Là, chacun. . . . . sur la publique foi
Dort et repose en paix à l'ombre de la loi,
Et. . . . . .
Achève. . . la route de la vie.

XIX[1]

COMPARAISON

. . . . . .

Ainsi l'homme endormi dans un songe brillant
Croit s'élever de terre; il s'évapore, il nage,
Des liens de son corps s'envole et se dégage,
Loin, au-dessus des monts, et planant sur la mer,
S'écoule, et fuit rapide et léger comme l'air.
Son rêve, à son réveil, l'agite. Il s'y replonge.
Il tente; il veut douter que ce puisse être un songe;
Il cherche à s'envoler, et contraint de rester,
Maudit ce corps pesant qu'on l'oblige à porter.

Cette comparaison peut s'appliquer à un homme qui a enfanté un projet au-dessus de ses forces... C'est un objet de cette comparaison entre mille; car il y en a beaucoup à choisir qui sont moins communs... et plus saillants...

. . . . . .

Que de forcer mes yeux à voir le jour dans l'ombre,
Ou ma bouche, en goûtant et l'absinthe et le fiel,
A croire savourer les délices du miel.

---

1. Édition de G. de Chénier.

L'immense trident frappe, et le sol mugissant
Tremble, s'entr'ouvre et jette un coursier frémissant.

Le bonheur des méchants est un crime des dieux[1].

1. Ce vers est extrait des Commentaires sur Malherbe, où André cite et traduit ainsi le vers grec :

θεοῦ δ'ὄνειδος τοὺς κακοὺς εὐδαιμονεῖν.

SATIRES

SATIRES

I[1]

Il est bon de tout feindre et même la pudeur.
Mais qui peut sans dégoût, sans subite froideur,
Voir une beauté mûre et presque sous les rides
Affecter d'un enfant les alarmes timides?
Tout mensonge a besoin d'un air de vérité;
Et j'aime mieux cent fois l'indiscrète gaîté,
Trop folle, trop hardie, et qui n'est pas sans grâce,
Que d'une antique Agnès la risible grimace.

II[2]

. . . . . .

Alors pour son argent il a danse, musique,
Goût, talents, grâce, esprit, fauteuil académique;
Grand cercle de beautés qui viennent chaque nuit
Le bercer, l'endormir, veiller près de son lit;
Maîtresse au nez fripon qui l'aime et le ruine;
Rimeurs, toujours amis de ceux chez qui l'on dîne;
Tous pirates rusés qui s'entendent fort bien;
Vrais barbiers de Midas, qui du bon Phrygien
Par eux loué, flatté, mis au rang des merveilles,
Sous un bandeau royal déguisent les oreilles.

1. Édition de G de Chénier.
2. Édition de G. de Chénier.

III[1]

. . . . . .
Le bon Chartrain[2], vieil imbécile honnête,
La larme à l'œil, les sens toujours bouffis,
D'un froid pathos, dit : Courage, mon fils,
Cela promet. . . . . .
. . . . . .
. . . et le grand Jean Fréron[3]
Digne héritier du grand Aliboron,
Fils glorieux d'un si glorieux père.
De cette gent l'étoile est bien prospère!
O renommée! ô sort! ô dieux jaloux!
Quoi! la faveur gouverne aussi chez vous!
Voilà Gorsas[4] dont la faconde aimable
Sans Durosoy[5] serait incomparable.
Quel art, quel goût, quelle âme, juste ciel!
Sont dévoilés par Pierre Manuel[6]!
Burke est sublime, et d'Entragues l'admire,
Et Coquillart rit et ne fait point rire.
Ces grands esprits, vains jouets du trépas,
Sont inconnus comme s'ils n'étaient pas.
Et les Frérons accaparent l'histoire.
D'un œil d'amour les muses et la gloire
Veillent sur eux, illuminent leurs fronts

1. Édition de G. de Chénier.
2. Pétion.
3. Rédacteur du journal l'*Orateur du peuple.*
4. Rédacteur du journal le *Courrier de Versailles.*
5. Rédacteur du journal la *Gazette de Paris.*
6. Député de Paris à la Convention.

Et ce grand nom de Frérons en Frérons
Doit à jamais lasser le c... poète
De la déesse à la double trompette[1].

. . . . . les sublimes destins
Du sieur Bagnols, le Boileau des catins[2].
. . . . . .
. . . . . .

Un marquis bègue et qui n'est des plus sots,
Gros chansonnier qui crève de bons mots,
Contre eux aiguise, en sa gaîté caustique,
Vingt calembours pétris de sel attique.
. . . . . .
. . . . . ,
Ainsi souvent, quand, d'une égale haleine,
Six forts coursiers font voler sur la plaine
D'un char léger les quatre orbes roulants,
Le poil dressé, vingt dogues turbulents,
Précipités dans leur rage imbécile,
Viennent en vain mordre la roue agile.
La roue agile et les coursiers nerveux,
Sans écouter ces cris tumultueux,
Sans se hâter, poursuivent leur carrière.
Le char bondit et couvre de poussière
Le sot troupeau dont l'importune voix
Le suit de loin par de rauques abois.
. . . . . .

1 Allusion aux vers bien connus de *la Pucelle :*

La Renommée a toujours deux trompettes, etc,

2. Rivarol, selon M. Becq de Fouquières.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

De recueillir pour double récompense,
Avec l'estime et l'amitié des bons,
Un autre bien : la haine des fripons.

IV[1]

Or venez maintenant, graves déclamateurs,
D'almanachs, de journaux, savants compilateurs;
Déployez pour mes vers vos balances critiques,
Flétrissez-les du sceau des *lettres italiques;*
Citez faux de grands noms, épouvantails des sots;
Aux lourds raisonnements joignez de lourds bons mots;
Assurez que ma muse est froide ou téméraire,
Que mes vers sont mauvais, que ma rime est vulgaire.
Je l'ai bien fait exprès; votre chagrin m'est doux.
Je serais bien fâché qu'ils fussent bons pour vous.
Mon Dieu! lorsqu'imitant ce bon roi de Phrygie,
Vous jugez ou le drame, ou l'ode, ou l'élégie,
Faut-il que nul démon, ami du genre humain,
Jamais à votre front ne porte votre main !
Vous sauriez une fois combien les doctes veilles [2]
Sur votre tête auguste allongent vos oreilles

1. *Revue de Paris,* 1830.

2. Nous admettons pour ce vers une correction du premier éditeur. André Chénier avait écrit :

Vous connaîtriez au moins combien vos doctes veilles

ce qui faisait un vers faux.

V [1]

C'est son chef-d'œuvre, il lit : studieux auditeur,
Admirez. Ce matin, fougueux déclamateur,
Loin du bruyant démon qui le presse et l'agite,
Maîtres, valets, portier, ils ont tous pris la fuite.
L'escalier a tremblé des éclats de sa voix.
Il s'est gratté le front; il s'est rongé les doigts.
Pour être un grand rimeur il sait ce qu'il en coûte.
Ses ongles en entier disparaîtront, sans doute,
S'il faut qu'une autre fois, Apollon, qui lui rit,
D'un tel moment de verve échauffe son esprit.
. . . . . [2]

VI [3]

La couronne toujours ne fait pas la victoire.
Que Voltaire, partout, à l'encens immortel,
Aille de son Quinault recommander l'autel;
A juger des bons vers les oreilles bien nées,
De ses hymnes pompeux justement étonnées,
Ne trouvent, quoi qu'ait dit un si grand défenseur,
Dans cet amas d'écrits humbles, nus, sans couleur,

1. Édition de G. de Chénier.
2. M. Sainte-Beuve a cité ce vers d'André Chénier qui se rattache bien ici :

Grand rimeur aux dépens de ses ongles rongés.

3. Édition de G. de Chénier.

Se traînant sur leur molle et rampante harmonie,
Rien qu'un rimeur glacé, sans verve, sans génie,
Que trente vers charmants, dans ce recueil épars,
N'auraient point dû si fort grandir à ses regards.

Ce n'est pas ainsi qu'écrivait Montaigne, des nouveau tés, etc. Toutes objections, critiques, jugements, qui pleuvront de tous côtés. On n'a besoin pour les faire ni de savoir, ni d'esprit, ni de réflexions, ni de goût. Il ne faut

Qu'être sot; et les sots abondent cette année.

VII[1]

A

— Il faut avec le fer les soumettre à la loi.

B

— Non, grand Dieu! point de sang.

A

— Les citoyens pervers doivent être punis.

B

— Les citoyens pervers sont les cœurs sanguinaires
Qui vont, le fer en main, persuader leurs frères.

1. Édition de G. de Chénier

VIII [1]

. . . . . .
. . . . . pour lui
L'ombre du cabinet en délices abonde.
S'il fuit les graves riens, noble ennui du beau monde,
Ou si chez la beauté qui l'admit en secret,
Las de parler enfin, il demeure muet,
Il regagne à grands pas son asile et l'étude ;
Il y trouve la paix, la douce solitude,
Ses livres, et sa plume au bec noir et malin,
Et la sage folie, et le rire à l'œil fin.

Dans un poème sur ce que nous n'avons point de naïvetés... Je n'irai point au théâtre, à la cour, à la ville, subir les caprices d'un public trop superbe et non moins ignorant...

1. Édition de G. de Chénier.

HYMNES

HYMNES

I [1]

A LA FRANCE [2]

France! ô belle contrée, ô terre généreuse, que le ciel indulgent forma pour être heureuse, le Nord ne... le Midi ne... Tu n'as point de ces arbres dont l'ombre est mortelle... *nec miseros fallunt aconita legentes*... les tigres, les serpents... Tu as des chevaux (renommés) en Poitou... en Limousin... Tes montagnes ont de superbes forêts... La Bourgogne, Champagne, Aquitaine, Pyrénées font mûrir des vignes... La Provence couronne la mer d'oliviers, d'orangers, de citronniers, de grenadiers... Ajoutez mille fleuves, la Seine, la Moselle, l'indomptable Garonne, la Dordogne, (l'Aveyron), la Gironde, la Saône, la Meuse, l'Aude, où j'ai passé mon enfance, la Loire, le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées, font partout croître sur leurs rivages les moissons, et les fleurs, et les gras pâturages. Dirai-je ces ports sur les deux mers... ces ponts... ces villes florissantes... ce canal du Languedoc... ces beaux chemins que les Trudaine..?... Tes peuples ont chassé les Anglais, ont *etc.* La nature les a faits doux, bons, enclins à la joie... mais ils deviennent tristes... O France, trop heureuse si tu savais profiter de ce que les dieux t'avaient donné!... L'Anglais qui a un si beau gouvernement, l'An-

1 Édition 1819.

2. Le titre de cette pièce, tel qu'il existe en tête du canevas manuscrit, est *Hymne à la Justice*. C'est le premier éditeur qui lui a donné celui d'*Hymne à la France*, sous lequel elle est connue.

glais dont le courage le sauve de tout naufrage, l'Anglais qui t'épie et s'enrichit de tes fautes, t'insulte et triomphe... Oh! combien tes collines tressailliraient de se voir libres et donneraient volontiers leur vin et leur huile pour la liberté... J'ai vu dans les villages les mendiants... l'image de la misère... les paysans foulés aux pieds par les grands, découragés... impôts, sur le sel, corvées, exacteurs, mille brigands couverts du nom sacré du prince désolant une province et se disputant ses membres déchirés[1].

France! ô belle contrée, ô terre généreuse
Que les dieux complaisants formaient pour être heureuse
Tu ne sens point du nord les glaçantes horreurs,
Le midi de ses feux t'épargne les fureurs.
Tes arbres innocents n'ont point d'ombres mortelles;
Ni des poisons épars dans tes herbes nouvelles
Ne trompent une main crédule; ni tes bois
Des tigres frémissants ne redoutent la voix;
Ni les vastes serpents ne traînent sur tes plantes
En longs cercles hideux leurs écailles sonnantes.

Les chênes, les sapins et les ormes épais
En utiles rameaux ombragent tes sommets,
Et de Beaune et d'Aï les rives fortunées,
Et la riche Aquitaine, et les hauts Pyrénées,
Sous leurs bruyants pressoirs font couler en ruisseaux
Des vins délicieux mûris sur leurs coteaux.
La Provence odorante et de Zéphyre aimée
Respire sur les mers une haleine embaumée,
Au bord des flots couvrant, délicieux trésor,

1. Ce canevas a été publié par M. Becq de Fouquières, dans le *Temps* du 1er novembre 1878.

L'orange et le citron de leur tunique d'or;
Et plus loin, au penchant des collines pierreuses,
Forme la grasse olive aux liqueurs savoureuses,
Et ces réseaux légers, diaphanes habits,
Où la fraîche grenade enferme ses rubis.
Sur tes rochers touffus la chèvre se hérisse,
Tes prés enflent de lait la féconde génisse,
Et tu vois tes brebis, sur le jeune gazon,
Épaissir le tissu de leur blanche toison.
Dans les fertiles champs voisins de la Touraine,
Dans ceux où l'Océan boit l'urne de la Seine,
S'élèvent pour le frein des coursiers belliqueux.
Ajoutez cet amas de fleuves tortueux,
L'indomptable Garonne aux vagues insensées,
Le Rhône impétueux, fils des Alpes glacées,
La Seine au flot royal, la Loire dans son sein
Incertaine, et la Saône, et mille autres enfin
Qui nourrissent partout, sur tes nobles rivages,
Fleurs, moissons et vergers, et bois et pâturages;
Rampent au pied des murs d'opulentes cités,
Sous les arches de pierre à grand bruit emportés.

Dirai-je ces travaux, source de l'abondance,
Ces ports où des deux mers l'active bienfaisance
Amène les tributs du rivage lointain
Que visite Phébus le soir ou le matin :
Dirai-je ces canaux, ces montagnes percées,
De bassins en bassins ces ondes amassées
Pour joindre au pied des monts l'une et l'autre Téthys?
Et ces vastes chemins en tous lieux départis,
Où l'étranger, à l'aise achevant son voyage,

Pense au nom des Trudaine et bénit leur ouvrage [1]?

Ton peuple industrieux est né pour les combats.
Le glaive, le mousquet n'accablent point ses bras.
Il s'élance aux assauts, et son fer intrépide
Chassa l'impie Anglais, usurpateur avide.
Le ciel les fit humains, hospitaliers et bons,
Amis des doux plaisirs, des festins, des chansons;
Mais faibles, opprimés, la tristesse inquiète
Glace ces chants joyeux sur leur bouche muette,
Pour les jeux, pour la danse appesantit leurs pas,
Renverse devant eux les tables des repas,
Flétrit de longs soucis, empreinte douloureuse,
Et leur front et leur âme. O France! trop heureuse
Si tu voyais tes biens, si tu profitais mieux
Des dons que tu reçus de la bonté des cieux!

Vois le superbe Anglais, l'Anglais dont le courage
Ne s'est soumis qu'aux lois d'un sénat libre et sage,
Qui t'épie, et, dans l'Inde éclipsant ta splendeur,
Sur tes fautes sans nombre élève sa grandeur.
Il triomphe, il t'insulte. Oh! combien tes collines
Tressailliraient de voir réparer tes ruines,
Et pour la liberté donneraient sans regrets,
Et leur vin, et leur huile, et leurs belles forêts!
J'ai vu dans tes hameaux la plaintive misère,
La mendicité blême et la douleur amère.
Je t'ai vu dans tes biens, indigent laboureur,

1. Trudaine, directeur des Ponts et Chaussées sous Louis XV. C'était l'aïeul des frères Trudaine, les amis de collége d'André.

D'un fisc avare et dur maudissant la rigueur,
Versant aux pieds des grands des larmes inutiles,
Tout trempé de sueurs pour toi-même infertiles,
Découragé de vivre, et plein d'un juste effroi
De mettre au jour des fils malheureux comme toi;
Tu vois sous les soldats les villes gémissantes;
Corvée, impôts rongeurs, tributs, taxes pesantes,
Le sel, fils de la terre, ou même l'eau des mers,
Source d'oppression et de fléaux divers;
Vingt brigands, revêtus du nom sacré du prince[1],
S'unir à déchirer une triste province,
Et courir à l'envi, de son sang altérés,
Se partager entre eux ses membres déchirés!
O sainte égalité, dissipe nos ténèbres,
Renverse les verrous, les bastilles funèbres.
Le riche indifférent, dans un char promené,
De ces gouffres secrets partout environné,
Rit avec les bourreaux, s'il n'est bourreau lui-même;
Près de ces noirs réduits de la misère extrême
D'une maîtresse impure achète les transports,
Chante sur des tombeaux, et boit parmi des morts.

Malesherbes, Turgot, ô vous en qui la France
Vit luire, hélas! en vain, sa dernière espérance;
Ministres dont le cœur a connu la pitié,
Ministres dont le nom ne s'est point oublié,
Ah! si de telles mains, justement souveraines,
Toujours de cet empire avaient tenu les rênes!

1. On a vu dans le canevas en prose:

Mille brigands couverts du nom sacré du prince.

L'équité clairvoyante aurait régné sur nous
Le faible aurait osé respirer près de vous;
L'oppresseur, évitant d'armer de justes plaintes,
Sinon quelque pudeur, aurait eu quelques craintes;
Le délateur impie, opprimé par la faim,
Serait mort dans l'opprobre, et tant d'hommes enfin,
A l'insu de nos lois, à l'insu du vulgaire,
Foudroyés sous les coups d'un pouvoir arbitraire,
De cris non entendus, de funèbres sanglots,
Ne feraient point gémir les voûtes des cachots.

J'ai dit : O Vierge adorée! en quels lieux te chercher? (parler ensuite de ces innocents accusés et condamnés, des hommes éloquents qui les défendent et qui encourent l'inimitié des juges ignares et pervers). Finir par : Non, je ne veux plus vivre...[1].

Non, je ne veux plus vivre en ce séjour servile;
J'irai, j'irai bien loin me chercher un asile,
Un asile à ma vie en son paisible cours,
Une tombe à ma cendre à la fin de mes jours,
Où d'un grand au cœur dur l'opulence homicide
Du sang d'un peuple entier ne sera point avide,
Et ne me dira point, avec un rire affreux,
Qu'ils se plaignent sans cesse et qu'ils sont trop heureux;
Où, loin des ravisseurs, la main cultivatrice
Recueillera les dons d'une terre propice;
Où mon cœur, respirant sous un ciel étranger,
Ne verra plus des maux qu'il ne peut soulager;

1. Suite et fin du canevas en prose, se trouvant dans l'édition de G. de Chénier.

Où mes yeux, éloignés des publiques misères,
Ne verront plus partout les larmes de mes frères,
Et la pâle indigence à la mourante voix,
Et les crimes puissants qui font trembler les lois.

Toi donc, Équité sainte, ô toi, vierge adorée,
De nos tristes climats pour longtemps ignorée,
Daigne du haut des cieux goûter le noble encens
D'une lyre au cœur chaste, aux transports innocents,
Qui ne saura jamais, par des vœux mercenaires,
Flatter, à prix d'argent, des faveurs arbitraires,
Mais qui rendra toujours, par amour et par choix,
Un noble et pur hommage aux appuis de tes lois.
De vœux pour les humains tous ses chants retentissent:
La vérité l'enflamme, et ses cordes frémissent
Quand l'air qui l'environne auprès d'elle a porté
Le doux nom des vertus et de la liberté.

II[1]

Au bord du Rhône, le 7 juillet 1790[2].

. . . . . Terre, terre chérie
Que la liberté sainte appelle sa patrie;
Père du grand sénat, ô sénat de Romans,
Qui de la liberté jeta les fondements[3];

1. Édition 1819.

2. C'est le premier éditeur qui donne cette épigraphe contestée par M. G. de Chénier

3. En 1788, ce fut à Vizille d'abord, et ensuite à Romans, que se tinrent les états du Dauphiné, célèbres dans l'histoire de la Révolution française (B. de F.)

Romans, berceau des lois, vous Grenoble et Valence,
Vienne; toutes enfin! monts sacrés d'où la France
Vit naître le soleil avec la liberté!
Un jour le voyageur par le Rhône emporté,
Arrêtant l'aviron dans la main de son guide,
En silence, debout sur sa barque rapide,
Fixant vers l'Orient un œil religieux,
Contemplera longtemps ces sommets glorieux;
Car son vieux père, ému de transports magnanimes,
Lui dira : Vois, mon fils, vois ces augustes cimes.

III[1]

LA FRANCE LIBRE

1791

Entre l'Océan, les Alpes et les Pyrénées, j'ai vu une femme (la France) malade, languissante... mais à travers cet état de langueur, on découvrait ce qu'elle aurait été.

Quelques grands hommes sont éclairés, mais la nation est encore barbare... tel un arbre né sur un terrain fangeux a beau pousser vers le ciel des rameaux magnifiques... ses racines ne s'en plaisent pas moins à s'enfoncer dans la fange...

Mais qui est-ce qui avance de si folles maximes? — Est-ce l'Hôpital...

1. Édition de G. de Chénier.

Charron, qui fut un prêtre et connut la sagesse;
Montesquieu, ce mortel qu'eût adoré la Grèce,
Et que, dans ce palais qui devrait l'écouter,
sot en écarlate a le front d'insulter?... [1]
Non, ... *hactenùs* . . . . . .

Pour son roi, pour son père, il vient te reconnaître [2].
Si dans un rang obscur le destin t'eût fait naître,
Homme bon, vertueux, c'est toi, c'est encor toi [3]
Que la France équitable aurait choisi pour roi.

O jour! s'écriront-ils, jour grand et précieux,
Jour sacré, le plus beau qu'aient fait luire les cieux,
Quand le roi citoyen, l'idole de la France,
Vit chaque citoyen de son empire immense
Lui jurer d'être libre et fidèle à la loi,
Fidèle à sa patrie et fidèle à son roi!
Roi, l'amour des Français, l'honneur du diadème!
Compagne de sa gloire et de son rang suprême,
Reine, couple chéri, contemplez vos bienfaits :
Par vous la liberté naît au sein de la paix!
Vous ne voulez de nœuds, entre vous et la France,
Que d'amour, de respect, de foi, de confiance!
Contemplez vos bienfaits, et qu'en un long oubli

1. Allusion à la lettre du cardinal de Fleury, lorsque Montesquie se présenta à l'Académie française.

2. Le peuple français.

3. Variante :

Juste, bon, vertueux, c'est toi, c'est encor toi.

Tout sujet de douleur demeure enseveli.
Toujours sur son berceau qu'anime un grand courage,
La liberté naissante élève quelque orage,
Et le peuple, agité dans ses fougueux efforts,
Souvent à quelque excès égare ses transports;
Mais la concorde enfin, et l'ordre, et l'harmonie,
Amènent près de vous la France réunie;
Et le calme et la paix sont préparés pour vous,
Dans le port que vos mains ont ouvert devant nous.

IV [1]

S. [2], père de la loi, père de la patrie.

. . . . . .

. . . . . .

Toi-même, Riquetti, flambeau de l'éloquence!
Si pour la liberté, pour les lois, pour la France,
Ce long amas d'écrits, de travaux, de combats,
Peut d'un voile d'oubli couvrir tes premiers pas.

Vos bienfaits ont même fait commettre des crimes,

Car le même soleil qui dore les moissons
Fait sortir la vipère et nourrit les poisons.

1. Édition de G. de Chénier
2. Sieyès.

V[1]

A LA PAUVRETÉ

..... Tu as le regard noble et fier... tu as une âme tendre et sensible... tu partages ton pain avec un autre indigent... Couverte de haillons poudreux et troués, tu es belle et respectable... tu ne gémis point... tu gardes le silence... tu n'accuses point les dieux... Assise sur de la paille ou sur un fumier, tu es heureuse et tranquille... tu chantes... ta conscience pure fait reluire dans tes traits un calme sublime et ne trace aucun crime sur ton front... Tu ne reçois de bienfaits que des amis que tu estimes... Sur ton grabat, d'un regard tranquille et fier tu repousses bien loin le richard et son dédain stupide ou ses dons insolents... tu méprises la richesse infâme et qui trouble l'âme de remords... tu es toujours libre...

Ajouter à la pauvreté :

C'est toi qui au nombre des trois cents Fabiens... toi qui rougis de sang carthaginois les flots de Sicile... toi qui dans Sparte, toi qui dans l'Helvétie...

VI[2]

AU TEMPS

(Ne point parler de sa faux, ni de tous ces autres emblèmes antiques... tâcher d'en inventer de nouveaux.) Tu révèles les crimes cachés, tu fais connaître l'innocence...

1. Édition de G. de Chénier.
2. *Ibid.*

Finir en racontant l'histoire d'Ibycus et des oies[1]. Conscience, remords, dieux vengeurs, dieux secrets pour qui le crime n'est jamais absous, par qui il n'est pas possible d'être coupable en repos. Vous montrez à Néron sa mère... au féroce Richard, dans son sommeil, ses neveux, ses frères... vous enfermez le fils de Charles VII dans l'enceinte d'un palais... etc.

[1] Plus exactement : des grues.

ODES

ODES

I[1]

La déesse aux cent voix bruyantes
A, du séjour sacré des âmes innocentes,
Percé les ténébreux chemins.
Là, du jeune La Barre un bois triste et nocturne
Voit à pas lents errer loin de tous les humains
L'ombre superbe et taciturne.
La nymphe ailée auprès de lui
Descend : « Viens, lui dit-elle, il est temps que ta haine
Pardonne à la race humaine;
Ta patrie est juste aujourd'hui. »

II[2]

J'ai vu sur d'autres yeux, qu'amour faisait sourire,
Ses doux regards s'attendrir et pleurer,
Et du miel le plus doux que sa bouche respire
Une autre bouche s'enivrer.

Et quand sur mon visage, inquiet, tourmenté,
Une sueur involontaire
Exprimait le dépit de mon cœur agité,
Un coup d'œil caressant, furtivement jeté,
Tempérait dans mon sein cette souffrance amère.

1. Edition de G. de Chénier.
2. Edition 1819.

Ah! dans le fond de ses forêts
Le ramier, déchiré de traits,
Gémit au moins sans se contraindre;
Et le fugitif Actéon,
Percé par les traits d'Orion[1],
Peut l'accuser et peut se plaindre.

III[2]

AUX PREMIERS FRUITS DE MON VERGER[3]

Précurseurs de l'automne, ô fruits nés d'une terre
Où l'art industrieux, sous ses maisons de verre,
Des soleils du Midi sait feindre les chaleurs,
Allez trouver Fanny, cette mère craintive.
A sa fille aux doux yeux, fleur débile et tardive,
Rendez la force et les couleurs.

Non qu'un péril funeste assiége son enfance;
Mais du cœur maternel la tendre défiance
N'attend pas le danger qu'elle sait trop prévoir.
Et Fanny, qu'une fois les destins ont frappée,
Soupçonneuse et longtemps de sa perte occupée,
Redoute de loin leur pouvoir.

1. C'est-à-dire tout simplement : Et le fugitif cerf percé par le traits d'un chasseur.
2. Édition 1819.
3. C'est le premier éditeur qui a donné ce titre.

L'été va dissiper de si promptes alarmes.
Nous devons en naissant tous un tribut de larmes.
Les siennes ont déjà trop satisfait aux dieux.
Sa beauté, ses vertus, ses grâces naturelles,
N'ont point des dieux sans doute, ainsi que des mortelles
Armé le courroux envieux.

Belle bientôt comme elle, au retour d'Érigone
L'enfant va ranimer, nourrisson de Pomone,
Ce front que de Borée un souffle avait terni.
Oh! de la conserver, cieux, faites votre étude;
Que jamais la douleur, même l'inquiétude,
N'approchent du sein de Fanny.

Que n'est-ce encor ce temps et d'amour et de gloire
Qui de Pollux, d'Alceste, a gardé la mémoire,
Quand un pieux échange apaisait les enfers !
Quand les trois sœurs pouvaient n'être point inflexibles,
Et qu'au prix de ses jours, de leurs ciseaux terribles
On rachetait des jours plus chers!

Oui, je voudrais alors qu'en effet toute prête,
La Parque, aimable enfant, vînt menacer ta tête,
Pour me mettre en ta place et te sauver le jour ;
Voir ma trame rompue à la tienne enchaînée,
Et Fanny s'avouer par moi seul fortunée,
Et s'applaudir de mon amour.

Ma tombe quelque jour troublerait sa pensée.
Quelque jour, à sa fille entre ses bras pressée,
L'œil humide peut-être, en passant près de moi :

« Celui-ci, dirait-elle, à qui je fus bien chère,
Fut content de mourir, en songeant que ta mère
N'aurait point à pleurer sur toi. »

IV[1]

A FANNY[2]

Non, de tous les amants les regards, les soupirs
Ne sont point des piéges perfides.
Non, à tromper des cœurs délicats et timides
Tous ne mettent point leurs plaisirs.
Toujours la feinte mensongère
Ne farde point de pleurs, vains enfants des désirs,
Une insidieuse prière.

Non, avec votre image, artifice et détour,
Fanny, n'habitent point une âme ;
Des yeux pleins de vos traits sont à vous. Nulle femme
Ne leur paraît digne d'amour.
Ah ! la pâle fleur de Clytie
Ne voit au ciel qu'un astre ; et l'absence du jour
Flétrit sa tête appesantie.

Des lèvres d'une belle un seul mot échappé
Blesse d'une trace profonde
Le cœur d'un malheureux qui ne voit qu'elle au monde.

1. Édition 1819.
2. Le titre est de la main du premier éditeur.

Son cœur pleure en secret frappé,
Quand sa bouche feint de sourire.
Il fuit; et jusqu'au jour, de son trouble occupé,
Absente, il ose au moins lui dire :

« Fanny, belle adorée, aux yeux doux et sereins,
Heureux qui n'ayant d'autre envie
Que de vous voir, vous plaire et vous donner sa vie,
Oublié de tous les humains,
Près d'aller rejoindre ses pères,
Vous dira, vous pressant de ses mourantes mains :
Crois-tu qu'il soit des cœurs sincères ? »

V [1]

Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire
Sait, à te voir parler, et rougir, et sourire,
De quels hôtes divins le ciel est habité.
La grâce, la candeur, la naïve innocence
Ont, depuis ton enfance,
De tout ce qui peut plaire enrichi ta beauté.

Sur tes traits où ton âme imprime sa noblesse,
Elles ont su mêler aux roses de jeunesse
Ces roses de pudeur, charmes plus séduisants,
Et remplir tes regards, tes lèvres, ton langage,
De ce miel dont le sage
Cherche lui-même en vain à défendre ses sens.

1. Édition 1810.

Oh! que n'ai-je moi seul tout l'éclat et la gloire
Que donnent les talents, la beauté, la victoire,
Pour fixer sur moi seul ta pensée et tes yeux !
Que, loin de moi, ton cœur soit plein de ma présence,
Comme, dans ton absence,
Ton aspect bien-aimé m'est présent en tous lieux !

Je pense : Elle était là. Tous disaient : « Qu'elle est belle ! »
Tels furent ses regards, sa démarche fut telle,
Et tels ses vêtements, sa voix et ses discours.
Sur ce gazon assise, et dominant la plaine,
Des méandres de Seine,
Rêveuse, elle suivait les obliques détours.[1]

Ainsi dans les forêts j'erre avec ton image ;
Ainsi le jeune faon, dans son désert sauvage,
D'un plomb volant percé, précipite ses pas.
Il emporte en fuyant sa mortelle blessure ;
Couché près d'une eau pure,
Palpitant, hors d'haleine, il attend le trépas.

VI[2]

Mai de moins de roses, l'automne
De moins de pampres se couronne,
Moins d'épis flottent en moissons,
Que sur mes lèvres, sur ma lyre,

1. Mme Laurent-Lecoulteux (Fanny) habitait Lucienne.
2. Notice de Sainte-Beuve, 1839.

Fanny, tes regards, ton sourire,
Ne font éclore de chansons.

Les secrets pensers de mon âme
Sortent en paroles de flamme,
A ton nom doucement émus :
Ainsi la nacre industrieuse
Jette sa perle précieuse,
Honneur des sultanes d'Ormuz.

Ainsi sur son mûrier fertile
Le ver du Cathay mêle et file
Sa trame étincelante d'or.
Viens, mes Muses pour ta parure
De leur soie immortelle et pure
Versent un plus riche trésor.

Les perles de la poésie
Forment sous leurs doigts d'ambroisie
D'un collier le brillant contour.
Viens, Fanny ; que ma main suspende
Sur ton sein cette noble offrande...[1]

. . . . . .

Envoi de quelque poésie à Mme Laurent-Lecoulteux. Le dernier vers est resté dans la plume de l'auteur.

VII[1]

A FANNY MALADE[2]

Quelquefois un souffle rapide
Obscurcit un moment sous sa vapeur humide
L'or, qui reprend soudain sa brillante couleur :
Ainsi du Sirius, ô jeune bien-aimée,
Un moment l'haleine enflammée
De ta beauté vermeille a fatigué la fleur.

De quel tendre et léger nuage
Un peu de pâleur douce, épars sur son visage,
Enveloppa tes traits calmes et languissants !
Quel regard, quel sourire, à peine sur ta couche
Entr'ouvraient tes yeux et ta bouche!
Et que de miel coulait de tes faibles accents !

Oh! qu'une belle est plus à craindre
Alors qu'elle gémit, alors qu'on peut la plaindre,
Qu'on s'alarme pour elle. Ah! s'il était des cœurs,
Fanny, que ton éclat eût trouvés insensibles,
Ils ne resteraient point paisibles
Près de ton front voilé de ces douces langueurs.

1. Édition 1819.
2. Titre donné par le premier éditeur.

Oui, quoique meilleure et plus belle,
Toi-même cependant tu n'es qu'une mortelle ;
Je le vois. Mais du ciel, toi, l'orgueil et l'amour,
Tes beaux ans sont sacrés. Ton âme et ton visage
Sont des dieux la divine image ;
Et le ciel s'applaudit de t'avoir mise au jour.

Le ciel t'a vue en tes prairies
Oublier tes loisirs, tes lentes rêveries,
Et tes dons et tes soins chercher les malheureux,
Tes délicates mains à leurs lèvres amères
Présenter des sucs salutaires,
Ou presser d'un lin pur leurs membres douloureux.

Souffrances que je leur envie!
Qu'ils eurent de bonheur de trembler pour leur vie,
Puisqu'ils virent sur eux tes regrets caressants!
Et leur toit rayonner de ta douce présence,
Et la bonté, la complaisance,
Attendrir tes discours, plus chers que tes présents!

Près de leur lit, dans leur chaumière,
Ils crurent voir descendre un ange de lumière,
Qui des ombres de mort dégageait leur flambeau ;
Leurs cœurs étaient émus, comme aux yeux de la Grèce,
La victime qu'une déesse
Vint ravir à l'Aulide, à Calchas, au tombeau.

Ah! si des douleurs étrangères
D'une larme si noble humectent tes paupières
Et te font des destins accuser la rigueur,

Ceux qui souffrent pour toi, tu les plaindras peut-être;
Et les douleurs que tu fais naître
Ont-elles moins le droit d'intéresser ton cœur?

Troie, antique honneur de l'Asie,
Vit le prince expirant des guerriers de Mysie
D'un vainqueur généreux éprouver les bienfaits.
D'Achille désarmé la main amie et sûre
Toucha sa mortelle blessure,
Et soulagea les maux qu'elle-même avait faits.

A tous les instants rappelée,
Ta vue apaise ainsi l'âme qu'elle a troublée.
Fanny, pour moi ta vue est la clarté des cieux,
Vivre est te regarder, et t'aimer, te le dire;
Et quand tu daignes me sourire,
Le lit de Vénus même est sans prix à mes yeux.

VIII [1]

VERSAILLES [2]

O Versaille, ô bois, ô portiques,
Marbres vivants, berceaux antiques,
Par les dieux et les rois Elysée embelli,
A ton aspect, dans ma pensée,
Comme sur l'herbe aride une fraîche rosée,
Coule un peu de calme et d'oubli.

1. Édition 1819.
2. Titre donné par le premier éditeur.

Paris me semble un autre empire,
Dès que chez toi je vois sourire
Mes pénates secrets[1] couronnés de rameaux
D'où souvent les monts et les plaines
Vont dirigeant mes pas aux campagnes prochaines,
Sous de triples cintres d'ormeaux.

Les chars, les royales merveilles,
Des gardes les nocturnes veilles,
Tout a fui ; des grandeurs tu n'es plus le séjour :
Mais le sommeil, la solitude,
Dieux jadis inconnus, et les arts et l'étude,
Composent aujourd'hui ta cour.

Ah ! malheureux ! à ma jeunesse
Une oisive et morne paresse
Ne laisse plus goûter les studieux loisirs.
Mon âme, d'ennui consumée,
S'endort dans les langueurs. Louange et renommée
N'inquiètent plus mes désirs.

L'abandon, l'obscurité, l'ombre,
Une paix taciturne et sombre,
Voilà tous mes souhaits. Cache mes tristes jours,
Et nourris, s'il faut que je vive,
De mon pâle flambeau la clarté fugitive,
Aux douces chimères d'amours.

L'âme n'est point encor flétrie,
La vie encor n'est point tarie,

1. Voyez la notice biographique en tête du tome I.

Quand un regard nous trouble et le cœur et la voix.
Qui cherche les pas d'une belle,
Qui peut ou s'égayer ou gémir auprès d'elle,
De ses jours peut porter le poids.

J'aime; je vis. Heureux rivage!
Tu conserves sa noble image,
Son nom, qu'à tes forêts j'ose apprendre le soir,
Quand, l'âme doucement émue,
J'y reviens méditer l'instant où je l'ai vue,
Et l'instant où je dois la voir.

Pour elle seule encore abonde
Cette source, jadis féconde,
Qui coulait de ma bouche en sons harmonieux.
Sur mes lèvres tes bosquets sombres
Forment pour elle encor ces poétiques nombres,
Langage d'amour et des dieux.

Ah! témoin des succès du crime,
Si l'homme juste et magnanime
Pouvait ouvrir son cœur à la félicité,
Versailles, tes routes fleuries,
Ton silence, fertile en belles rêveries,
N'auraient que joie et volupté.

Mais souvent tes vallons tranquilles,
Tes sommets verts, tes frais asiles,
Tout à coup à mes yeux s'enveloppent de deuil.
J'y vois errer l'ombre livide
D'un peuple d'innocents qu'un tribunal perfide
Précipite dans le cercueil.

IX[1]

Mais la haineuse ingratitude
A taire les bienfaits seule met son étude.
La reconnaissance aux doux yeux,
Au souris caressant, à la longue mémoire,
Parle, et des dieux chérie, est l'amour et la gloire
Des mortels semblables aux dieux.

Quel fugitif, d'un pied colère,
Va renverser l'autel qui lui fut tutélaire?
Quel nageur sauvé du trépas
Brûle son bienfaiteur, le roseau du rivage?
Quel rossignol ne chante, à couvert de l'orage,
L'ormeau qui lui tendit les bras?

Ainsi pour ces molles prairies
Que Versaille, au retour des Pléiades fleuries[2],
Étendit sous mes pas errants;
Pour ces zéphyrs, l'ombre fraîche et secrète,
Dont il a du lion, sur ma douce retraite,
Tempéré les feux dévorants;

1. Édition de G. de Chénier.
2. Le manuscrit porte :

Que V... au retour des Pléiades fleuries.

L'auteur a écrit en marge de cette strophe :
Des Pl. Aratus v. 263. — Ce qui veut dire : des Pleïades, voyez Aratus, v. 263. Puis il cite ainsi les vers du poète grec :

αι μὲν ὁμῶς ὀλίγαι καὶ ἀφεγγέες, ἀλλ' ὀνομαστὰι
ἤρι (leur lever) καὶ εσπεριαι, ζεὺς δ' αἴτιος, εἰλίσσονται.

Ma muse en poétique offrande
Lui tressa l'amaranthe, immortelle guirlande
D'où vient donc, etc....[1]

X[2]

A CHARLOTTE DE CORDAY

Exécutée le 18 juillet 1793

Quoi! tandis que partout, ou sincères ou feintes,
Des lâches, des pervers, les larmes et les plaintes
Consacrent leur Marat parmi les immortels,
Et que, prêtre orgueilleux de cette idole vile,
Des fanges du Parnasse un impudent reptile
Vomit un hymne infâme au pied de ses autels[3],

ὁ σφισι καὶ θέρεος καὶ πείματος ἀρχομένοιο.
σεμαίνειν ἐκέλευσεν ἐπερχομένου τ' ἀρότοιο.
Et v. le scoliaste Théon, quoique interpolé.
Eratosth. Catart. V. πλειάς μεγίστην
δ' ἔχουσι δόξαν ἐντοις ἀνθρώποις επιστήμωνοῦσαι
καθ' ὥραν (de saison en saison).

1. Le manuscrit offre cette variante :

Ma lyre, naïve interprète,
Ainsi chanta V. (Versaille) et ma belle retraite
D'où vient donc... etc...

Le poète avait passé un trait vertical sur ces trois vers, et les avait refaits ensuite plus bas tels qu'ils sont. *(G de Chénier.)*

2. Édition 1819.

3. L'hymne de Xavier Audoin.

La vérité se tait! dans sa bouche glacée,
Des liens de la peur sa langue embarrassée
Dérobe un juste hommage aux exploits glorieux!
Vivre est-il donc si doux? De quel prix est la vie,
Quand, sous un joug honteux, la pensée asservie,
Tremblante au fond du cœur, se cache à tous les yeux?

Non, non, je ne veux point t'honorer en silence,
Toi qui crus par ta mort ressusciter la France
Et dévouas tes jours à punir des forfaits.
Le glaive arma ton bras, fille grande et sublime,
Pour faire honte aux dieux, pour réparer leur crime,
Quand d'un homme à ce monstre ils donnèrent les traits.

Le noir serpent, sorti de sa caverne impure,
A donc vu rompre enfin sous ta main ferme et sûre
Le venimeux tissu de ses jours abhorrés!
Aux entrailles du tigre, à ses dents homicides,
Tu vins redemander et les membres livides
Et le sang des humains qu'il avait dévorés!

Son œil mourant t'a vue, en ta superbe joie,
Féliciter ton bras et contempler ta proie.
Ton regard lui disait : « Va, tyran furieux,
Va, cours frayer la route aux tyrans tes complices.
Te baigner dans le sang fut tes seules délices,
Baigne-toi dans le tien et reconnais des dieux. »

La Grèce, ô fille illustre, admirant ton courage,
Épuiserait Paros pour placer ton image
Auprès d'Harmodius, auprès de son ami;

Et des chœurs sur ta tombe, en une sainte ivresse,
Chanteraient Némésis, la tardive déesse,
Qui frappe le méchant sur son trône endormi.

Mais la France à la hache abandonne ta tête.
C'est au monstre égorgé qu'on prépare une fête
Parmi ses compagnons, tous dignes de son sort.
Oh! quel noble dédain fit sourire ta bouche,
Quand un brigand, vengeur de ce brigand farouche,
Crut te faire pâlir aux menaces de mort!

C'est lui qui dut pâlir, et tes juges sinistres,
Et notre affreux sénat et ses affreux ministres,
Quand, à leur tribunal, sans crainte et sans appui,
Ta douceur, ton langage et simple et magnanime
Leur apprit qu'en effet, tout puissant qu'est le crime,
Qui renonce à la vie est plus puissant que lui.

Longtemps, sous les dehors d'une allégresse aimable,
Dans ses détours profonds ton âme impénétrable
Avait tenu cachés les destins du pervers.
Ainsi, dans le secret amassant la tempête,
Rit un beau ciel d'azur, qui cependant s'apprête
A foudroyer les monts et soulever les mers.

Belle, jeune, brillante, aux bourreaux amenée,
Tu semblais t'avancer sur le char d'hyménée;
Ton front resta paisible et ton regard serein.
Calme, sur l'échafaud, tu méprisas la rage
D'un peuple abject, servile et fécond en outrage,
Et qui se croit alors et libre et souverain.

La vertu seule est libre. Honneur de notre histoire,
Notre immortel opprobre y vit avec ta gloire;
Seule, tu fus un homme et vengeas les humains!
Et nous, eunuques vils, troupeau lâche et sans âme,
Nous savons répéter quelques plaintes de femme;
Mais le fer pèserait à nos débiles mains.

Non, tu ne pensais pas qu'aux mânes de la France
Un seul traître immolé suffit à sa vengeance,
Ou tirât du chaos ses débris dispersés.
Tu voulais, enflammant les courages timides,
Réveiller les poignards sur tous ces parricides,
De rapine, de sang, d'infamie engraissés[1].

Un scélérat de moins rampe dans cette fange.
La Vertu t'applaudit; de sa mâle louange
Entends, belle héroïne, entends l'auguste voix.
O Vertu, le poignard, seul espoir de la terre,
Est ton arme sacrée, alors que le tonnerre
Laisse régner le crime et te vend à ses lois.

XI[2]

STROPHE PREMIÈRE

O mon esprit! au sein des cieux,
Loin de tes noirs chagrins, une ardente allégresse

1. Strophe omise jusqu'ici par les éditeurs et relevée par M. Becq de Fouquières sur le texte fac-simile du manuscrit publié dans l'*Isographie des grands hommes* (deuxième édition).
2. Édition 1819.

Te transporte au banquet des dieux,
Lorsque ta haine vengeresse,
Rallumée à l'aspect et du meurtre et du sang,
Ouvre de ton carquois l'inépuisable flanc.
De là vole aux méchants ta flèche redoutée,
D'un fiel vertueux humectée,
Qu'au défaut de la foudre, esclave du plus fort,
Sur tous ces pontifes du crime,
Par qui la France, aveugle et stupide victime
Palpite et se débat contre une longue mort,
Lance ta fureur magnanime.

ANTISTROPHE PREMIÈRE

Tu crois, d'un éternel flambeau
Éclairant les forfaits d'une horde ennemie,
Défendre à la nuit du tombeau
D'ensevelir leur infamie.
Déjà tu penses voir, des bouts de l'univers,
Sur la foi de ma lyre, au nom de ces pervers,
Frémir l'horreur publique; et d'honneur et de gloire
Fleurir ma tombe et ta mémoire;
Comme autrefois tes Grecs accouraient à des jeux,
Quand l'amoureux fleuve d'Élide
Eut de traîtres punis vu triompher Alcide;
Ou quand l'arc Pythien d'un reptile fangeux
Eut purgé les champs de Phocide.

ÉPODE PREMIÈRE

Vain espoir! inutile soin!
Ramper est des humains l'ambition commune;
C'est leur plaisir, c'est leur besoin.
Voir fatigue leurs yeux; juger les importune;
Ils laissent juger la fortune,
Qui fait juste celui qu'elle fait tout-puissant.
Ce n'est point la vertu, c'est la seule victoire
Qui donne et l'honneur et la gloire :
Teint du sang des vaincus, tout glaive est innocent.

STROPHE DEUXIÈME

Que tant d'opprimés expirants
Aillent aux cieux enfin réveiller le supplice;
Que sur ces monstres dévorants
Son bras d'airain s'appesantisse;
Qu'ils tombent; à l'instant vois-tu leurs noms flétris,
Par leur peuple vénal leurs cadavres meurtris,
Et pour jamais transmise à la publique ivresse
Ta louange avec leur bassesse?
Mais si Mars est pour eux, leurs vertus, leurs bienfaits,
Sont bénis de la terre entière.
Tout s'obscurcit auprès de la splendeur guerrière;
Elle éblouit les yeux, et sur les noirs forfaits
Étend un voile de lumière.

ANTISTROPHE DEUXIÈME

Dès lors l'étranger étonné
Se tait avec respect devant leur sceptre immense,
Leur peuple à leurs pieds enchaîné,
Vantant jusques à leur clémence,
Nous voue à la risée à l'opprobre, aux tourments;
Nous, de la vertu libre indomptables amants.
Humains, lâche troupeau!... mais qu'importent au sage
Votre blâme, votre suffrage,
Votre encens, vos poignards, et de flux en reflux
Vos passions précipitées?
Il nous faut tous mourir. A sa vie ajoutées
Au prix du déshonneur, quelques heures de plus
Lui sembleraient trop achetées.

ÉPODE DEUXIÈME

Lui, grands dieux! courtisan menteur,
De sa raison céleste abandonner le faîte,
Pour descendre à votre hauteur!
En lui-même affermi, comme l'antique athlète,
Sur le sol où son pied s'arrête
Il reste inébranlable à tout effort mortel,
Et laisse avec dédain ce vulgaire imbécile,
Toujours turbulent et servile,
Flotter de maître en maître et d'autel en autel.

XII[1]

Un vulgaire assassin va chercher les ténèbres ;
Il nie, il jure sur l'autel ;
Mais nous, grands, libres, fiers, à nos exploits funèbres,
A nos turpitudes célèbres,
Nous voulons attacher un éclat immortel.

De l'oubli taciturne et de son onde noire
Nous savons détourner le cours.
Nous appelons sur nous l'éternelle mémoire ;
Nos forfaits, notre unique histoire,
Parent de nos cités les brillants carrefours[2].

O gardes de Louis, sous les voûtes royales
Par nos ménades déchirés,
Vos têtes sur un fer ont, pour nos bacchanales

1. Notice de Sainte-Beuve, 1839. Il s'agit de la fête du 14 juillet 1793.

2. Voici ce que porte le manuscrit :

Un vulgaire ass. ss. va chercher les ténèbres ;
Il nie, il jure sur l'autel ;
Mais nous, grands, libres, fiers, à nos exploits fun.,
A nos turp. t. d. célèbres
Nous voulons attacher un éclat imm.

De l'oubli tacit. et de son onde n.
Nous savons détour. le cours.
Nous appelons sur nous l'étern. m.m.;
Nos frf, notre unique hist.,
Parent de nos cités les brillants carrefours.

(*G. de Chénier*).

Orné nos portes triomphales.
Et ces bronzes hideux, nos monuments sacrés[1].

Tout ce peuple hébété que nul remords ne touche,
Cruel même dans son repos,
Vient sourire aux succès de sa rage farouche,
Et, la soif encore à la bouche,
Ruminer tout le sang dont il a bu les flots[2].

Arts dignes de nos yeux! pompe et magnificence
Dignes de notre liberté,
Dignes des vils tyrans qui dévorent la France,
Dignes de l'atroce démence
Du stupide David qu'autrefois j'ai chanté[3]!

1. M. G. de Chénier lit : « A ces bronzes hideux, » ce qui se comprend moins aisément.

2. Le texte du manuscrit est ainsi :

δορορορ.

O. g. — d. de L. Sous les voûtes royales
Par nos μαιναδ. déchirés,
Vos têtes sur un fer ont, pour nos bacch.,
Orné nos portes τριομφ.
A ces bronzes hideux, nos mon. m. sacrés.

Tout ce δημος hébété que nul rem. ne touche,
Cruel même dans son ἡσυχ.,
Vient sourire aux succès de sa r. f.
Et, la soif encore à la bouche,
Ruminer tout l'αἷμα dont il a bu les flots.

(G. de Chénier).

3 Ici s'arrête la publication de Sainte Beuve. Le reste est donné pour la première fois par M. G. de Chénier.

Le manuscrit porte :

Arts dignes de nos yeux! pompe et magnif.
Dignes de notre ἐλευθερία,

De Barca, du Niger les désertes arènes
Nourrissent cérastes ardents [1],
Tigres à l'œil de flamme, implacables hyènes.
Le bitume flotte en leurs veines;
Une rage homicide aiguillonne leurs dents.

A de tels compagnons votre juste message
Devait ouvrir votre cité.
Se jeter sur le faible est aussi leur courage.
Ils vivent aussi de carnage;
Voir du sang est aussi leur seule volupté.

Mais n'osez plus flétrir de votre ignare estime
Des mortels semblables aux dieux.
Dans leurs mâles écrits quel foudre magnanime
Tonne sur vous et sur le crime!
Ah! si le crime et vous pouviez baisser les yeux!...

XIII [2]

ÉCRIT A SAINT-LAZARE

. . . il demande du pain,
On lui donne du sang. Il voit tomber des têtes;
Il chante et ne sent plus la faim.

Dignes des vils τυρ. qui dév. la Fr.,
Dignes de l'atroce démence
Du stupide D. qu'autrefois j'ai chanté.
(G. de Chénier)

1. Vipères d'Égypte.
2. Édition 1819, sauf les trois premiers vers.

Byzance, mon berceau, jamais tes janissaires
Du musulman paisible ont-ils forcé le seuil?
Vont-ils jusqu'en son lit, nocturnes émissaires,
Porter l'épouvante et le deuil?

Son harem ne connaît, invisible retraite,
Le choix, ni les projets, ni le nom des vizirs.
Là, sûr du lendemain, il repose sa tête,
Sans craindre, au sein de ses plaisirs,

Que cent nouvelles lois qu'une nuit a fait naître,
De juges assassins un tribunal pervers,
Lancent sur son réveil, avec le nom de traître,
La mort, la ruine, ou les fers.

Tes mœurs et ton Coran sur ton sultan farouche
Veillent, le glaive nu, s'il croyait tout pouvoir,
S'il osait tout braver, et dérober sa bouche
Au frein de l'antique devoir.

Voilà donc une digue où la toute-puissance
Voit briser le torrent de ses vastes progrès.
Liberté qui nous fuis, tu ne fuis point Byzance;
Tu planes sur ses minarets.

XIV[1]

ÉCRIT A SAINT-LAZARE

Mon frère, que jamais la tristesse importune
Ne trouble ses prospérités!
Qu'il remplisse à la fois la scène et la tribune;
Que les grandeurs et la fortune
Le comblent de leurs biens qu'il a tant souhaités!

Que les muses, les arts, toujours d'un nouveau lustre
Embellissent tous ses travaux;
Et que, cédant à peine à son vingtième lustre,
De son tombeau la pierre illustre
S'élève radieuse entre tous les tombeaux!

Mais. . . . . .
Infortune, honnêtes douleurs,
Souffrance, des vertus superbe et chaste fille,
Salut. Mes frères, ma famille,
Sont tous les opprimés, ceux qui versent des pleurs;

Ceux que livre à la hache un féroce caprice;
Ceux qui brûlent un noble encens
Aux pieds de la vertu que l'on traîne au supplice,

1. Les deux premières strophes sont dans l'édition de 1819, mais à la deuxième personne, non à la troisième : *tes* prospérités,... *te* comblent..., etc. Les strophes suivantes ont été données pour la première fois par M. G. de Chénier. Elles changent bien le caractère du morceau.

Et bravent le sceptre du vice,
Ses caresses, ses dons, ses regards menaçants,

Ceux qui, devant le crime, idole ensanglantée,
N'ont jamais fléchi les genoux,
Et soudain, à sa vue impie et détestée,
Sentent leur poitrine agitée,
Et s'enflammer leur front d'un généreux courroux.

XV[1]

LA JEUNE CAPTIVE[2]

Saint-Lazare.

L'épi naissant mûrit de la faux respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été
Boit les doux présents de l'aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère; au noir souffle du nord

1. *Décade philosophique,* 30 nivose an III.

2. La jeune captive était une demoiselle Franquetot de Coigny, qui avait épousé le duc de Fleury en 1784 et qui, incarcérée à Saint-Lazare avec M. de Montrond, devint, après divorce, Mme de Montrond. Montrond et la citoyenne Franquetot (ex-duchesse de Fleury) furent effacés de la liste des prétendus conspirateurs moyennant une somme de cent louis en or. (Voy. la notice sur le procès d'André Chénier en tête des *Œuvres en prose.*)

Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain,
J'ai les ailes de l'espérance :
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.

Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille, et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin
Je veux achever ma journée.

O mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès encore a des asiles verts,
Les amours des baisers, les Muses des concerts;
Je ne veux point mourir encore.

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait, écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive;
Et secouant le faix de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

ÏAMBES

ÏAMBES

I[1]

« Sa langue est un fer chaud. Dans ses veines brûlées
Serpentent des fleuves de fiel. »
— J'ai, douze ans, en secret, dans les doctes vallées,
Cueilli le poétique miel.
Je veux un jour ouvrir ma ruche tout entière.
Dans tous mes vers on pourra voir
Si ma muse naquit haineuse et meurtrière.
Frustré d'un amoureux espoir,
Archiloque aux fureurs du belliqueux ïambe
Immole un beau-père menteur;
Moi, ce n'est point au col d'un perfide Lycambe
Que j'apprête un lacet vengeur.
Ma foudre n'a jamais tonné pour mes injures.
La patrie allume ma voix;
La paix seule aguerrit mes pieuses morsures;
Et mes fureurs servent les lois.
Contre les noirs Pithons et les hydres fangeuses
Le feu, le fer arment mes mains;
Extirper sans pitié les bêtes venimeuses,
C'est donner la vie aux humains.

1. Notice de Sainte-Beuve, 1839.

II [1]

Voûtes du Panthéon, quel mort illustre et rare
S'ouvre vos dômes glorieux?
Pourquoi vois-je David qui larmoie, et prépare
Sa palette qui fait des dieux?
O ciel! faut-il le croire! ô destins! ô fortune!...
O cercueil arrosé de pleurs!
O que ne puis-je ouir Barère à la tribune,
Gros de pathos et de douleurs!
Quelle nouvelle en France! et quel canon d'alarmes
Dans tous les cœurs a retenti!
Les fils des Jacobins leur adressent des larmes.
Brissot, qui n'a jamais menti,
Dit avoir vu dans l'air d'exhalaisons impures
Un noir nuage tournoyer,
Du sang, et de la fange, et toutes les ordures
Dont se forme un épais bourbier,
Et soutient que c'était la sale et vilaine âme
Par qui Marat avait vécu.
De ses jours florissants, par la main d'une femme.
Ce lien aimable est rompu!
Le Calvados en rit; mais la potence pleure.
Déjà par un fer meurtrier
Pelletier fut placé dans l'auguste demeure.
Marat vaut mieux que Pelletier.

1. Édition de G. de Chénier. A propos de la translation du corps de Marat au Panthéon.

Nul n'aima tant le sang, n'eut tant de soif des crimes.
Qu'on parle d'un vil scélérat,
Bien que Lacroix, Bourdon, soient des mortels sublimes,
Nous ne pensons tous qu'à Marat.
Il était né de droit vassal de la potence;
Il était son plus cher trésor.
Console-toi, gibet, tu sauveras la France!
Pour tes bras la Montagne encor
Nourrit bien des héros dans ses nobles repaires,
Le Gendre *élève de Caton*,
Le grand Collot d'Herbois, fier *patron* des galères,
Plus d'un Robespierre, et Danton,
Thuriot, et Chabot; enfin toute la bande;
Et club, commune, tribunal.
Mais qui peut les compter? Je te les recommande;
Tu feras l'appel nominal.
Pour chanter à ces saints de dignes litanies,
L'un demande Anacharsis Clotz;
L'autre veut Cabanis, ou d'autres grands génies;
Et qui Grouvelle, et qui Laclos.
Mais non, nous entendrons ces oraisons funèbres,
De la bouche du bon Garat;
Puis tu les enverras tous au fond des ténèbres
Lécher le c... du bon Marat.
Que la tombe sur vous, sur vos reliques chères,
Soit légère, ô mortels sacrés!
Pour qu'avec moins d'efforts, par les dogues vos frères,
Vos cadavres soient déchirés

Par le citoyen Archiloque Mastigophore.[1]

1. *Mastigophore,* qui porte un fouet.

III [1]

AUX MUSES [2]

On dit que le dédain froid et silencieux
Devint une ardente colère,
Lorsque le *Moniteur* vous eut mis sous les yeux
Le sot fatras du sot Barère [3] :
Qu'au Phœbus convulsif de l'ignare pédant,
De honte et de terreur troublées,
Votre front se souvint de ce Thrace impudent [4],
Qui vous eût toutes violées.
On dit plus : mais je sais combien chez nos plaisants
Grâce, pucelage et faconde
Exposent une belle à des bruits médisants;
Ils veulent que sur cet immonde,
Vous ayez, mais tout bas, aux effroyables sons
D'apostrophes trop masculines,
Joint: *pied-plat, gredin, cuistre*, et d'autres maudissons,
Peu faits pour vos lèvres divines;
Dignes de lui, d'accord; mais indignes de vous.
Ces gens n'ont point votre langage,
N'apprenez point le leur. Un ignoble courroux
Justifie un ignoble outrage.

1. Édition de G. de Chénier.
2. Composé dans les derniers jours du mois de janvier 1794.
3. Dans la séance du 7 pluviose.
4. Pyrène. Voy. l'histoire de Pyrène et des Muses dans une lettre de Racine à La Fontaine. Œuvres complètes de Racine, édition Saint-Marc Girardin et Louis Moland, t. VII, p. 392. Barère était député des Hautes-Pyrénées.

IV[1]

L'échafaud est pour eux une source féconde[2];
Ils se travaillent à l'envi
A lui trouver cent noms les plus gentils du monde.

L'un l'appelle la... l'autre la... Il rentre de ce spectacle. Il y mène sa femme et ceux de ses enfants qui ont été sages; les autres au retour quittent leur tambour et leurs jeux pour venir entendre. Il leur conte quelle mine il avait, etc... Tous trépignent de joie; on bénit... humanité héréditaire. Ceux qui l'ont vu sont l'objet de l'envie. Puis ils dorment contents... d'avoir vu couler aujourd'hui tant de... et la douce assurance d'en voir demain couler autant. Que Dieu les garde de mal; qu'à leur mort leur âme passe au corps des loups et des panthères, elle s'y trouvera bien mieux. Et pour moi j'ai voulu que leur noble mémoire allât faire vomir un jour l'érudit qui lira cet hymne de leur gibet, monument d'estime et d'amour[3].

Il est vrai, plats bavards, canaille inepte et lâche.
Vous êtes sujets du bâton,
. . . . . du bourreau, de la hache,
De l'infamie et de Couthon[4].

1. Édition de G. de Chénier.
2. André a écrit ces vers :

O σταυρός est pour eux une πηγή féconde.
(G. de Chénier).

3. Le manuscrit porte ces mots ainsi écrits en abrégé :

... qui lira cet hymne de leur gb. monum. d'est. et d'am.
(G. de Chénier).

4. L'auteur n'a mis que l'initiale C.

V[1]

Grâce à notre sénat, le ciel n'est donc plus vide!
De ses fonctions suspendu,
Dieu. . . . . .
Au siége éternel est rendu.
Il va reprendre en main les rênes de la terre.

Il faut espérer qu'après un exil de plusieurs mois il se conduira mieux... et que sa première marque de repentance sera de punir ses nouveaux adorateurs... Quoi! Dieu tout-puissant, tu souffres que de pareils personnages te louent et t'avouent! Tu endures la dérision avec laquelle ils te bravent, et croient que tu existes quand ils vivent!

Tu ne crains pas qu'au pied de ton superbe trône,
Spinosa, te parlant tout bas,
Vienne te dire encore : Entre nous, je soupçonne,
Seigneur, que vous n'existez pas.

Que croiront les mortels, quand ils verront que sous tes yeux, le nom de vertu est prononcé par des bouches qui...; de probité, par des bouches qui...; d'humanité, par des bouches qui...; et que tout est le sujet de leur basse et dérisoire hypocrisie!

Quoi! ton œil qui voit tout, sans les réduire en cendre,

pénètre dans les antres affreux, où les Carrier, les Lequinio, couchés sur des cadavres, rongent des ossements hu-

1. Édition de G. de Chénier. Composé à propos de la fête de l'Être suprême.

mains! Quoi! tu ne fais point éclater la foudre, lorsque des hommes entassés sont écrasés sous leurs prisons par l'explosion du canon! Tu contemples la Loire, le Rhône, la Charente...

Ton œil de leurs pensers sonde les noirs abîmes,
Ces lacs de soufre et de poisons,
Ces océans bourbeux où fermentent les crimes;
Que de ses plus ardents tisons

dévore la plus lâche Euménide... car tu n'es pas réduit comme nous, à reconnaître un Couthon à ses actions et à la bassesse de son affreux visage... Tu vois au lieu d'un cœur bouillir dans sa poitrine un fétide mélange de bitume, de rage, de haine pour la vertu, de vol, de calomnie... et de fange... d'où, par sa bouche impure s'exhale la mort des gens de bien, etc.[1]

. . . . . .

. . . . . .

Ils vivent cependant! et de tant de victimes
Les cris ne montent point vers toi!

1. La première rédaction de cette pièce continuait ainsi :

Et tu ne tonnes pas! et les cris de tant d'infortunés ne montent point jusqu'à toi! et tu laisses un pauvre diable de poète se charger de leur vengeance et tonner seul sur ces scélérats et sur l'horrible dicast... (tribunal) et jur... (jury), etc.

Ils croyaient se cacher dans leur bassesse obscure.

. . . . . .

Sur ses pieds inégaux l'epode vengeresse
Saura les atteindre pourtant.
Diamant ceint d'azur, Paros, œil de la Grèce,
De l'onde Égée astre éclatant!
Dans tes flancs où nature est sans cesse à l'ouvrage,
Pour le ciseau laborieux,
Germe et blanchit le marbre honoré de l'image
Et des grands hommes et des dieux.

C'est un pauvre poète, ô grand Dieu des armées!
Qui seul, captif, près de la mort,
Attachant à ses vers les ailes enflammées
De ton tonnerre qui s'endort,
De la vertu proscrite embrassant la défense,
Dénonce aux juges infernaux
Ces juges, ces jurés qui frappent l'innocence,
Hécatombe à leurs tribunaux.
Eh bien, fais-moi donc vivre, et cette horde impure
Sentira quels traits sont les miens!
Ils ne sont point cachés dans leur bassesse obscure :
Je les vois, j'accours, je les tiens!

... O Dieu, la vertu... *ta fille*
L'innocence, la probité, etc., *ta famille...*

Mais pour graver aussi la honte ineffaçable,
Paros de l'ïambe acéré
Aiguisa le burin brûlant, impérissable.
Fils d'Archiloque, fier André,
Ne détends point ton arc, fléau de l'imposture.
Que les passants pleins de tes vers,
Les siècles, l'avenir, que toute la nature
Crie à l'aspect de ces pervers :
« Hou, les vils scélérats! les monstres, les infâmes!
De vol, de massacres nourris!
Noirs ivrognes de sang, lâches bourreaux de femmes,
Qui n'égorgent point leurs maris ;
Du fils tendre et pieux, et du malheureux père
Pleurant son fils assassiné;
Du frère qui n'a point laissé dans la misère
Périr son frère abandonné.
Vous n'avez qu'une vie.. ô vampires,
Et vous n'expierez qu'une fois
Tant de morts, et de pleurs, de cendres, de décombres,
Qui contre vous lèvent la voix !

VI[1]

. . . . . .

Vingt barques, faux tissus de planches fugitives,
S'entr'ouvrant au milieu des eaux,
Ont-elles, par milliers, dans les gouffres de Loire
Vomi des Français enchaînés,
Au proconsul Carrier, implacable après boire,
Pour son passe-temps amenés?
Et ces porte-plumets, ces commis de carnage,
Ces noirs accusateurs Fouquiers,
Ces Dumas, ces jurés, horrible aréopage
De voleurs et de meurtriers,
Les ai-je poursuivis jusqu'en leurs bacchanales,
Lorsque, les yeux encore ardents,
Attablés, le bordeaux de chaleurs plus brutales
Allumant leurs fronts impudents,
Ivres et bégayant la crapule et les crimes,
Ils rappellent avec des ris,
Leurs meurtres d'aujourd'hui, leurs futures victimes;
Et parmi les chansons, les cris,
Trouvent deçà delà, sous leur main, sous leur bouche,
De femmes un vénal essaim,
Dépouilles du vaincu, transfuges de sa couche,
Pour la couche de l'assassin;
Car ce sexe ébloui de tout semblant de gloire,

1. Édition de G. de Chénier.

Né l'héritage du plus fort[1],
Quel que soit le vainqueur suit toujours la victoire;
D'une lèvre arbitre de mort
Étale le baiser, le brigue avec audace;
Et pour nulle oppressive main
Leur jupe n'est pesante, et l'épingle tenace
N'a de pointe autour de leur sein.
Le remords est, dit-on, l'enfer où tout s'expie.
Quel remords agite le flanc,
Tourmente le sommeil du tribunal[2] impie
Qui mange, boit, rote du sang ?
Car qui peut noblement de leur bande perverse
Rendre les attentats fameux?
Ces monstres sont impurs, la lance qui les perce
Sort impure, infecte comme eux[3].

VII[4]

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
Ouvre ses cavernes de mort,
Pâtres, chiens et moutons, toute la bergerie
Ne s'informe plus de son sort.

1. L'auteur a d'abord écrit :

Héritage-né *du plus fort.*

(G. de Chénier).

2. L'auteur a écrit : *dicastère.*

3. Ces deux vers et quelques traits des ïambes précédents avaient été cités par M. G. Guizot dans son cours du 3 février 1869.

4. Édition 1819

Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,
Les vierges aux belles couleurs
Qui le baisaient en foule et sur sa blanche laine
Entrelaçaient rubans et fleurs,
Sans plus penser à lui, le mangent s'il est tendre.
Dans cet abîme enseveli
J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.
Accoutumons-nous à l'oubli.
Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,
Mille autres moutons, comme moi,
Pendus aux crocs sanglants du charnier populaire,
Seront servis au peuple-roi.
Que pouvaient mes amis? Oui, de leur main chérie
Un mot à travers ces barreaux
Eût versé quelque baume en mon âme flétrie;
De l'or peut-être à mes bourreaux. .
Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.
Vivez, amis; vivez contents.
En dépit de - - soyez lents à me suivre [1].
Peut-être en de plus heureux temps
J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
Détourné mes regards distraits;
A mon tour aujourd'hui; mon malheur importune :
Vivez, amis; vivez en paix.

VIII [2]

J'ai lu qu'un batelier, entrant dans sa nacelle,
Jetait à l'eau son aviron;

1. Probablement, en dépit de Fouquier.
2. Édition de G. de Chénier.

J'ai lu qu'un écuyer noble et fier sur la selle,
Bien armé d'un double éperon,
D'abord ôtait la bride à son coursier farouche;
J'ai lu qu'un sage renommé,
Avant de s'endormir, dans le fond de sa couche
Plaçait un tison allumé;
J'ai lu que, pour franchir des routes difficiles,
Un Automédon pétulant
Enlevait les écrous des quatre orbes agiles
Qui roulaient sous son char brillant;
J'ai lu qu'un Actéon, à son tour, sur l'arène,
Assouvit la rage et la faim
De ses chiens, par lui seul, pour bien servir sa haine,
Accoutumés au sang humain.
L'Automédon meurtri devint un Hippolyte,
Le sage. . . . . .
... l'écuyer à pied descendit au Cocyte.
Le nocher. . . . . .
Un sot enfant jouait avec des grains de poudre
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
Un docte à grands projets rassembla des vipères,
Et leur prêchait fraternité.
Mais, déchiré bientôt par ce peuple de frères,
Il dit : — « Je l'ai bien mérité.
Un seul de ces serpents qui se cache sous l'herbe
Est terrible; et moi. . . . . .
Je les réunis tous. Je joins. . . . . superbe
Et l'audace aux mauvais penchants. »
J'ai lu maints autres faits, tous fort bons à redire;

Et tous ces beaux faits que j'ai lus,
Barnave, Chapelier, Duport les devaient lire :
Ceux-ci [1] ne lisent pas non plus.

IX [2]

. . . . . .

On vit ; on vit infâme. Eh bien? il fallut l'être;
L'infâme, après tout, mange et dort.
Ici, même en ces parcs où la mort nous fait paître,
Où la hache nous tire au sort,
Beaux poulets sont écrits; maris, amants sont dupes.
Caquetage, intrigues de sots.
On y chante; on y joue; on y lève des jupes;
On y fait chansons et bons mots;
L'un pousse et fait bondir sur les toits, sur les vitres,
Un ballon tout gonflé de vent,
Comme sont les discours des sept cents [3] plats bélitres,
Dont Barère est le plus savant [4].
L'autre court; l'autre saute; et braillent, boivent, rient,
Politiqueurs et raisonneurs;
Et sur les gonds de fer soudain les portes crient :
Des juges tigres nos seigneurs

1. Ceux-ci, c'est-à-dire ceux qui ont la faveur du peuple en ce moment.

2. Édition de G. de Chénier.

3. L'auteur a écrit *heftsad plats bélitres.*

4. L'auteur a désigné le nom de Barère par un caractère oriental. M. Becq de Fouquières a déchiffré avec beaucoup de sagacité les deux énigmes. Voy. *Documents nouveaux,* etc., p. 360 et suiv. La Convention était, en nombre rond, composée de sept cents membres.

Le pourvoyeur paraît. Quelle sera la proie
Que la hache appelle aujourd'hui?
Chacun frissonne, écoute; et chacun avec joie
Voit que ce n'est pas encor lui.
Ce sera toi demain, insensible imbécile.

X[1]

Mais quel est ce grand brun (décrit en quatre, six ou au plus huit vers)? ne l'ai-je pas connu jadis, le dos couvert de longs cheveux dont il poudrait les fauteuils de Damas, et ricanant et ne disant rien et ambitionnant le nom d'homme d'esprit, etc.? Et vraiment c'est H... C'est lui-même

Réputé Cicéron chez toute la bazoche
Et bel esprit chez les catins.

Oh! qu'il se rend bien justice quand il se met au dernier rang des valets, etc.

Tu te croyais trop vil pour avoir rien à craindre,
Et que je te ne verrais pas,
Et peut-être, en effet, il eût mieux valu feindre,
Et ne point descendre si bas.

ἔστω νῦν, θεῶν ὅρκος, etc.

Recevez tous ce serment, que je renonce à la paix, etc... que toute ma vie je combattrai, etc.

1. Édition de G. de Chénier.

XI[1]

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Animent la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaye encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour.
Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière.
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Ébranlant de mon nom ces longs corridors sombres[2],
Où seul, dans la foule à grands pas
J'erre, aiguisant ces dards persécuteurs du crime,
Du juste trop faibles soutiens,
Sur mes lèvres soudain va suspendre la rime ;
Et chargeant mes bras de liens,
Me traîner, amassant en foule à mon passage
Mes tristes compagnons reclus
Qui me connaissaient tous avant l'affreux message,
Mais qui ne me connaissent plus.

1. Édition 1819, complétée par M. G. de Chénier.
2. L'édition de 1819 terminait la pièce par ce vers ainsi écrit :

Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.

Eh bien! j'ai trop vécu. Quelle franchise auguste[1],
De mâle constance et d'honneur
Quels exemples sacrés doux à l'âme du juste,
Pour lui quelle ombre de bonheur,
Quelle Thémis terrible aux têtes criminelles,
Quels pleurs d'une noble pitié,
Des antiques bienfaits quels souvenirs fidèles,
Quels beaux échanges d'amitié
Font digne de regrets l'habitacle des hommes?
La peur blême et louche est leur Dieu,
La bassesse, la fièvre[2]... Ah! lâches que nous sommes!
Tous, oui, tous. Adieu, terre, adieu,
Vienne, vienne la mort! que la mort me délivre!...
Ainsi donc, mon cœur abattu
Cède au poids de ses maux! — Non, non, puissé-je vivre,
Ma vie importe à la vertu.
Car l'honnête homme enfin, victime de l'outrage,
Dans les cachots, près du cercueil,
Relève plus altiers son front et son langage,
Brillant d'un généreux orgueil.
S'il est écrit aux cieux que jamais une épée
N'étincellera dans mes mains;
Dans l'encre et l'amertume une autre arme trempée
Peut encor servir les humains.
Justice, vérité, si ma main, si ma bouche,
Si mes pensers les plus secrets

1. L'édition de 1819 commençait ici une nouvelle pièce en ces termes :

Que promet l'avenir? Quelle franchise auguste.

2. L'auteur avait écrit d'abord .

Le désespoir, la fièvre, etc.

Ne froncèrent jamais votre sourcil farouche;
Et si les infâmes progrès,
Si la risée atroce, ou, plus atroce injure,
L'encens de hideux scélérats,
Ont pénétré vos cœurs d'une large blessure.
Sauvez-moi. Conservez un bras
Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge.
Mourir sans vider mon carquois!
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux barbouilleurs de lois!
Ces vers cadavéreux de la France asservie,
Égorgée! ô mon cher trésor,
O ma plume, fiel, bile, horreur, dieux de ma vie!
Par vous seuls je respire encor[1],
Comme la poix brûlante agitée en ses veines
Ressuscite un flambeau mourant.
Je souffre; mais je vis. Par vous, loin de mes peines.
D'espérance un vaste torrent
Me transporte. Sans vous, comme un poison livide,
L'invisible dent du chagrin,
Mes amis opprimés, du menteur homicide
Les succès, le sceptre d'airain,
Des bons proscrits par lui la mort ou la ruine,
L'opprobre de subir sa loi,
Tout eût tari ma vie, ou contre ma poitrine
Dirigé mon poignard. Mais quoi!
Nul ne resterait donc pour attendrir l'histoire[2]

1. L'édition de 1819 s'arrêtait ici

2. Elle reprenait avec ce vers ainsi écrit :

Quoi! nul ne restera pour attendrir l'histoire!

Sur tant de justes massacrés!
Pour consoler leurs fils, leurs veuves, leur mémoire!
Pour que des brigands abhorrés
Frémissent aux portraits noirs de leur ressemblance,
Pour descendre jusqu'aux enfers
Nouer le triple fouet, le fouet de la vengeance
Déjà levé sur ces pervers!
Pour cracher sur leurs noms, pour chanter leur supplice!
Allons, étouffe tes clameurs;
Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.
Toi, vertu, pleure si je meurs.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

MÉLANGES LITTÉRAIRES

I

NOTE DE LECTURE[1]

J'ai lu hier, 1er février 1786, un roman qui vient de paraître, nommé *Caroline de Lichtfield*, et qu'on dit fait par une dame de Lausanne. Il n'est pas très-bien écrit; mais c'est un de ces ouvrages charmants qui vous rendent la vertu si aimable et vous affermissent dans le vœu d'être homme de bien. Je me rappellerai toujours avec plaisir les émotions douces et délicieuses que m'ont fait éprouver mille détails pleins de vérité, de naïveté, de grâce, de délicatesse, dont fourmille ce petit ouvrage. — J'en voudrais connaître l'auteur...[2]

II[3]

London, Covent-Garden, hood's tavern.

Vendredi, 3 avril 1789, à 7 heures du soir.

Comme je m'ennuie fort ici, après y avoir assez mal dîné, et que je ne sais où aller attendre l'heure de se présenter dans quelque société, je vais tâcher de

1. Publiée par M. G. de Chénier, 1874.
2. Mme de Montolieu.
3. Publié dans l'édition de 1819.

laisser fuir une heure et demie sans m'en apercevoir, en barbouillant un papier que j'ai demandé. Je ne sais absolument point ce que je vais écrire, je m'en inquiète peu. Quelque absurde et vide et insignifiant que cela puisse être (et cela ne saurait guère l'être autant que la conversation de deux Anglais qui mangent à une table à côté de moi, et qui écorchent de temps en temps quelques mots de français afin de me faire voir qu'ils savent ou plutôt qu'ils ne savent pas ma langue), je reverrai peut-être un jour cette rapsodie, et je ne me rappellerai pas sans plaisir (car il y en a à se rappeler le passé) la triste circonstance qui m'a fait dîner ici tout seul.

Ceux qui ne sont pas heureux aiment et cherchent la solitude. Elle est pour eux un grand mal encore plus qu'un grand plaisir : alors le sujet de leur chagrin se présente sans cesse à leur imagination, seul, sans mélange, sans distraction; ils repassent dans leur mémoire, avec larmes, ce qu'ils y ont déjà repassé cent fois avec larmes; ils ruminent du fiel; ils souffrent des souffrances passées et présentes; ils souffrent même de l'avenir; car, quoique un peu d'espérance se mêle toujours au milieu de tout, cependant l'expérience rend méfiant, et cette inquiétude est un état pénible. On s'accoutume à tout, même à souffrir. — Oui, vous avez raison, cela est bien vrai. — Si cela n'était pas vrai, je ne vivrais pas, et vous qui parlez, vous seriez peut-être mort aussi; mais cette funeste habitude vient d'une cause bien sinistre: elle vient de ce que la souffrance a fatigué la tête et a flétri l'âme. Cette habitude n'est qu'un total affaiblis-

sement : l'esprit n'a plus assez de force pour peser chaque chose et l'examiner sous son juste point de vue, pour en appeler à la sainte nature primitive, et attaquer de front les dures et injustes institutions humaines; l'âme n'a plus assez de force pour s'indigner contre l'inégalité factice établie entre les pauvres humains, pour se révolter à l'idée de l'injustice, pour repousser le poids qui l'accable. Elle est dégradée, descendue, prosternée; elle s'accoutume à souffrir, comme les morts s'accoutument à supporter la pierre du tombeau, car ils ne peuvent pas la soulever. Voilà ce que c'est que s'accoutumer à tout, même à souffrir. Dieu préserve mes amis de cette triste habitude! Les petits chagrins rendent tendre; les grands rendent dur et farouche. Les uns cherchent la société, les distractions, la conversation des amis; les autres fuient tout cela : car ils savent que tout cela n'a aucun pouvoir à les consoler, et ils trouvent injuste d'attrister les autres, surtout inutilement pour soi-même. Peut-être aussi ont-ils quelque pudeur de laisser voir à l'amitié qu'elle-même et son doux langage, et son regard caressant, et des serrements de main, ne peuvent pas guérir toutes les plaies; et cependant la vue et les soins de mes amis m'ont toujours fait du bien, même s'ils ne m'ont pas entièrement guéri.

Mais ici je suis seul, livré à moi-même, soumis à ma pesante fortune, et je n'ai personne sur qui m'appuyer. Que l'indépendance est bonne! Heureux celui que le désir d'être utile à ses vieux parens et à toute sa famille ne force pas à renoncer à son honnête et

indépendante pauvreté! Peut-être un jour je serai riche : puisse alors le fruit de mes peines, de mes chagrins, de mon ennui, épargner à mes proches le même ennui, les mêmes chagrins, les mêmes peines! Puissent-ils me devoir d'échapper à l'humiliation! Oui, sans doute l'humiliation. Je sais bien qu'il ne m'arrive rien dont mon honneur puisse être blessé. Je sais bien aussi que rien de pareil ne m'arrivera jamais, car cette assurance-là ne dépend que de moi seul; mais il est dur de se voir négligé, de n'être point admis dans telle société qui se croit au-dessus de vous; il est dur de recevoir, sinon des dédains, au moins des politesses hautaines; il est dur de sentir... — Quoi? qu'on est au-dessous de quelqu'un? — Non; mais il y a quelqu'un qui s'imagine que vous êtes au-dessous de lui. Ces grands, même les meilleurs, vous font si bien remarquer en toute occasion cette haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes! Ils affectent si fréquemment de croire que la supériorité de la fortune tient à celle de leur mérite! Ils sont bons si durement! Ils mettent tant de prix à leurs sensations et à celles de leurs pareils, et si peu à celles de leurs prétendus inférieurs! Si quelque petit chagrin a effleuré la vanité d'un de ceux qu'ils appellent leurs égaux, ils sont si chauds, si véhéments, si compatissants! Si une cuisante amertume a déchiré le cœur de tel qu'ils appellent leur inférieur, ils sont si froids, si secs! Ils le plaignent d'une manière si indifférente et si distraite! comme les enfants qui n'ont point de peine à voir mourir une fourmi, parce qu'elle n'a point de rapport à leur espèce.

Je ne puis m'empêcher de rire intérieurement, lorsque dans ces belles sociétés je vois de fréquents exemples de cette sensibilité distinctive, et qui ne s'attendrit qu'après avoir demandé le nom. Les femmes surtout sont admirables pour cela : dès qu'un prince, qu'elles ont rencontré au bal, dès qu'un grand, qui est leur intime ami, car elles ont dîné avec lui deux fois, est malade ou affligé pour avoir perdu une place ou un cheval, elles y prennent tant de part; elles déplorent son malheur de si bonne foi! elles se récrient si pathétiquement! et véritablement elles croient être au désespoir; car, presque toutes étant dépourvues de la sensibilité franche et vraie et naïve, elles croient que ces singeries et ces vaines simagrées sont en effet ce que l'on entend par ce nom.

Allons, voilà une heure et demie de tuée ; je m'en vais. Je ne sais plus ce que j'ai écrit, mais je ne l'ai écrit que pour moi : il n'y a ni apprêt ni élégance. Cela ne sera vu que de moi; et je suis sûr que j'aurai un jour quelque plaisir à relire ce morceau de ma triste et pensive jeunesse. Puisse un jour tout lecteur en avoir autant à lire ce que j'aurai écrit pour tous les lecteurs !

III [1]

SUR LA PEINTURE D'HISTOIRE

Ce 20 mars 1792

Quoique l'état de douleur et d'anxiété où se trouve dans ces moments la chose publique ne semble guère permettre à des citoyens de s'occuper et d'occuper les autres de dissertations sur la peinture, je pense que plusieurs lecteurs se plairont, ainsi que moi, à distraire un instant leurs regards de beaucoup d'objets affligeants, et trouveront bon que je réponde quelques mots aux Observations insérées dans le *Supplément au Journal de Paris*, du dimanche 18. Elles ont rapport aux tableaux demandés, d'après un décret de l'Assemblée constituante, pour représenter aux yeux des Français le Roi acceptant l'acte constitutionnel.

« Cet ouvrage intéressant semblait, dit l'Observateur, être destiné à quelqu'un de nos plus célèbres artistes dans le genre du portrait, et en effet, madame Guyard vient d'en être chargée, etc. » Je ne cite les paroles où cette dame est nommée, que pour avoir l'occasion de rendre hommage moi-même à ses talents. Mais j'oserai dire à l'Observateur que cette distinction, déjà reçue depuis longtemps entre les peintres de portrait et les peintres d'histoire, est ce

1. Inséré dans le *Supplément* 35 du *Journal de Paris* de l'année 1792.

qu'il y a au monde de plus futile et de plus étranger à l'esprit et à la perfection de l'art. Ceux qu'on appelait, il y a soixante ans, des *peintres de portraits*, étaient, à très-peu d'exceptions près, de véritables charlatans qui ne savaient qu'étourdir les yeux par des attitudes forcées, et, pour ainsi dire, emphatiques; par des figures raides, sans grâce, sans naturel, perdues dans un amas d'ornements sans goût et dans des draperies immenses, dont aucune raison ne déterminait les plis vastes et confus.

Que si l'on dit que cette manière n'est pas de l'essence des portraits et que rien n'empêche de les peindre avec vérité, je réponds qu'alors la distinction ne signifie plus rien, puisqu'elle se réduit à dire qu'un peintre est *peintre de portraits,* lorsqu'il peint des *portraits;* car la vérité, la simplicité, la naïveté ne sont pas autres pour un peintre de portraits que pour un peintre d'histoire. Elles sont l'essence de tous les tableaux où il entre des figures; et même comme les peintres qui traitent des sujets historiques sont obligés de faire agir plusieurs figures ensemble, et que leur succès par conséquent dépend d'une justesse d'expression qui ne laisse rien de gêné, de vague ni d'incohérent dans leur ouvrage, il est clair que plus ils ont réussi dans ce genre, plus ils doivent être exercés à saisir sur la nature vivante ces traits presque imperceptibles qui rendent un portrait parfait.

Et c'est ce qui est confirmé par les exemples. Quelque opinion qu'on puisse avoir du style historique des peintres flamands, toujours est-il vrai que Rubens et Van Dyck, son élève, qui ont fait de si beaux por-

traits, étaient des peintres d'histoire. Du temps de la renaissance et de la perfection de l'art, cette distinction n'était pas même connue; sous les Médicis, dans le plus beau siècle des arts et des lettres modernes, Corrège, Michel-Ange et le grand Raphaël lui-même laissèrent des portraits qui les auraient illustrés, si de beaucoup plus grands ouvrages n'avaient empêché de s'occuper des moindres. Le Titien a conservé sa réputation dans les deux genres. Et pour citer un exemple reconnu au dernier salon, *Brutus*, *Socrate*, les *Horaces*, n'empêchaient pas même d'admirer un portrait sorti du pinceau de David.

Le tableau proposé sera toujours un tableau historique, que l'on traitera d'une manière ou d'une autre, poétiquement ou sans poésie, et qui n'admettra jamais que la distinction du bon et du mauvais.

L'Observateur s'élève contre l'injustice d'admirer un grand artiste exclusivement à tous les autres, et je suis en cela fort de son avis; mais je ne puis plus en être, et je doute que la postérité en soit, lorsqu'il ajoute que « M. Vincent marche le rival de M. David dans la carrière. » Je ne connais point M. Vincent; je vois tous ceux qui le connaissent parler de son caractère avec estime; j'honore beaucoup ses talents; je le prie de n'attribuer qu'au désir de le voir travailler de plus en plus à la perfection d'un art dans lequel il a obtenu une si juste gloire, le peu de remarques que je vais me permettre ici.

Des ouvrages de cet artiste que cite l'Observateur, deux seulement sont assez présents à ma mémoire

pour que je puisse en parler. *Les Filles de Crotone devant Zeuxis* ont-elles bien l'expression qu'elles devaient avoir? ont-elles ce mélange de pudeur joint à un peu d'orgueil d'avoir été choisies pour représenter la beauté même? Ces vierges grecques ont-elles rien de ces formes grecques que les médailles, les sculptures, les peintures antiques nous ont transmises avec certitude? ont-elles dans leurs attitudes, dans leurs draperies, cette simplicité naive qui plaît et attache. Et un manque de grâces chez elles, et l'extrême froideur du peintre assis, qui semble attendre avec ennui qu'on soit prêt pour qu'il commence, n'ôtent-ils pas à ce sujet tout ce qu'il avait d'aimable et de séduisant?

La *Clémence d'Auguste* semble-t-elle un tableau qui parte de l'âme? La figure de Cinna, extrêmement ignoble, n'a-t-elle pas une attitude forcée, une expression grimaçante, chargée et presque inintelligible? Et l'empereur, au lieu d'être gravement assis comme s'il donnait audience, ne devrait-il pas avoir sur la bouche et dans les yeux ce sourire indulgent et caressant d'un homme outragé qui pourrait se venger, et qui pardonne et veut devenir ami? Enfin, n'y a-t-il pas dans tout cela une certaine pompe factice et théâtrale qui n'est pas de la noblesse?

Quant à M. David, quoiqu'il y eût une véritable injustice à humilier tous les autres artistes devant lui, il y en aurait, ce me semble, une aussi grande à lui contester le titre de chef de notre école, que son génie et ses travaux lui ont acquis déjà même chez les étrangers. Élevé par M. Vien, qui avait conservé

un goût sage et pur au milieu des extravagances de Boucher et de ses contemporains, il a mûri, il a nourri ce que la nature lui avait donné de grands talents, par l'étude constante des chefs-d'œuvre d'Italie, et surtout de ses magnifiques restes de sculpture antique échappés, je ne sais comment, au temps, aux barbares et aux fureurs du christianisme, pour venir former Le Poussin et l'École romaine. Ce n'est point là, sans doute, qu'il trouve ses grandes pensées ; le vieil Horace armant ses trois enfants, et son petit-fils, âgé de cinq ans, se mordant la lèvre et contemplant ce spectacle avec une sorte d'envie ; Brutus seul dans sa famille et comme exilé dans sa maison, et ne trouvant d'asile qu'à l'ombre de la déesse à qui il vient de faire de si grands sacrifices ; Socrate continuant son discours et tendant le bras au hasard pour recevoir la ciguë ; le Serment du Jeu de paume, une des plus belles compositions qu'aient enfantées les arts modernes, dans laquelle une multitude de figures, animées d'un même sentiment, concourent à une même action, sans confusion et sans monotonie : tout cela n'appartient sans doute qu'à l'âme et au génie de l'artiste. Mais ce qui est en grande partie produit par l'étude des modèles dont nous venons de parler, c'est la grandeur et la majesté des compositions ; la finesse et la vérité exquises des expressions, variées suivant l'âge et le sexe ; la fidélité dans tous les détails, et cette beauté de formes, cette simplicité facile dans les draperies, cette naïveté à la fois touchante et austère, et ces grâces franches et nobles qui sont de tous les temps et de tous les lieux.

Presque tous les tableaux qui paraissent depuis plusieurs années, même les moins bons, semblent cependant faits avec l'intention de se rapprocher de cette excellente manière, redevenue nouvelle, et manifestent par là l'utile influence que cet habile homme exerce sur notre École; et c'est une obligation de plus que lui ont les arts, puisque, outre les chefs-d'œuvre qu'il produit lui-même, tous les émules qui veulent le suivre rentrent sur ses pas dans la seule route qui ait mené jadis et qui puisse mener encore au grand et au vrai, qui sont le beau dans les arts.

Si je ne me suis pas conformé à l'usage de ne rendre justice aux hommes de talent qu'après leur mort, je l'ai fait moins encore par le désir de louer un grand artiste, que par celui d'inviter les hommes qui pensent et qui aiment les arts à en examiner les véritables principes.

Je terminerai par une réflexion qui s'applique à beaucoup d'objets. Ce n'est point chez ceux des artistes qui ne sont qu'hommes de métier; ce n'est point dans les ateliers où les jeunes gens étudient le mécanisme de la peinture, que l'on apprend à sentir et à juger les beautés et le but de cet art divin. Une foule d'hommes sortent de là, dont la main est très-capable de couvrir une toile de couleurs harmonieuses, mais dont l'esprit est incapable de concevoir un tableau. Aussi de tout temps y a-t-il eu peu de peintres pour ceux qui ne louent qu'après avoir senti, et qui ne sentent que lorsque la simplicité de la composition, la pureté des formes, la naïveté des mouvements ont produit cette *expression complète,*

cette parfaite représentation de la vie humaine, qui émeut l'âme et qui entraîne l'esprit. L'observation de la nature physique et morale, l'étude et l'expérience des passions humaines, cette sûreté et cette finesse de sensations qu'on appelle le *goût*, la lecture des poètes, voilà ce qui enseigne à connaître et apprécier cette autre espèce de poésie destinée à rappeler sans cesse à l'émulation des hommes la mémoire des belles actions et des grands talents, en faisant vivre jusqu'aux traits des mortels que l'on aime ou que l'on admire; et, sous ce point de vue, la peinture est digne d'intéresser l'attention des législateurs et des sages, autant qu'elle doit, par la douceur de ses prestiges et la fécondité de ses ressources, faire à jamais les délices des âmes passionnées, des imaginations faciles et des esprits justes et cultivés.

A. C.

IV[1]

PRÉFACE D'UN OUVRAGE POLITIQUE

Au reste, quelque jugement qu'on porte de cet écrit, je suis sûr qu'au moins on n'accusera l'auteur d'aucunes préventions injustes. Je me suis cité à mon tribunal, et je suis convenu avec moi-même que dans cet ouvrage, ainsi que dans tous ceux que j'ai osé mettre au jour, j'ai exprimé ma pensée toute

1. Publié dans l'édition des *Œuvres en prose* de 1840.

nue et telle enfin qu'elle était née dans mon esprit, sans que l'engoûment ou l'envie l'aient fait pencher d'aucun côté, ou aient altéré mon jugement. J'ai tâché de conserver un œil sain et incorruptible, afin qu'étudiant chaque chose en elle-même et dans tous ses rapports extérieurs, et aussi dans tous les rapports extérieurs qui l'attachent à d'autres choses, je pusse en prendre et en donner une idée vraie et fidèle. J'ai même, précaution à laquelle je n'étais point obligé, j'ai chassé de mon cœur tous les mouvements de colère et d'aversion qu'éprouve un honnête homme à la vue ou à la lecture des excès et des injustices sans nombre de plusieurs Corps et de plusieurs particuliers. J'ai eu soin que ce sentiment, subit et involontaire, n'influât en rien sur mon style, et ne perçât point dans mon expression, ne voulant écrire seulement que ce qui est arrivé, et comment cela est arrivé. Je ne me suis point fait le ministre des haines ni des intérêts de personne; je n'ai point eu d'égard aux prétentions iniques, aux usurpations, aux préjugés qui flétrissent ce qui ne doit point être flétri. Sans intérêt moi-même, nulle passion, nul amour-propre n'a pu me fasciner la vue. Galba, Othon, Vitellius, ne me sont connus ni par bienfait ni par injure[1].

Je désire que tous ceux qui liront ce livre et tous ceux qui le jugeront sans le lire, sachent aussi bien se dépouiller d'eux-mêmes, c'est-à-dire de leurs projets,

1. Citation de Tacite, liv. I : « Mihi Galba, Otho, Vitellius nec beneficio nec injuria cogniti. »

de leur famille, de leur argent, de leurs places ; qu'ils ne m'accusent point de mensonge parce que je n'ai point voulu mentir pour eux ; qu'ils ne feignent point d'appeler la *vérité,* ce qu'ils ont intérêt qu'on prenne pour la vérité. Pour moi, j'ai dit ce qui m'a semblé être elle, avec franchise et candeur, aussi éloigné de flatter que d'offenser, désirant peu les suffrages, redoutant peu les critiques, très-permises et trop justes peut-être si elles attaquent mon ouvrage ; méprisables et peu dangereuses si elles ne s'en tiennent point là. Enfin mon plus cher désir, en composant cet écrit, a été (puissé-je l'avoir rempli) de faire trouver à mes lecteurs, que si une créature étrangère à l'espèce humaine, un habitant d'un autre globe, s'occupant néanmoins des hommes et les étudiant, eût voulu écrire d'eux et de leurs institutions, son ouvrage ne pourrait point être fait dans un autre esprit que le mien ; que la postérité, en le lisant, y cherche vainement qui j'étais, où j'ai vécu, à quel Corps, à quel parti j'ai pu tenir, et que la tranquillité modeste et hardie de mon style et de mes pensées lui fasse imaginer même que j'écrivais sans doute dans un de ces siècles heureux où, pour citer encore un de mes auteurs favoris[1], on est libre de penser ce que l'on veut et d'écrire ce que l'on pense.

1. Tacite, I : « Rara temporum felicitate, ubi sentire quæ velis et quæ sentias dicere licet. »

V[1]

PREMIER CHAPITRE D'UN OUVRAGE SUR LES CAUSES ET LES EFFETS DE LA PERFECTION ET DE LA DÉCADENCE DES LETTRES.

Il n'y a de bonheur pour aucune espèce vivante, qu'à suivre ce à quoi la nature la destine. Les hommes, d'après la perfection de leur voix et de leurs organes, et leur inquiétude à chercher toujours quelque chose, à se dégoûter du présent, à s'étendre en tout sens, à s'élancer en de nouvelles idées, et à laisser des vestiges de leur existence, doivent sentir que la nature ne les a point créés pour ne connaître que les soins et les appétits de la vie animale, comme les bêtes, mais pour agir d'esprit non moins que de corps et pour vivre ensemble.

Nulle société ne pouvant durer sans l'équité et la justice, elle les a faits capables de moralité dans leurs actions; ils sont donc composés de raison et de passions. Les unes, mal dirigées, aveuglent et perdent l'autre; mais quand les unes sont réglées par des mœurs saines et de bonnes lois, et que l'autre reste libre et vraie, alors la raison nous fait juger ce qui est bon et utile, et les passions nous échauffent d'un amour avide pour ce qui est beau et illustre. Quelques-uns, plus grands que tous, n'ont que le pur enthousiasme de la vertu; d'autres y joignent le

1 Publié dans l'édition de 1819.

désir de la gloire. De ce désir ou de celui d'être utile naît l'émulation, source de mille biens dans toute société bien ordonnée, puisqu'alors elle aiguillonne chaque homme à se montrer parfait dans la vertu, et le meilleur entre les bons. Ce sentiment est bien loin de l'envie ; car il est fondé sur la conscience de ses talents et de sa probité, et sur l'estime qu'on fait d'autrui; et l'envie est un aveu d'impuissance et d'infériorité.

Deux choses étant plus que les autres le fruit du génie et du courage, et ordinairement de tous deux, mènent plus souvent à la vraie gloire : ce sont les grandes actions qui soutiennnent la chose publique, et les bons écrits qui l'éclairent. Bien faire est ce qui peut le plus rendre un homme grand; bien dire n'est pas non plus à dédaigner; et souvent un bon livre est lui-même une bonne action; et souvent un auteur sage et sublime, étant la cause lente de saines révolutions dans les mœurs et dans les idées, peut sembler avoir fait lui-même tout ce qu'il fait faire de bien. Mais dans les commencements des républiques, la vertu étant encore un peu rude et agreste, et chacun ne veillant qu'à s'établir sûrement, à travailler sa terre, à maintenir sa famille, à protéger le pays par le glaive, on ne songeait point aux lettres, on s'évertuait chez soi, on suait à l'armée; avec peu d'expérience on n'avait que peu à dire dans la place publique; on laissait de hauts faits à narrer, sans s'occuper de narrer ceux d'autrui; et pour toutes lettres, on chantait et on se transmettait de bouche des poésies chaudes et populaires, toujours le pre-

mier fruit de l'imagination humaine, où les rhythmes harmonieux et les vives descriptions de guerres patriotiques et de choses saintes et primitives, exaltaient la pensée et enflammaient le courage. Puis, quand, les établissements fixés, les fortunes assurées, les ennemis chassés, on goûta le loisir et l'abondance, les arts de la paix naquirent en foule. Le temps et les révolutions étrangères ou domestiques avaient éclairé sur plus d'objets : on chercha la célébrité par les monuments de l'esprit. On trouva juste de donner et d'obtenir l'immortalité pour récompense du mérite ; on raconta d'autrui avec enthousiasme, ou de soi avec fidélité ; et joignant, pour le bien public, celle-ci aux autres institutions salutaires, les poètes, par leurs peintures animées, les orateurs, par leurs raisonnements pathétiques, les historiens, par le récit des grands exemples, les philosophes, par leurs discussions persuasives, firent aimer et connaître quelques secrets de la nature, les droits de l'homme et les délices de la vertu.

Certes, alors les lettres furent augustes et sacrées, car elles étaient citoyennes. Elles n'inspiraient que l'amour des Lois, de la Patrie, de l'Égalité, de tout ce qui est bon et admirable ; que l'horreur de l'injustice, de la tyrannie, de tout ce qui est haïssable et pernicieux ; et l'art d'écrire ne consistait point à revêtir d'expressions éblouissantes et recherchées des pensées fausses ou frivoles, ou point de pensées du tout, mais à avoir la même force, la même simplicité dans le style que dans les mœurs, à parler comme on pensait, comme on vivait, comme

on combattait. Alors aussi les lettres furent honorées, car elles méritaient de l'être. On se plut à révérer des hommes qu'on voyait travailler dans les travaux communs, et travailler encore quand les autres se reposaient; se distinguer de leurs citoyens par un talent de plus; veiller sur les dangers encore lointains; lire l'avenir dans le passé; employer leur étude, leur expérience, leur mémoire, au salut public; aussi vaillants que les autres et plus éclairés, servir la Patrie par la main et par le conseil. Comme ils étaient respectables, ils furent respectés, et ils devenaient magistrats, législateurs, capitaines.

Les choses furent ainsi tant que l'on conserva les bonnes institutions, qu'il n'y eut parmi les hommes d'inégalité que de mérite, et que les talents, le travail et une vie innocente menaient à tout ce qu'un citoyen peut désirer justement. Bientôt, lorsque l'avarice, la mollesse, la soif de dominer et les autres pestes qui précipitent les choses humaines, eurent perverti le bon ordre et corrompu la République; qu'un petit nombre se partagea tout; que les ancêtres et les richesses se mirent au-dessus des lois; que les nations purent se vendre et s'acheter, et que la bassesse des uns et l'insolence des autres se liguèrent pour que la vertu pauvre fût obscure et méprisée, elle fut contrainte à se replier sur soi-même et à tirer d'elle seule son éclat et sa vengeance. Alors donc, plus qu'auparavant, des hommes vécurent uniquement pour les lettres. Exclus de l'honneur de bien faire, ils se consolèrent dans la gloire de bien dire. Des écrivains employèrent une éloquence véhémente

à rappeler les antiques institutions, à tonner sur les vices présents, à servir au moins la postérité, à pleurer sur la Patrie; et ne pouvant, à travers les armes et les satellites, la délivrer avec le feu, ils soulagèrent leur bile généreuse sur le papier, et firent peut-être quelquefois rougir les esclaves et les oppresseurs.

Mais ce courage fut rare et ne dura point; car à mesure que le temps, l'argent et l'activité affermirent les tyrannies, les écrivains, effrayés par le danger ou attirés par les récompenses, vendirent leur esprit et leur plume aux puissances injustes, les aidèrent à tromper et à nuire, enseignèrent aux hommes à oublier leurs droits; et se disputant à qui donnerait les plus illustres exemples de servitude, l'art d'écrire ne fut désormais que l'art de remplir de fastidieuses pages d'adulations ingénieuses, et par là plus ignominieuses; et par cette bassesse mercantile, les saintes lettres furent avilies et le genre humain fut trahi. De là les esprits généreux, si ces siècles ignobles en produisirent quelques-uns, à qui une nature meilleure eût donné une âme plus forte et un jugement plus sain, méprisèrent la littérature, n'ayant lu que les écrits de ces temps de misère, et négligeant d'étudier les lettres antiques, qui n'avaient point appris la vertu à ceux qui faisaient profession de les savoir; mais ensuite, après avoir erré dans les projets, dans les charges, dans les voluptés; las d'une vie agitée et vide, et ne sachant où paître leur âme avide de connaissances et de vrais honneurs, ils retournèrent aux lettres, les séparèrent des lettrés, étendirent leurs

lectures, et voyant, par la méditation, que, la tyrannie s'usant elle-même, des circonstances pouvaient naître où les lettres pourraient seules réparer le mal dont elles avaient souffert et qu'elles avaient propagé, ils prirent quelquefois la plume pour hâter cette résurrection autant qu'il était en eux. Pour moi, ouvrant les yeux autour de moi au sortir de l'enfance, je vis que l'argent et l'intrigue sont presque la seule voie pour aller à tout : je résolus donc, dès lors, sans examiner si les circonstances me le permettaient, de vivre toujours loin de toute affaire, avec mes amis, dans la retraite et dans la plus entière liberté. Choqué de voir les lettres si prosternées et le genre humain ne pas songer à relever sa tête, je me livrai souvent aux distractions et aux égarements d'une jeunesse forte et fougueuse; mais, toujours dominé par l'amour de la poésie, des lettres et de l'étude; souvent chagrin et découragé par la fortune ou par moi-même; toujours soutenu par mes amis, je sentis au moins dans moi que mes vers et ma prose, goûtés ou non, seraient mis au rang du petit nombre d'ouvrages qu'aucune bassesse n'a flétris. Ainsi, même dans les chaleurs de l'âge et des passions, et même dans les instants où la dure nécessité a interrompu mon indépendance, toujours occupé de ces idées favorites, et, chez moi, en voyage, le long des rues, dans les promenades, méditant toujours sur l'espoir, peut-être insensé, de voir renaître les bonnes disciplines, et cherchant à la fois, dans les histoires et dans la nature des choses, *les causes et les effets de la perfection et de la décadence des lettres,* j'ai cru qu'il serait bien de resserrer en

un livre simple et persuasif ce que nombre d'années m'ont fait mûrir de réflexions sur ces matières.

Mais quand j'y ai regardé de bien près, j'ai trouvé que ces vérités-ci ne sont pas moins périlleuses et moins odieuses que les autres; car dans nos définitions des diverses manières du bien et du mal écrire, il ne se peut guère que beaucoup de mauvais écrivains ne se croient désignés; et les lecteurs qui sont auteurs ou qui ont des amis auteurs, n'approuvent dans vos préceptes que ce qu'eux ou leurs amis ont fait ou peuvent faire. Tout le reste ou les blesse comme au-dessus d'eux, ou les fait rire comme folle vision; et, en outre, quand vous posez comme il convient, la fierté de l'âme et la liberté de la pensée pour les seuls fondements des bonnes lettres, tous ceux dont la vie et les écrits sont bas et serviles, et tous ceux aussi qui les paient pour cet avilissement, haïssent un auteur dont ils se sentent méprisés : ainsi, quoi qu'on fasse, le vrai, souvent inutile, produit sûrement des ennemis. J'ai cru cependant pouvoir me fier à la conscience que l'intention de profiter à tous, sans nuire à personne, se fera voir assez dans la naïve simplicité de cet écrit, et me donne droit de l'entreprendre : sûr de n'avoir jamais ni la richesse au prix de la liberté, ni l'amitié ou la familiarité des princes et des grands, ni les éloges privés, ni l'association à aucun musée ou académie, ou autre confrérie savante, ni enfin aucune espèce de récompense royale ou littéraire; déterminé à ne point vivre partout où la pensée ne sera point libre; à ne connaître de guide que la raison, de maître que la justice, et de protecteur que

les lois. Je puis, autant que ma nature m'aidera, chercher la vérité sans déguisement, la trouver sans que des préjugés me l'obscurcissent, et la dire sans que ni désir, ni espérance, ni crainte, viennent altérer ma franchise ou la rendre muette. Je n'ai même pas voulu que des intérêts plus honnêtes pussent retenir ma plume; j'ai fui, par cette raison, de me lier avec quantité de gens de bien et de mérite, dont il est honorable d'être l'ami et utile d'être l'auditeur, mais que d'autres circonstances ou d'autres idées ont fait agir et penser autrement que moi. L'amitié et la conversation familière exigent au moins une conformité de principes : sans cela les disputes interminables dégénèrent en querelles et produisent l'aigreur et l'antipathie. De plus, prévoir que mes amis auraient lu avec déplaisir ce que j'ai toujours eu dessein d'écrire, m'eût été amer : je n'avais donc que ce moyen d'éviter, en écrivant, le reproche de prévarication ou d'ingratitude; car, ou l'amitié vous empêche de dire ce que vous croyez vrai, ou, si vous le dites toujours, on vous accuse de dureté, et l'on vous regarde et l'on vous peint comme un homme intraitable et farouche, sur qui la société n'a point de pouvoir, et l'amitié point de droit.

Tels sont les motifs et la fin de cet écrit; et comme ce qui se dit bien en trois mots n'est jamais si bien dit en quatre, et qu'un bon livre n'est pas celui qui dit tout, mais qui fait beaucoup penser, j'établirai mes idées premières sans en épuiser les conséquences; je laisserai le lecteur se développer bien des choses à lui-même; et me renfermant de bon gré dans les

bornes de mes talents, je ne serai point orné, mais clair; point véhément pour entraîner, mais évident pour convaincre; et je chercherai moins la gloire d'une éloquence abondante, qu'une nerveuse et succulente brièveté, content si l'on trouve plutôt cet ouvrage trop court que trop long, et si les penseurs vertueux en approuvent le but, le ton, les principes, si ma précision leur cause quelques regrets, si, en le lisant, il leur en fait faire un plus beau, et s'ils disent qu'on y peut ajouter beaucoup, mais qu'il est impossible d'en rien ôter.

VI[1]

[Écrit en 1788.]

Ils étaient façonnés tellement à la servitude, qu'ils semblaient incorporés avec elle, ne vivre que dans elle, ne pas concevoir un autre état. Ils s'en estimaient heureux; ils étaient féconds en beaux raisonnements, en excellentes plaisanteries contre les peuples qui avaient eu le malheur de n'être pas, comme eux, asservis sous un joug bien tyrannique. Ils regardaient comme un scélérat ou comme un fou tout homme convaincu de n'être pas un vil esclave. Plus l'esclavage était muet et rampant, plus ils en faisaient cas. Ce n'est point une exagération, cela est vrai à la lettre, et les expressions familières à leur langue en

1. Publié par M. de Latouche, dans *la Revue de Paris*, numéro de mars 1830. Selon M. de Latouche, ce fragment est daté de 1788.

font foi ; car les manières de parler proverbiales, étant toujours le fruit des usages d'une nation, de ses habitudes, de ses mœurs publiques et de sa façon de parler et de sentir, ne sont pas des témoins récusables. Il est bon que la postérité sache donc que jusqu'aujourd'hui la liberté n'était pas chez nous, comme chez les anciens, une vertu sans laquelle il n'est point de vertu ; elle était un vice ; le désir de la posséder un crime, son nom seul une injure : si bien que lorsqu'un homme était accusé de *penser librement* (c'est l'expression qu'on employait et non pas une autre), on l'évitait, on recommandait aux jeunes gens de le fuir, on déplorait pathétiquement le sort des malheureux qui suçaient le poison d'une société si dangereuse ; et lorsqu'un Montaigne, un Bayle, un Rousseau, un Montesquieu réclamaient contre l'excès des tyrannies royales ou ecclésiastiques, ou seulement en indiquaient la véritable source qu'on avait tant d'intérêt à cacher, la plupart des lecteurs anathématisaient l'ouvrage, en disant qu'il était plein de *pensées libres ;* honorable reproche que trop peu d'auteurs ont mérité.

VII [1]

SUR LE MARQUIS DE VILLETTE

... Et pour vous montrer que l'on peut suivre ce parallèle, jusque dans les minuties les plus impercep-

1. Publié dans l'édition de 1840.

tibles, quand on lit dans les journaux des lettres signées Charles Villette[1], où l'on voit ce petit homme qui babille et remue sans cesse afin qu'on l'aperçoive, et qui se travaille à paraître avoir de l'esprit aux dépens de quiconque n'est pas en faveur à la cour des Jacques, ne faut-il pas être frappé d'un aveuglement profond pour méconnaître dans ce personnage le bouffon en titre dont les gambades faisaient rire les anciennes cours féodales, et qu'on appelait *le fou du roi?*

VIII[2]

SUR LES FLATTEURS DU PEUPLE.

J'ai aussi, pour descendre à de moindres objets, visité tous nos spectacles; et dans la plupart des nouveaux chefs-d'œuvre qui nous inondent, drames, chansons, pot-pourris, facéties, atrocités souterraines et monacales, j'ai reconnu, sinon le style et les talents, au moins l'esprit de flagornerie qui remplissait les comédies, opéras, ballets, dont Louis XIV, *dit le Grand*, s'enivrait sur ses théâtres de Versailles et de Marly. Les Naïades, les Neptunes, les Apollons de ces beaux ouvrages qui avaient soin de diriger tout cet encens poétique vers le monarque qui les payait, ne feraient aujourd'hui que changer de costume et

1. Le marquis de Villette, un ci-devant grand seigneur, devenu le plus pétulant des Jacobins.
2. Publié dans l'édition de 1840.

donner à leurs adulations un ton plus sentencieux et plus philosophique. Le parterre, qui est à la fois le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif de ces sortes d'assemblées, saisit toutes les applications qui le flattent d'une manière vraiment royale; il les applaudit avec une indulgence admirable; il les fait même ordinairement répéter, et cette naïveté m'a rappelé souvent celle du même Louis XIV, qui fredonnait bonnement les prologues de Quinault pendant qu'on lui mettait ses souliers et sa perruque.

IX[1]

Comme autrefois, le gouvernement est entre les mains des femmes. Comme autrefois, les ministres sont faits et défaits, les emplois arrachés et envahis, les grandes accusations préparées, les procès intentés par des intrigues de catins. La Majesté nationale comme la Majesté royale se trouve sans cesse invoquée pour des querelles d'antichambre, et n'est employée qu'à servir les haines et les vengeances de quelques effrontés avides et de quelques fripons trop puissants.

X[2]

Les hommes ont toujours les mêmes passions; mais

1. Publié dans l'édition de 1840.

2. *Ibid.* Comparez ce fragment avec un fragment de l'*Hermès*, page 77.

chaque siècle a ses mœurs, et dans chaque siècle les mêmes passions ont une nouvelle manière de se montrer. Jadis, quand la société avait moins appris à avoir de l'empire sur soi, les rivalités étaient sanglantes, et rarement une fête finissait sans voir briller le fer, et les coupes servaient d'armes.

C'est ainsi qu'Olympe[1], etc.

XI[2]

La jeunesse, la beauté, la pudeur qui ailleurs inspirent même de l'indulgence pour les fautes, là irritaient[3] la colère, l'insulte, la haine, et leur inspiraient l'idée de ces sortes d'outrages[4] qui. .. La débauche est toujours cruelle.... La faiblesse de l'âme, la caducité, objet de vénération pour tout mortel digne du nom d'homme, et la faiblesse des femmes qui est leur défense chez tous les peuples civilisés, excitaient la bravoure de ces héros.... et le plus souvent leurs attaques ou leurs vengeances ne savaient que prostituer la pudeur ou ensanglanter des cheveux blancs.

1. Voy. *l'Aveugle*, t. I, page 36, v. 16.

2. Publié dans l'édition de 1840.

3 Ce fragment et les six suivants paraissent avoir été destinés à un ouvrage narratif et historique, à en juger par l'emploi répété de l'imparfait. *(B. de F.)*

Il fait allusion dans ce fragment aux excès commis en 1791 contre les religieuses.

XII[1]

..... Ressemblaient à des troupes de furieux armés de poignards et renfermés ensemble dans la plus épaisse nuit, et qui, courant au hasard les uns sur les autres, donneraient et recevraient la mort aveuglément, sans savoir quelle poitrine ils auraient ouverte, ni quelle main les aurait frappés.

XIII[2]

..... Ils croyaient avoir secoué le joug de la servitude, mais ils se trompaient ; car ils n'avaient pas secoué celui des vices.

XIV[3]

... . Furent gouvernés par des hommes dont la vie était un tissu de crimes et l'âme un tissu de vices.

XV[4]

..... Tous étaient désunis : on ne marchait point,

1 Publié dans l'édition de 1840.
2 *Ibid.*
3. *Ibid.*
4 *Ibid.*

on ne frappait point, on ne mourait point ensemble[1].

XVI[2]

..... Alors accoururent de toutes parts des essaims de sophistes..... de ceux qui..... et de ces philosophes.. . qui.... ne regardent l'humanité, l'honnêteté, la justice, toutes les vertus, que comme de vains noms, et comme des pièces de monnaie auxquelles les hommes sont convenus d'attacher une valeur, et qu'il faut leur donner en payement, au taux qu'il leur a plu d'y mettre.

XVII[3]

Ces vils sophistes, à chaque excès, etc.... disaient : C'EST BIEN[4]. (*En citer plusieurs exemples et ses propres paroles, surtout quand il s'extasie sur le bon sens du faubourg Saint-Antoine*[5]) Tous, dans les calamités publiques, semblaient se consoler en faisant

1. Imité de Voltaire, dans *la Henriade :*

Français, Anglais, Lorrains, que la fureur rassemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient ensemble.

2. Publié dans l'édition de 1840.

3. *Ibid.*

4. Comparez avec un passage du *Jeu de paume,* t. I, page 14. Voyez, dans *l'Orateur du peuple,* au sujet du sac de l'hôtel de Castries, le 13 novembre 1790, un article qui débute ainsi : « Gloire immortelle au peuple de la capitale! Il vient de déployer une seconde fois l'appareil imposant de sa puissance! »

5. C'est Brissot dont parle André Chénier.

beaucoup de calamités particulières, etc..., etc..., et se croyaient moins malheureux quand ils avaient....

XVIII[1]

Sire, tant pis, pour vous, si vous croyez qu'il existe dans votre royaume des gens de bien malheureux et persécutés, qui lèvent leurs innocentes mains vers le ciel contre des ministres qui les oppriment, contre des magistrats qui les calomnient, contre des prêtres qui les insultent et contre vous qui ne les défendez pas[2].

XIX[3]

SUR LE SERMENT CIVIQUE.

En effet, quand le poète de Naziance dit : « Fuis le serment. — Qu'employerai-je donc pour persuader ? — Ta parole et des mœurs qui rendent ta parole croyable. » Semble-t-il imiter le langage de son divin maître, ou de ses maîtres profanes ? Et quand Isidore de Peluse écrit : « Tous les hommes s'accordent à donner plus de crédit à la vie des hommes de bien

1. Publié dans l'édition de 1840.

2. Ce petit fragment pourrait dater de 1785 ou 1786. Chénier semble y faire allusion aux protestants, qui étaient sans état civil et, en quelque sorte, hors la loi, jusqu'à l'édit enregistré le 24 novembre 1787. *(B. de F.)*

3. Publié dans l'édition de 1840 Ce fragment date probablement de 1791.

qu'à un serment. Si donc nous voulons qu'on nous croie, nous n'avons qu'à bien vivre. » Ne dirait-on pas que Jean Chrysostome, dont il était le disciple, lui avait fait moins étudier saint Matthieu que les philosophes?

XX[1]

Les Chinois avouent que leurs fondateurs étaient étrangers. D'ailleurs ils leur attribuent des institutions en tout genre qui décèlent la plus longue expérience. (*Montrer et détailler cela.*)

XXI[2]

Dans les conseils, dans les fêtes, dans les spectacles, la jeunesse est arrogante et injurieuse; l'âge mûr, timide et pusillanime; la vieillesse pétulante et inconsidérée; l'enfance même déjà cruelle et corrompue.

XXII[3]

De grands patriotes ont remarqué que des littérateurs qui écrivaient en hommes libres sous le règne du despotisme, ne s'expriment plus qu'en esclaves depuis que nous avons la liberté.

1. Publié dans l'édition de 1840.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*

XXIII[1]

Les calomnies, même réfutées, n'en laissent pas moins de longues traces dans les cœurs passionnés qui les ont recueillies avec joie et qui les voyent détruire avec regret.

XXIV[2]

C'est un bienfait du ciel que les hommes qui ne sentent pas et qui ne pratiquent pas la vertu ne sauraient la peindre sans grimace et ne plaisent qu'à leurs pareils.

XXV[3]

SOUVENIR D'ENFANCE[4]

En me rappelant les beaux pays, les eaux, les fontaines, les sources de toute espèce que j'ai vus dans un âge où je ne savais guère voir, il m'est revenu un souvenir de mon enfance que je ne veux pas perdre. Je ne pouvais guère avoir que huit ans, ainsi il y a quinze ans (comme je suis devenu vieux!) qu'un jour

1. Publié dans l'édition de 1840.
2. *Ibid.*
3. Publié par H. de Latouche, dans *la Revue de Paris,* décembre 1839.
4. Ce souvenir se rapporte à l'âge de huit ans, et il y avait quinze ans de cela quand il écrivait ces lignes. Elles datent donc de l'année 1785.

de fête on me mena monter une montagne. Il y avait beaucoup de peuple en dévotion. Dans la montagne, à côté du chemin à droite, il y avait une fontaine dans une espèce de voûte creusée dans le roc; l'eau en était superbe et fraîche, et il y avait sous la petite voûte une ou deux madones. Autant que je puis croire, c'était près d'une ville nommée Limoux, au bas Languedoc. Après avoir marché longtemps, nous arrivâmes à une église bien fraîche, et dans laquelle je me souviens bien qu'il y avait un grand puits. Je ne m'informerai à personne de ce lieu-là, car j'aurai un grand plaisir à le retrouver, lorsque mes voyages me ramèneront dans ce pays. Si jamais j'ai, dans un pays qui me plaise, un asile à ma fantaisie, je veux y arranger, s'il est possible, une fontaine de la même manière, avec une statue aux nymphes, et imiter ces inscriptions antiques : *De Fontibus sacris*, etc.

XXVI[1]

Je me souviens, qu'étant à Montigny[2] à l'âge de quatorze ou quinze ans, la veille de notre départ, je trouvai sous ma main les *Lettres persanes*. Je me mets à lire. A la fin de la première lettre, arrivant à cette phrase : *sois sûr qu'en quelque lieu du monde où je sois, tu as un ami fidèle*, j'en fus ému et frappé

Publié par M. Gabriel de Chénier, 1874.

2. Montigny, magnifique terre de la famille Trudaine, qui dépendait de la commune de Valence-en-Brie, arrondissement de Melun, canton du Châtelet, département de Seine-et-Marne

fortement, et j'aurais donné tout au monde pour avoir un ami Rustan dont il fallût me séparer, afin de la lui répéter. Il y avait là un bon et honnête curé qui me voulait beaucoup de bien, mais qui sûrement n'avait jamais trouvé sous sa main les *Lettres persanes;* au moment que je montais en voiture, il arrive pour m'embrasser et me souhaiter bon voyage. Je me retourne, je l'embrasse, et, lui serrant la main, je lui récite d'un ton sublime et pathétique la phrase de Montesquieu, et je pars.

XXVII[1]

NOTE ÉCRITE SUR LE MALHERBE

J'ai prêté, il y quelques mois, ce livre à un homme qui l'avait vu sur ma table et me l'avait demandé instamment. Il vient de me le rendre (en 1781) en me faisant *mille excuses.* Je suis certain qu'il ne l'a pas lu. Le seul usage qu'il en ait fait a été d'y renverser son écritoire, peut-être pour me montrer que lui aussi il sait *commenter* et couvrir les marges d'encre. Que le bon Dieu lui pardonne, et lui ôte à jamais l'envie de me demander des livres.

1. Publié par M. Gabriel de Chénier, 1874. André Chénier avait annoté un exemplaire des poésies de Malherbe publiées par Barbou en 1776, petit in-8°. Un importun lui emprunta ce volume et le lui rendit taché d'encre. A l'endroit où le livre était taché, André Chénier mit la note ci-dessus.

Le commentaire d'André Chénier sur les poésies de Malherbe a été plusieurs fois publié avec ces poésies.

XXVIII[1]

NOTE LATINE.

Cujusnam viri cura prodiisset hic liber quem ego apud londinensem bibliopolam inveni, dum ante hos tres aut quatuor annos in Britannia degerem, nuper sum edoctus; idque ut alia innumera, debeo batavo homini cujus operum assidua lectio mihi quotidie novos Græcarum musarum ac venerum recessus aperit. Is est magnus Valckenarius, qui supremis suis temporibus gravi morbo vix elapsus, Callimachi elegiarum fragmenta illustranda susceperat; nam ille Ernesti industriam in hac parte haud multi faciebat. Igitur cum jam dimidia pars voluminis, quasi ex tempore effusi, typis excusa foret, fato occubuit vir egregius. Tum ab ejus unico filio, Jano Valckenario jurisconsulto, quasi paternæ memoriæ consulente, nam et ipse multarum litterarum homo est,

1. Cette note latine a été publiée par Chardon de la Rochette, dans le *Magasin encyclopédique*, 5e année, t. Ier, p. 388, pour rétablir un passage que Luzac avait omis dans les *Fragmenta elegiarum Callimachi*, ouvrage posthume de Valckenaer. André Chénier, lié avec le fils de Valckenaer, professeur en droit public à l'université d'Utrecht, avait eu connaissance des quelques feuilles imprimées du vivant de l'auteur, et détruites (sauf un exemplaire) après sa mort. Il avait transcrit sur son exemplaire des *Arati phenomena*, qu'en 1672 J. Fell avait publiés sans y attacher son nom, ce passage, relatif au trop modeste J. Fell, et que Luzac n'avait pas jugé à propos de reproduire dans les *Fragm. eleg. Callimachi*.

Cette note, dont la dernière ligne est bien touchante et la signature bien curieuse, fut écrite à Versailles, le 11 novembre 1793. *(B. de F.)*

typotherarum operæ intermissæ sunt, autoris apographum domi reportatum, quodque jam excusum fuerat pecunia redemptum cujus UNICUM EXEMPLAR a se asservatum mihi legendum permisit vir humanissimus. Enimvero libellus iste non eadem lima elaboratus atque perpolitus videtur qua tot acuti ingenii, et inexhaustæ doctrinæ monimenta, quibus Valckenarii nomen innotuit. Nam neque clara satis aut nitida oratione conscriptus est, et incondita eruditionis copia laborat, et in immensa digressionum spatia hinc inde effluit. Est autem non raro ubi, licet senem, Valckenarium agnoscas tamen. Atque ibi dum veterum *de Coma Berenices* testimonia meminit, prolatis etiam Eratosthenis verbis, quæ Leonis extrema sunt, et hic[1] leguntur p. 5, hæc addit quæ exscribere visum est. » (Suit la note de Valckenaer, dont une partie seulement avait été conservée par l'éditeur de l'œuvre posthume et dans laquelle il faisait les plus grands éloges du modeste J. Fell, qui n'avait pas signé son édition des *Arati Phœnomena*. Enfin la note d'André se termine ainsi) : « Scribebam Versaliæ, animo et corpore æger, mœrens, dolens, die novembris undecima 1793, Andreas C. Byzantinus. »

1. La note était écrite sur le verso du titre de la seconde partie de l'*Aratus*, de Fell.

APPENDICE

APPENDICE

I

PREMIÈRES POÉSIES

IMITATION D'HOMÈRE [1]

Le beau Xanthus succombe et rend avec effort
Son âme en flots de sang sur la terre épandue.
Du mont Ida jadis au Xanthe descendue,
Sa mère mit au jour ce tendre nourrisson;
Le Xanthe le vit naître, et lui donna son nom.
Il expire loin d'elle, et sa reconnaissance
Ne paiera pas les soins que coûta son enfance;
Faible, à peine allumé, le flambeau de ses jours
S'éteint : dompté d'Ajax, le guerrier sans secours
Tombe, un sommeil de fer accable sa paupière,
Et son corps palpitant roule sur la poussière.

(Octobre 1778).

IMITATION DE VIRGILE [2]

Hâte-toi, Lucifer, que ta marche trop lente
Nous ramène du jour la clarté bienfaisante.

1. *Iliade,* liv. IV, v. 473. Edition de G. de Chénier
2. VIIIe églogue. Édition de G. de Chénier

Trahi d'une perfide indigne de mes soins,
Dieux, quoique de son crime inutiles témoins,
C'est cependant à vous qu'à mon heure dernière
Je viens contre l'ingrate adresser ma prière.
Amour, tu me fus cher entre les immortels;
De roses mille fois décorant tes autels,
Et couronnant ton front de pieuses guirlandes,
A tes pieds j'épandis mes plus belles offrandes.
Que Mopsus, s'il le peut, t'en vienne dire autant.
Ta faveur m'était due; une ingrate pourtant
Goûte avec ce perfide une infidèle joie;
A des bras étrangers ses charmes sont en proie.
Nise unie à Mopsus! pour quels vœux désormais,
Amans, pourriez-vous craindre un funeste succès?
Bientôt au noir corbeau s'unira l'hirondelle;
Bientôt à ses amours la colombe infidèle
Loin du nid conjugal portera sans effroi
Au farouche épervier et son cœur et sa foi.
O de ton digne époux, de Mopsus digne épouse,
C'est ainsi qu'autrefois, quand ma flûte jalouse,
Pleurant, te reprochait ton ingrate rigueur,
Fière et d'un rire amer tu déchirais mon cœur.
Tu raillais ma pâleur et ma langue glacée,
Mes cheveux négligés, ma barbe hérissée;
Et moi faible, crédule, impuissant de mes feux,
Tu m'étais chère encore et possédais mes vœux...
Ah! je connais l'amour; son enfance cruelle
D'une affreuse lionne a sucé la mamelle;
Et depuis, n'inspirant que troubles et malheurs,
Sa rage ne se plaît qu'à nager dans les pleurs.
Dans le sang de ses fils, par l'amour égarée,

Une mère trempa sa main dénaturée.
Mère, tu fus impie, et l'amour inhumain.
Qui d'elle ou de l'amour eut plus de barbarie?
L'amour fut inhumain; mère, tu fus impie!

(10 octobre 1778[1]).

Quand à peine Clothon, mère des destinées
A mes trois lustres pleins ajoute quatre années,
Mon cœur s'ouvre avec joie à l'espoir glorieux
De chanter à la fois les belles et les dieux.
Né citoyen du Pinde et citoyen de Cnide,
Avide de plaisirs et de louange avide,
Aux antres d'Apollon pontife initié,
Aux banquets de Vénus convive associé,
Au temple de Paphos, sur la lyre d'Orphée,
Mes chants vont à Vénus consacrer un trophée.
Peuple, sur nos climats le printemps couronné
A fait luire son front de roses couronné.
Ses yeux de la déesse ont ranimé l'empire.
Connaissez son génie aux feux qu'elle m'inspire.
Tant que la lyre d'or va chanter sous mes doigts,
D'un silence sacré favorisez ma voix.

(Quant au profane qui en troublerait les chants)

Que jamais la beauté ne daigne lui sourire;
. . . . . qu'il meure, qu'il expire.

1. Dix ans plus tard, l'auteur, relisant cette petite pièce faite au collége, écrivait au bas : « J'avais seize ans. Il y a quelques bons vers. » *(G. de Chénier.)*

Il en a même utilisé les six derniers, comme on le voit, tome I, p. 93.

Sans que Délie en pleurs . . . . . .
Veuille arrêter son âme ou partir avec lui[1]
Sans que. . . . . .
. . . . . .
Sans que pâle et mourante elle suive son deuil;
Sans que le voyageur pleure sur son cercueil
Et souhaite, en quittant cette terre étrangère,
Qu'à ses mânes heureux la tombe soit légère.

(1781).

Ah! quand presque en naissant, hier, presque mon cœur
Se nourrissait au loin d'un avenir flatteur;
Quand le charme qui suit les premières années
Ne m'offrait devant moi que belles destinées,
Assuré de mes dieux, quand mes jeunes projets
Me promettaient un nom, des plaisirs, des succès,
. . . . . .
Au sein de mes amis une vieillesse heureuse :
Ah! je ne pensais pas, faible et naissant flambeau,
Sitôt m'aller éteindre en un obscur tombeau[2].
De maux prématurés la foule qui m'assiége
Méconnaît de mes ans le faible privilége;
Et je vivrais aux pleurs, aux tourments condamné,
Esclave volontaire à la vie enchaîné,

1. Variante :
Ou le suivre au tombeau.

2. Ce vers était suivi des deux ci-après que l'auteur a rayés :
Sans apprendre mon nom à la gloire, à l'envie;
Sans avoir illustré ni ma mort, ni ma vie.
(G. de Chénier.)

Pour maudire mon sort, mes douleurs, ma faiblesse,
Pour traîner à vingt ans une infirme vieillesse!
Dans mes reins agités quand des sables brûlants
S'ouvrent un dur passage et déchirent mes flancs

. . . . . .

Il vaut mieux n'être pas que d'être misérable.

Finir par plusieurs pensées mélancoliques et un peu sombres, et enfin par ce mot ancien que le premier bonheur est de ne pas naître, et le second...., etc.....[1]

(1782).

Pourquoi, me suis-je dit, quand chacun travaille, que Bailly retrouve dans le ciel l'histoire de la terre,

Pourquoi, dans des écrits médités à l'écart
Ne pas tenter aussi un honnête hasard?
Par le zèle du vrai, sinon par les lumières,
Recommander aussi nos travaux à nos frères,
Honorer nos loisirs, justifier le choix
Des amis qui toujours nous ont donné leurs voix,
Et forcer, s'il se peut, dans l'âge qui doit naître,
La curieuse étude à vouloir nous connaître?

. . . . . .

Doit-il donc, à l'aspect de l'aigle ambitieux,
Qui pénètre la nue et la voûte des cieux,
L'aiglon intimidé, dans un nid, sans courage,
Doit-il ensevelir et sa force et son âge?

1. De mourir bientôt. V. Plutarque, *De consolatione ad Apollonium*, c. XXVII, et *passim*, dans les chœurs d'Euripide, etc.

Et n'oser, immobile en un obscur sommeil,
S'aller perdre jamais dans les feux du soleil[1]?

(1782).

FRAGMENT INÉDIT[2]

Ah! ne le croyez pas que par moments j'oublie
Et mon cœur et l'amour, extase, poésie,
Vous surtout, belle et douce à mes rêves secrets,
Vous dont les purs regards font les miens indiscrets.
Sans doute c'est plaisir d'oublier à son aise
La tenace douleur qui déchire ou qui pèse,
Les ennuis au fiel noir, l'argent que l'on nous doit,
L'avenir et la mort qui nous montre du doigt,
Tout ce qui se résout en larmes chez les femmes...
Les petits maux souvent veulent de fortes âmes.
Mais aussi dans la paix, voluptueux penseur,
Je suis de ma mémoire absolu possesseur;
Je lui prête une voix : puissante magicienne,
Comme aux brises du soir, une harpe éolienne!
Et chacun de mes sens résonne à cette voix.
Mon cœur ment à mes yeux, absente je vous vois.
Alors je me souviens des amis que je pleure,
Des temps qui ne sont plus, d'un espoir qui me leurre,

1. Ce fragment paraît se rattacher à l'épître à M. Bailly. Voy. p. 20, dernier paragraphe.

2. Ces vers ont été imprimés sous ce titre et avec la signature du poète dans les *Annales romantiques* (1832), retrouvés par M. Becq de Fouquières dans ce recueil et réimprimés dans le *Temps*, du 29 octobre 1878. Quoiqu'ils n'aient point de date, la faiblesse de ces vers permet de les ranger parmi les œuvres de jeunesse.

De la riche nature apparue à mes yeux,
De mes songes d'hier toujours vains, mais joyeux,
De mes projets en l'air... Que sais-je? Galatée
De marbre, qui s'anime aux feux de Prométhée...
Ce qui me rit un jour, plus tard je m'en souvien,
Trop oublieux du mal, et souvenant du bien.

ÉLÉGIE [1]

Ami, de mes ardeurs, quoi! ta plume ose rire!
Quoi! tu ris de l'amour, tu ris de son empire!
Imprudent, c'est l'amour que tu viens outrager!
Ah! tremble, malheureux, il aime à se venger.
C'est toi-même aiguiser le trait qu'il te destine;
Toi-même sous tes pieds c'est creuser ta ruine.
J'ai vu de ces rieurs qui, fiers dans leurs beaux jours,
Insultaient à nos fers, à nos pleurs, aux amours,
Vieux, gémir sous le joug d'une jeune inhumaine;
Fatiguant leurs habits d'une richesse vaine,
Cachant leurs cheveux blancs, se traîner à ses pieds,
L'accabler de leurs dons mille fois envoyés;
Et d'une faible voix leurs lèvres palpitantes
Bégayer en pleurant des caresses tremblantes.
Alors en les voyant le jeune homme à son tour
Rit des justes revers de leur antique amour.

1. Cette élégie a été publiée, d'après un manuscrit, par M. Becq de Fouquières dans le *Temps* du 5 novembre 1878. Elle n'est point datée; elle devait être la vingt-neuvième, André Chénier a écrit en tête le nombre 29. Elle est imitée d'un passage de Tibulle, livre I, élég. 2, et adressée, ainsi qu'on peut le conjecturer, à François de Pange.

Ami, va, c'est un dieu, la force est inutile;
Cède, c'est un enfant, un enfant indocile.
Les destins ont écrit (qui voudrait les blâmer?)
Que plus tôt ou plus tard chaque homme doit aimer,
Le plus tôt vaut le mieux. Ta science ennuyeuse
Te tue. Éteins, crois-moi, ta lampe studieuse.
Viens savoir être heureux; c'est la première loi,
Et, loin de me gronder, viens aimer avec moi.

II

VERS GRECS, LATINS ET ITALIENS

COMPOSÉS EN ANGLETERRE

1788-1790

VERS GRECS[1]

παρθενικαι νυμφαι τε βρετανιδες, ας ποτι κυμα
διου θαμεσεος, λονδεινῳ εν εὐρυἀγυια,
ποσειδῶν κατεχει αμφιρροος ενοσιγαιος,
ειδεῖτε μεγετει τε θεαι, λευκωλενες, αιδους
ομματα πληθομεναι, ξανθοτριχες, αβρα γελουσαι,
γαια κορας, φημι. ου καλλιονας τρεφει αλλη.
παρθενικης δ' υμων ουκ υστατης Καρολινης
ταυτην εικον' εγω αμωμητοιο γυναικος
εγραφον ὤνδρειας, γαλατωνγενος, ου τεκε μητηρ
βιστονις, ευξεινοιο παρ ἠϊονεσσι θαλασσης.

και ταυτα ανδρειας βυζαντειος ζωγραφων.

ανδρειας ο θραξ νωτα της ερωμενης
ουτως εγραψε, πολλα κυσας την πογην.

---

1. Édition de G. de Chénier

τρις μακαρ ανδρεια την αγλαΐην ροδομαζον
γυμνην, λαμποπογην, ως ιδες, ως εμανης·
ως δε τε πολλα μίγεις εν σεισοπογη φιλοτητι
μειλιχα στηθεσσιν, χειλεσι, χερσ' επαθες·
ως νυν κ' εγραψας ηδο πνεισυσαν εταιραν
ομμασι βακχευθεις τας φρενας ηδε ποθω.

τήν δ' υπ' ερωτι δαμεις ανδρειας ο ροδοπειος
βυβλιδα λευκοπογην θηκατο κουριδιην.

ταυτην πεος μεν ουδε χειρ' γραφ' εικονα.

TRADUCTION [1].

Vierges et nymphes britanniques, que Neptune qui environne et ébranle la terre a fait naître près des flots de la divine Tamise, dans Londres aux larges rues, vous qui avez un visage et un port de déesse, nymphes aux bras blancs, aux candides regards, aux blonds cheveux, au mol sourire, non, une autre terre ne nourrit pas de plus belles jeunes filles. De la jeune Caroline, qui n'est point la dernière de vous, j'ai dessiné cette image d'une belle sans défaut, moi, cet André, d'origine française, qu'une mère Thrace mit au monde près des rivages de l'Euxin.

Dessiné sur le vif par André, peintre byzantin.

---

1. Cette traduction, sauf quelques légères modifications, est de M. Becq de Fouquières.

André le Thrace a dessiné les ..... de son amante et les a bien des fois couvertes de ses baisers.

Trois fois heureux, André, lorsque tu as vu sans voile Aglaé au sein de rose, aux ..... brillantes! quel délire, lorsque, maintes fois livré à des ardeurs qui agitent les sens, ta poitrine, tes lèvres et tes mains ont tressailli de bonheur! et maintenant encore lorsqu'ayant dessiné la belle qui soupire doucement, tu sens déjà en la regardant tes esprits surexcités par le désir!

Subjugué par l'amour, André, fils du Rhodope, a peint ici la jeune Biblis aux blanches .....

Intraduisible.

VERS LATINS [1]

« André le Français byzantin.

« Londre, le 31 janvier 1789.

φαμί το δ᾽ἀρκαδΐας πρωτον μετα παυα συρικταν [2]
βωκολος ανδρειας, βωκολον ακτιαδ᾽ην [3].

Acti, romanæ magnum decus addite musæ [4],

1. Édition de G. de Chénier.
2. Φαμί pour φημι. — André emploie ici le dialecte dorien.
3. βωκολος, dialecte dorien, pour βουκόλος.
4. En parlant ici d'*Actius*, André désigne le poète napolitain Sannazar, dont les poésies bucoliques sont écrites en latin. Jacques San-

Acti, et Tyrrheni tu decus eloquii,
Pan etiam Arcadiâ dicit se judice victum [1]
Dum ludis patriis pastor arundinibus.
Dumque iteras latiam per littora primus avenam
Delphis arionius jam tibi terga parat,
Emerguntque freto, perque Æquora summa choreas
Ducunt, cœruleæ, candida turba, deæ.

TRADUCTION

Actius, qui accrois l'honneur de la muse latine, Actius, qui honores aussi la langue italienne, Pan, se déclare lui-même vaincu, dans l'Arcadie, lorsque tu joues un air pastoral sur le chalumeau de ta patrie. Quand sur les rivages tu reprends les pipeaux du Latium, le dauphin d'Arion te prépare son dos, et la blanche troupe des nymphes de la mer apparaît, en dansant, sur la cime des vagues.

VERS ITALIENS

A LA LOUANGE DE Mrs COSWAY [2]

Pall Mall, London.

Senna e Tamigi, unite al fine sorelle,
D'Arno la figlia ammirano, aurea lira

nazar a publié ses églogues latines sous les noms d'Actius Sincerus. Voilà pourquoi André dit qu'Actius est un ornement, un grand honneur ajouté à la muse romaine; et, comme ce poète est le premier qui ait composé des églogues maritimes, André fait sortir des flots le dauphin d'Arion et les chœurs des Néréides pour l'écouter chanter. C'est un tableau antique. *(G. de Chénier.)*

1. Vers 59 de l'Églogue IV de Virgile.
2. Déjà cités en note, t. I, p. 113.

Cui diè il Febo toscan ; cui lasció Apelle
Vivo pennel per cui la tela spira;
Che dolce canta, e sulle chiavicelle
La dotta mano, o sulle corde gira.
Tue son le muse, o Coswai, in Pindo amata,
Tu grata a Senna, a Tamigi tu grata.

TRADUCTION

La Seine et la Tamise, ces deux sœurs, s'unissent enfin pour admirer la fille de l'Arno, à qui le Phébus toscan donna une lyre d'or, à qui Apelle légua ce vivant pinceau qui fait respirer la toile ; dont le chant est doux, et dont la main savante se promène sur le clavecin ou sur les cordes sonores. Tu es agréée des Muses, ô Cosway, aimee sur le Pinde, chère à la Seine et chère à la Tamise.

(Trad. B. de F.)

III

PIÈCES ADRESSÉES A ANDRÉ CHÉNIER

ÉPITRE

A ANDRÉ CHÉNIER

PAR LE BRUN [1].

Oui, l'astre du génie éclaira ton berceau :
La gloire a sur ton front secoué son flambeau ;
Les abeilles du Pinde ont nourri ton enfance.
Phébus vit à la fois naître aux murs de Byzance,
Chez un peuple farouche et des arts ennemi,
A la gloire un amant, à mon cœur un ami.

Que le nom de Péra soit vanté d'âge en âge !
Dans ces mêmes instants, sur ce même rivage,
Qui donnèrent Sophie [2] à l'amour enchanté,
Apollon te vouait à l'immortalité.
Lui-même sur les flots guida la nef agile
Qui portait des neuf Sœurs l'espérance fragile ;
Lui-même, sur nos bords, dans ton sein généreux
Souffla l'amour des arts, l'espoir d'un nom fameux.
Le vulgaire jamais n'eut cet instinct sublime.
Sur les arides monts que voit au loin Solyme,

1. Voy. t. I, page 168, note 1.
2. Sophie de Tott, fille du baron de ce nom, qui habitait aussi Constantinople, et à laquelle Le Brun a dédié plusieurs pièces de vers.

Le cèdre, dans son germe invisible à nos yeux,
Médite ces rameaux qui toucheront les cieux.

Ton laurier doit un jour ombrager le Parnasse;
J'entrevois sa hauteur dans sa naissante audace,
Si, modeste en son luxe, et docile aux neuf Sœurs,
Il permet de leurs soins les heureuses lenteurs.
Non, non: j'en ai reçu ta fidèle promesse :
Tu ne trahiras point les nymphes du Permesse :
Non, tu n'iras jamais, oubliant leurs amours,
Adorer la fortune et ramper dans les cours.
Ton front ne ceindra pas la mitre et le scandale;
Tu n'iras point, des lois embrouillant le dédale,
Consumer tes beaux jours à dormir sur nos lis,
Et vendre à ton réveil les arrêts de Thémis.

Ton jeune cœur, épris d'une plus noble gloire,
A choisi le sentier qui mène à la victoire.
Les armes sont tes jeux : vole à nos étendards:
Les Muses te suivront sous les tentes de Mars.
Les Muses enflammaient l'impétueux Eschyle.
J'aime à voir une lyre aux mains du jeune Achille.
Un cœur ivre de gloire et d'immortalité
Porte dans les combats un courage indompté;
Du vainqueur des Persans la jeunesse guerrière
Toujours à son épée associait Homère.
Frédéric, son rival, n'a-t-il pas sous nos yeux
Fait parler Mars lui-même en vers mélodieux?
Couché sous un drapeau noir de sang et de poudre,
N'a-t-il pas, d'une main qui sut lancer la foudre,
Avec grâce touché la lyre des neuf Sœurs,

Et goûté dans un camp les paisibles douceurs?
Son camp fut leur séjour, son palais fut leur temple.
Imite ces héros, suis leur auguste exemple.
Laisse un oisif amas de braves destructeurs,
De l'antique ignorance orgueilleux protecteurs,
Ériger en vertu leur stupide manie,
Dégrader l'art des vers et siffler le génie :
Le langage des dieux n'est point fait pour les sots,
L'art qui rend immortel ne plaît qu'à des héros.
Insensés ! que du moins vos fureurs indiscrètes
Sachent des vils rimeurs distinguer les poètes !
A ces fils d'Apollon, ingrats ! n'en doutez plus.
Vous devez des plaisirs, des arts et des vertus
Eh ! sans ressusciter les merveilles antiques,
Les chênes de Dodone et leurs vers prophétiques,
Et la lyre d'Orphée assemblant l'homme épars,
Et la voix d'Amphion lui créant des remparts,
Quel autre qu'un poète, en ses vives images,
Sut rendre à la vertu de célestes hommages,
La placer dans l'Olympe, et, sur les sombres bords,
Des supplices du crime épouvanter les morts?
Les cieux à nos accents s'ouvrirent pour Alcide,
Et l'Érèbe engloutit la pâle Danaïde.
Un monde juste est né des vers législateurs,
Et l'homme dut une âme à leurs sons créateurs.

Avant que la parole à nos yeux fût tracée,
Et qu'un papier muet fît parler la pensée,
Par un art plus divin les vers ingénieux
Fixèrent dans l'esprit leur sens harmonieux.
L'âme, en sons mesurés, se peignit à l'oreille;

La mémoire retint leur frappante merveille.
Seuls fastes des mortels, ce langage épuré
Des usages, des lois, fut le dépôt sacré.
Grâce aux vers immortels, la seule Mnémosyne
Des siècles et des arts conserva l'origine.
Nul art n'a précédé l'art sublime des vers :
Il remonte au berceau de l'antique univers;
Et cet art, le premier qu'inspira la nature,
S'éteindra le dernier chez la race future.
Aime cet art céleste, et vole sur mes pas
Jusqu'aux lieux où la gloire affronte le trépas.
Soit que ton Apollon, vainqueur dans l'épopée,
T'honore d'une palme à Voltaire échappée;
Soit que de l'élégie exhalant les douleurs,
De Properce, en tes vers, tu ranimes les pleurs
Soit qu'enivré des feux de l'audace lyrique,
Tu disputes la foudre à l'aigle pindarique;
Ou soit que, de Lucrèce effaçant le grand nom,
Assise au char ailé de l'immortel Buffon,
Ta Minerve se plonge au sein de la nature,
Et nous peigne des cieux la mouvante structure,
Tu me verras toujours applaudir tes succès,
Et du haut Hélicon t'aplanir les accès.

Que du faîte serein de ce temple des sages
Tu verras en pitié le monde et ses orages.
Tant d'aveugles mortels s'agiter follement,
Aux sentiers de la vie errer confusément,
Se croiser, se choquer, disputer de richesse,
Combattre d'insolence ou lutter de bassesse,
S'élever en rampant à d'indignes honneurs,

Et se précipiter sur l'écueil des grandeurs !
Mais, tandis qu'agité du souffle de l'envie,
Fuyant, touchant à peine aux rives de la vie,
Ce torrent de mortels roule à flots insensés
A travers les débris des siècles entassés,
La gloire et l'amitié, plus douce que la gloire,
Fixeront nos destins au temple de Mémoire.

LE BRUN.

VERS ESPAGNOLS DE FLORIAN

VERSOS AL REYNO DE ESPAÑA.

Dichosa tierra, en verdad,
De tus hijos el valor,
El genio, la habilidad,
Tu grande fertilidad,
Devrian darte el honor
De sujetar a la tierra.
Mas la comun libertad
En tos costumbres se encierra,
Porque se opone en razon
A fertilitad pereza,
Despoblacion a grandezza,
Al genio la Inquisicion.

« Ces vers du chevalier de Florian m'ont été donnés par lui, hier mardi, 7 février 1786, après dîner, chez le marquis de Moriolles. »

TRADUCTION

Heureuse terre, en vérité, la valeur, le génie, l'habileté de tes fils, ta grande fertilité te devraient donner l'honneur d'assujétir le monde; mais la commune liberté est sauvée par tes mœurs, car en bonne raison la paresse est ennemie de la fertilité, le dépeuplement s'oppose à la grandeur, et au génie l'Inquisition.

FRAGMENT D'UNE POÉSIE

ADRESSÉE A MISS COSWAY, PAR NIEMCEWICZ.

. . . . . .

. . . . . .

Trop heureux Niemcewicz dont la muse fidelle
Ouvre à ta renommée une porte nouvelle,
A sa langue étrangère enseignant tes vertus,
Te présente à l'encens de peuples inconnus,
Et fait luire tes traits et ton âme et ta grâce
Jusqu'aux bords nébuleux que la Baltique embrasse.
Les sept astres du Nord, parmi les chênes verts,
Le verront, aux pasteurs de fourrures couverts,
Tel qu'Orphée au milieu de sa troupe farouche,
Apprendre ce doux nom qui vivra sur sa bouche,
Ton nom, ton nom si doux, l'honneur de sa chanson.
Pour entendre sa voix, et redire ton nom,
De l'âpre Niemen les Naïades sacrées,
Brisant les durs remparts de glaces azurées,
Lèveront à l'envi leurs beaux visages blancs
Ceints d'humides roseaux et de glaçons brillants.

Ton nom reveillera, chanté par les feuillages,
L'écho de Podolie en ses grottes sauvages.
Les belles, dont la martre au noir duvet luisant
Presse le jeune sein, quand sous leur char glissant
Le froid hiver durcit la Vistule écumante,
Diront : Cette étrangère est donc bien séduisante !
Prêts à braver le Russe en un combat mortel,
Les Polaques guerriers invoqueront le ciel
Pour qu'une autre Cosway, comme toi noble et pure,
De son écharpe blanche entoure leur armure.

« Niemcewicz sera toujours ami de Saint André[1]. »

ÉPITRE D'ALFIERI

A ANDRÉ CHÉNIER

Parigi, 29 aprile 1789.

Eccola al fin quella si a lungo attesa
Dolce epistola tua, Chenier diletto,
Ch'io avrei bramata un pocolin più estesa.
Ma la tua pigrizietta in blando aspetto
Si ben sapesti appresentar, ch'io credo
Che il tuo tacer non fu per scarso affetto.
Io, che in pigrizia pure a nullo cedo,
Vo'non solon risponderti, ma in versi,
Che assai magri saran, per quanto io vedo :
Ma perchè appunto so che gli alti e tersi

1. Voy. tome I, p. VIII.

Piacciono a te, che bevitor del fonte
Carmi scrivi di mele attico aspersi;
  Vogl' io percio queste rimaccie impronte
Farti ingojare, in pena del silenzio
Cui guisto è pur che in modo alcun tu sconte.
  Odo che amara è a te più che l'assenzio
Codesta Londra, ove stranier ti trovi :
Ed è in vero il supplizio di Mezenzio [1]
  Lo star fra gente, ove nessun ti giovi
Co' bei legami d'amistà giuliva.
Ah! ben tu osservi, che di ferro ha i chiovi
  Necessitade inesorabil Diva :
Solo nume, a cui cede anco il tiranno,
Quand' ella a farsi gigantessa arriva.
  Di quanto io dico, un bello esempio or danno
Questi tuoi Galli, a libertà vicini,
Perchè appunto il servir logorato hanno.
  Qui non s'ode altro omai, grandi et piccini,
Uomini e donne, e militari, e abati,
Tutti *Sonoleggiando* [2] i Parigini,
  Altro grido or non s'ode che : Gli Stati!
E, se risponde al buon desio l'alena,
Cessera, spero, il reigno dei soldati.
  La trista gente, onde ogni corte è piena,
Mormora pure, ed in se stessa spera
Che risaldar potrassi la catena.

1. Mézence, roi d'Étrurie, chassé de ses États pour ses cruautés, se réfugie près de Turnus, roi des Rutules, et l'aide dans sa lutte contre Énée. — Voy. Virgile, *Énéide,* liv. VII, VIII, IX, X, XI, et Macrobe, *Saturnales,* liv. III, chap. v. — Ovide, *Fast.,* lib. IV, v. 891

2. C'est-à-dire font les Solon, les législateurs.

Che ne avverrà, non so : ma trista sera
Giunger non puovvi omai, che essai men trista
Della notte non sia che in Francia v'era.
Io frattanto, cui l'alma non contrista,
Nè stolta ambizione, ni avara sete,
Traggo mia vita dolcemente mista
Di gloria e amor, presso alle luci liete
Di quella onesta [1], a cui tu pure hai scritto;
E imparo che fra' spini allor si miete.
Ma instancabile sto, tenace e invitto
Nel sublime proposto; e giorno e notte
Limo, cangio, riscrivo il già riscritto,
Perchè alle mie tragedie non si annotte,
Quand'io poi muto giacerommi in tomba,
Come accader vuol delle carte indotte.
E ci vuol molto a far suonar la tromba
Della ciarliera che appelliam noi Fama,
Cui de' secoli poi l'eco rimbomba.
Pur, puo in me tanto questa insana brama,
Ch'io supporto per essa anco i tormenti
Di cio che a torto morte non si chiama;
Del riveder gli stolti mancamenti
De' stampatori, e correttori, e proti,
L'un più dell' altro a gara disattenti.
Ond'io tra' punti, e come ed effi, e joti
Vo' consumando e giorni e mesi ed anni,
Perch' a intender pur m'abbian gl' idioti.

1. La belle modeste, c'est la comtesse d'Albany, femme du dernier des Stuarts. Devenue veuve en 1788, le comte Alfieri venait de l'épouser. Il régnait une grande amitié entre les deux époux et André.

Ma tu, che fai tra i torpidi Britanni,
La di cui mesta taciturna faccia
Delle spesse lor nobbie addoppia i danni?
Non v' è fra i loro dotti un che ti piaccia?
E il credo anch' io : da loro è d'uopo a stento
Uncinar la parola che ti agghiaccia.
Ma, costà si prepara, a quel ch' io sento,
Pel rinsavito re, pomposa festa,
Che di letizia egli è ricco argomento.
E maraviglia espressa, in ver, fu questa,
(E tale anche a te par) non ch' ei trovasse,
Ma ch' ei perder potesse un re la testa.
Se ne rallegri or dunque Londra; e passe
Il bel nuovo miracolo ai futuri
Per tornagusto a quei che un re nojasse.
Tu caccia intanto i pensamenti oscuri;
E allo scriver sol pensa, a scriver nato;
Che non è cosa al mondo altra che duri.
Amami; e riedi ove ognor sei bramato.

TRADUCTION

La voici donc enfin ta douce lettre, cher Chénier, cette lettre si longtemps attendue et que j'aurais souhaitée un peu plus longue.

Mais tu as su présenter ta petite paresse sous un jour si aimable que je suis convaincu que ton silence ne provient pas d'un manque d'affection.

Moi, qui pourtant ne le cède à personne en paresse, je veux non-seulement te répondre, mais encore te répondre en vers, qui seront fort maigres à ce que je vois.

Mais comme je sais que tu aimes les lettres antiques, que

tu t'es abreuvé à la fontaine et que tu écris des vers trempés de miel attique,

Je veux te faire avaler ces méchants vers, pour te punir de ton silence, qu'il est bien juste de te faire payer d'une façon ou d'une autre.

J'apprends qu'elle est pour toi plus amère que l'absinthe, cette Londres où tu te trouves étranger : et véritablement c'est le supplice de Mezence,

Que d'habiter chez une nation où personne ne vous favorise des beaux liens de la joyeuse amitié. Ah! tu as bien raison de dire qu'elle a des clous de fer,

La nécessité, déesse inexorable, seule divinité à qui le tyran cède lui aussi quand elle devient géante.

De ce que je dis, un bel exemple est donné maintenant par tes Français, qui sont voisins de la liberté, précisément parce qu'ils ont usé la servitude.

Ici maintenant on n'entend plus qu'un seul cri ; grands et petits, hommes et femmes, militaires et prêtres, tous les Parisiens solonisent.

On n'entend que ce cri : les États! et si le souffle répond au désir, je crois que le règne des soldats touche à sa fin.

La triste gent, dont toute cour est pleine, murmure elle aussi, et elle pense que la chaîne rompue pourra se ressouder.

Je ne sais ce qui en résultera, mais quelque tristes que soient les soirées qui adviendront, elles le seront beaucoup moins que la nuit qui régnait en France.

Cependant moi dont l'âme n'est affligée ni par une sotte ambition, ni par la soif de l'avarice, je traine une vie doucement mêlée

De gloire et d'amour, près des yeux riants de cette vertueuse femme à qui tu as écrit, et j'apprends à moissonner des lauriers parmi les épines.

Mais je suis infatigable, tenace et invaincu dans mon sublime dessein : jour et nuit, je lime, je change, et ce que j'ai écrit deux fois je l'écris encore,

Pour que mes tragédies, quand je serai couché muet

dans le sépulcre, ne tombent pas dans la nuit de l'oubli, comme il arrive aux écrits des ignorants.

Et que d'efforts pour faire résonner la trompette de cette bavarde que nous appelons Renommée et faire retentir ensuite l'écho des siècles!

Ce désir insensé me domine tellement qu'il me fait supporter les tourments de cette chose qu'on a bien tort de ne pas appeler mort,

C'est-à-dire de revoir les sottes erreurs des imprimeurs, correcteurs et protes, tous à l'envi plus inattentifs les uns que les autres.

Parmi les points et les virgules, les *f* et les *j*, je consume donc les jours, les mois et les années. pour que les ignorants puissent me comprendre.

Mais toi, que fais-tu chez ces flegmatiques Anglais, dont la triste et taciturne face redouble les désagréments de leurs épais brouillards?

N'y a-t-il point parmi leurs savants quelqu'un qui te plaise? Je crois qu'un croc serait bien utile pour leur arracher du gosier les paroles qui te glacent.

Mais il se prépare chez eux, à ce que j'apprends, une fête pompeuse, en l'honneur du roi qui a recouvré la raison, ce qui est un grand sujet de réjouissance.

En vérité, c'est une grande merveille, et qui doit te paraître telle, non-seulement qu'un roi ait retrouvé sa raison, mais encore qu'il ait pu la perdre.

Que Londres s'en réjouisse donc maintenant et que ce miracle nouveau passe à la postérité, pour raviver le royalisme de ceux qui se dégoûteraient d'un roi.

En attendant, chasse tes sombres pensées. Toi qui es né pour écrire, ne pense qu'à écrire. C'est la seule chose au monde qui soit durable.

Aime-moi et reviens où tu es toujours désiré.

(Trad. B. de F.)

NOTICE SUR ANDRÉ CHÉNIER

PAR PALISSOT [1]

(1788).

Chénier (Marie de Saint-André), frère aîné du précédent. C'est à son insu que nous nous permettons de le révéler à la renommée, persuadé qu'il voudra bien nous pardonner de le comprendre dans cette espèce de tableau de famille que nous venons de tracer, et dont nous aurions trop de regret de l'exclure, en cédant à sa modestie. Avec moins d'empressement de se produire, et un désir de gloire non moins vif que celui de son frère, mais auquel il sait commander, jusqu'à présent il ne paraît occupé, si nous l'osons dire, qu'à méditer sa réputation dans le silence. Qu'il nous permette, cependant, l'expression du plaisir que nous ont fait le peu d'ouvrages qu'il a bien voulu nous communiquer. Peut-être avons-nous été moins frappé des talents qu'ils annoncent pour la poésie, que d'un caractère de pensée mâle et profonde, qui ne peut appartenir qu'à l'homme de génie.

1. *Œuvres de Palissot*, Paris, 1788. — Cette notice sur André Chénier, qui vient après celles consacrées à M. Louis de Chénier et à Marie-Joseph, se trouve au tome III, pages 123 et 124. Elle est très-remarquable par la date à laquelle elle a été écrite. Le Brun, dans son Epître, et Palissot, dans cette notice, ont tous deux présagé le génie d'André Chénier, et devancé le jugement de la postérité.

(B. de F.)

Lorsque tout semble nous précipiter vers la ruine des arts, c'est pour nous une satisfaction bien pure et bien douce que de pouvoir encore annoncer à notre patrie des jours de gloire, et de trouver dans une même famille les motifs de tant d'espérances.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Le *Jeu de paume* et *l'Hymne aux Suisses de Châteauvieux* furent publiés du vivant de l'auteur.

La *Jeune captive* parut dans la *Décade philosophique* du 20 nivôse an III, avec cette note :

« Il avait beaucoup étudié, beaucoup écrit, et publié fort peu. Fort peu de gens aussi savent quelle perte irréparable ont faite en lui la poésie, la philosophie et l'érudition antique. »

La *Jeune Tarentine* parut dans le *Mercure* du 1er germinal an IX. Quelques fragments :

> Accours, jeune Chromis, je t'aime et je suis belle...
> Néère, ne va point te confier aux flots...
> Souvent las d'être esclave et de boire la lie....

furent cités par Châteaubriand dans le *Génie du christianisme*, en 1802 (2e partie, livre III, chapitre VI).

En 1811, à la mort de Marie-Joseph Chénier, les manuscrits d'André passèrent entre les mains de Daunou, avec ceux de Marie-Joseph, dont ce savant était l'ami intime.

Des fragments du *Mendiant* furent insérés en 1816 dans les « *Mélanges littéraires* composés de morceaux inédits de Diderot, de Caylus, de Thomas, de Rivarol, d'André Chénier, etc., recueillis par M. Fayolle. Paris, Pouplin, 1816. »

Première édition en 1819, sous ce titre : « *Œuvres complètes d'André de Chénier*. Paris, Beaudoin frères,

Foulon et Cie, libraires, 1819. » H. de Latouche avait été chargé du travail de cette édition.

En 1819, H. de Latouche inséra à la suite des Poésies des *Mélanges de prose*, composés d'articles publiés du vivant de l'auteur et de quelques morceaux et fragments posthumes.

En 1820, réimpression de l'ouvrage, in-18.

Nouvelle réimpression en 1822.

En 1824 et 1826, les œuvres d'André Chénier furent imprimées à la suite des Œuvres de Marie-Joseph, sous ce titre : « *Œuvres posthumes d'André Chénier,* revues, corrigées et mises en ordre par D. Ch. Robert. Paris, Guillaume, 1826. » Il y avait deux volumes comprenant des poésies et des œuvres en prose. Le texte de cette édition laisse à désirer.

H. de Latouche publia dans deux articles de la *Revue de Paris,* en décembre 1829 et en mars 1830, plusieurs fragments inédits d'André Chénier. En 1833, une nouvelle édition des œuvres du poète fut augmentée des fragments publiés dans la *Revue de Paris,* et d'autres dont la copie fut donnée par la famille. Elle portait le titre : *André Chénier, poésies posthumes et inédites.* Nouvelle et seule édition complète; 2 vol. in-8. Paris, Charpentier et Eug. Renduel, 1833. »

H. de Latouche disait dans la notice :

« André Chénier avait classé ses manuscrits en trois portefeuilles, et les avait numérotés de sa main. Le premier contenait ceux de ses ouvrages qu'il jugeait terminés, du moins selon la portée de son talent, et, dans son respect pour le public, il ne destinait que

ceux-là à une prochaine publication. Le portefeuille n° 2 renfermait des ébauches très-avancées, lesquelles pourtant paraissaient à l'auteur manquer des profits d'une méditation plus longue, d'un plus assidu travail, ou de quelque inspiration fortuite d'une de ces matinées qui viennent illuminer votre esprit. Ce que la vie est à l'argile, le poète l'attendait encore de la part d'un ami sans complaisance, ou de cette émulation plus mystérieuse qu'il avait coutume de puiser dans le sourire de Fanny ou de Néère. Enfin le dernier portefeuille n'était qu'un recueil d'esquisses indécises et de vagues projets. C'est celui-là, et celui-là seul, qui a été conservé, et que le public connaît. »

D'après M. Gabriel de Chénier, cette prétendue division n'a jamais existé que dans l'imagination du premier éditeur, et, en effet, l'œuvre de Chénier, telle que nous la possédons aujourd'hui, dément cette légende des trois portefeuilles déjà contestée par Sainte-Beuve. H. de Latouche donnait même une préface que le poète avait esquissée pour le portefeuille n° 1 ; la voici :

« L'auteur de ces poésies les a extraites d'un grand nombre qu'il a composées et travaillées avec soin depuis dix ans. Le désir de quelque succès dans ce genre et les encouragements de ses amis l'ont enfin déterminé à se présenter au lecteur. Mais comme il est possible que des amis l'aient jugé avec plus de faveur que d'équité, et aussi que les idées du public ne se rencontrent pas avec les siennes et les leurs, il a cru meilleur d'en faire l'essai en ne mettant au jour qu'une petite partie de ses ouvrages. Car si le peu

qu'il publie est goûté, il en aura plus de plaisir et de courage à montrer ce qui lui reste; sinon, il vaudra mieux pour les lecteurs d'être fatigués moins longtemps, et pour lui de se rendre ridicule et ennuyeux en moins de pages. »

Cette préface a-t-elle été écrite par André Chénier en vue d'une publication éventuelle, ou n'est-elle qu'un pastiche de l'éditeur? C'est ce qu'on ne saurait jusqu'à présent dire avec certitude.

André Chénier a pu écrire ces lignes pour quelque projet de publication, mais il ne s'agissait pas d'un portefeuille n° 1, devant prendre le pas sur un portefeuille n° 2 et sur un portefeuille n° 3. Il faut laisser de côté ces inventions peu ingénieuses, destinées à grandir le poète qui n'en a pas besoin.

En février 1839, Sainte-Beuve publia dans la *Revue des Deux-Mondes* sous le titre de *Quelques documents inédits sur André Chénier*, une étude où il rétablissait le dessin général du poème d'*Hermès* et donnait de nouveaux fragments. Ces fragments enrichirent d'abord l'édition de 1833, dont les exemplaires restants reçurent un nouveau titre : « *Poésies d'André Chénier*, précédées d'une notice par M. Henri de Latouche, suivies de notes et fragments, etc. Nouvelle édition ornée d'un portrait d'André Chénier, Paris, Charpentier, 1839 »; et quand ces exemplaires restants furent épuisés, les recherches de Sainte-Beuve enrichirent une nouvelle édition qui parut sous le même titre en 1841 et dont le cliché a fourni depuis lors, à des dates diverses, un grand nombre de tirages. — Nous avons reproduit, en tête du premier volume, l'étude

de Sainte-Beuve, ainsi qu'un autre article qu'il fit paraître en 1851 sur *André Chénier, homme politique.*

En 1840, dans la Bibliothèque d'Élite, « *Œuvres en prose de André Chénier,* augmentées d'un grand nombre de morceaux inédits, et précédées de toutes les pièces inédites relatives à son procès devant le tribunal révolutionnaire, seule édition complète publiée sur les manuscrits autographes de l'auteur, communiqués par la famille. Paris, librairie de Ch. Gosselin, 9, rue Saint-Germain des Prés, 1840. »

Dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, du 10 août 1864, M. A. France publia quelques vers inédits attribués à André Chénier. (Voy. tome Ier, la note 2 de la p. 135.)

M. Egger, dans la *Revue des Cours littéraires* du 7 décembre 1867, donna une étude sur l'*Hermès* où il apporta quelques fragments inédits.

M. Guillaume Guizot, ayant eu les manuscrits sous les yeux, put, le 3 février 1869, dans son cours du Collège de France, produire quelques détails nouveaux.

M. Becq de Fouquières publia une première édition critique des *Poésies d'André Chénier* en 1862, chez Charpentier, un vol. in-12; « Édition ornée d'un portrait d'André Chénier, avec une étude sur sa vie et ses œuvres, des variantes, notes et commentaires, un lexique et un index ».

Œuvres en prose de André Chénier, nouvelle édition revue sur les textes originaux, précédée d'une Étude sur la vie et les écrits politiques d'André Chénier et sur la conspiration de Saint-Lazare, accompa-

gnée de notes historiques et d'un index par L. Becq de Fouquières. Paris, Charpentier et Cie, libraires-éditeurs, 28, quai du Louvre, 1872.

Une deuxième édition critique des Poésies, par le même érudit, chez le même libraire, en 1872, avec une « étude sur la vie et les œuvres d'André Chénier, bibliographie des œuvres posthumes, aperçu sur les œuvres inédites, variantes, notes, commentaires et index. » Ces éditions méritoires furent justement appréciées du public lettré. Sainte-Beuve a consacré à la première un article très-favorable, à la date du 20 octobre 1862[1].

En 1874, M. Gabriel de Chénier, fils de Louis-Sauveur de Chénier, frère d'André et de Marie-Joseph, donna chez Alph. Lemerre, une édition des « *Œuvres poétiques de André de Chénier*, avec une notice et des notes, par M. Gabriel de Chénier, » en 3 vol. petit in-12 (format elzévirien). Cette édition faite d'après les manuscrits dont M. G. de Chénier est resté le dépositaire, accrut considérablement ce que l'on connaissait de l'œuvre d'André. La notice fournit de même un certain nombre de documents précieux. Il est très-désirable que la publication de M. Gabriel de Chénier se complète par celle des œuvres en prose, qu'il annonce à la fin de cette notice. Il aura ainsi rempli son œuvre en mettant en circulation tout ce qu'a laissé son oncle; et les Lettres (qu'il n'en doute pas) lui en sauront gré, comme elles lui savent gré, malgré les quelques critiques

1. Voy. *Nouveaux lundis*, t. III, p. 330.

qui lui ont été adressées, de la partie de travail qu'il a déjà accomplie.

L'année suivante, M. Becq de Fouquières fit paraître chez le libraire Charpentier, un volume intitulé : « *Documents nouveaux sur André Chénier et examen critique de la nouvelle édition de ses œuvres*, accompagnés d'appendices relatifs au marquis de Brazais, aux frères Trudaine, à F. de Pange, à madame de Bonneuil, à la duchesse de Fleury. » Nous avons dit, dans l'Avant-propos de la présente édition, quelles obligations nous avions à cet ouvrage. Quant au ton un peu acerbe avec lequel y sont relevées les erreurs commises par M. G. de Chénier, il faut reconnaître que ce dernier avait, dans sa notice et dans ses notes, attaqué assez vivement l'auteur des éditions critiques de 1862 et de 1872. M. Becq de Fouquières usait donc de représailles, mais c'était le cas, ou jamais, de les exercer avec une extrême modération. Il nous semble que cette hostilité qui s'est déclarée entre les deux plus récents éditeurs d'André Chénier n'est pas une des moindres raisons que puisse avoir le public de désirer et de bien accueillir une édition nouvelle. Cette hostilité, en effet, jette à travers ces purs et riants poèmes, des notes aigres qui impatientent le lecteur. M. Sainte-Beuve paraissait déjà prévoir et craindre ces fâcheuses querelles, lorsqu'il écrivait en 1839 : « André Chénier voulait ressusciter la Grèce; pourtant il ne faudrait pas autour de lui, comme autour d'un manuscrit grec retrouvé au XVIe siècle, venir allumer, entre amis, des guerres de commentaires : ce serait pousser

trop loin la Renaissance. » Nous ramenons dans l'œuvre de notre dernier classique, comme on l'a quelquefois appelé, la sérénité et la paix, rendant justice à tous nos prédécesseurs, et réclamant l'indulgence de ceux qui nous succéderont.

LOUIS MOLAND.

TABLE DES MATIÈRES

ÉPITRES

Pages.

I. A Lebrun et au marquis de Brazais. 3
II. A Le Brun 10
III. Au même 12
IV. Au chevalier de Pange. 17
V. A M. Bailly. 19

THÉATRE

Tragédies. I. Bataille d'Arminius 25
II. Alexandre VI 28
III. Fragments. 31
Comédies 34
Satires. I. Les charlatans. 34
II. La liberté. 44
III. Les initiés. 48
IV. Fragments de pièces dont le sujet est ignoré. 52

POÉMES

Pages.

I. L'invention 57
II. Hermès 70
III. Suzanne. 105
IV. Amérique 118
V. L'art d'aimer 153
VI. La superstition 173
VII. Les cyclopes littéraires. 176

POÉSIES DIVERSES

I. Conte. 205
II. Épigramme. 206
III. Sur la reconnaissance 207
IV, La frivolité. 208
V. Fable traduite d'Horace. 209
VI. Ainsi lorsque souvent. 211
VII. Sans parents, sans amis. 211
VIII. Les poètes. 212
IX. C'est cet amour profond 214
X. Voyez rajeunir d'âge en âge 216
XI. Belles, le ciel a fait 217
XII. Aux déserts de Barca 217
XIII. Finir un ouvrage ainsi : Tel que tenant en main 220
XIV. D'un cœur moins agité. 220

Pages

XV. J'erre au sommet des montagnes 221
XVI. Allons, allons, mes beaux coursiers 222
XVII. Plutarque, au traité qu'un prince doit être savant 225
XVIII. Stances sur le *Catéchisme français*. 226
XIX. Comparaison 228

SATIRES

I. Il est bon de tout feindre 233
II. Alors pour son argent 233
III. Le bon Chartrain 234
IV. Or venez maintenant. 236
V. C'est son chef-d'œuvre 237
VI. La couronne toujours 237
VII. Il faut avec le fer 238
VIII. Pour lui l'ombre du cabinet 239

HYMNES

I. A la France. 243
II. Terre, terre chérie. 249
III. La France libre. 250
IV. S., père de la loi. 252
V. A la pauvreté. 253
VI. Au temps. 253

ODES

Pages.

I. La déesse aux cent voix bruyantes 257
II. J'ai vu sur d'autres yeux. 257
III. Aux premiers fruits de mon verger 258
IV. A Fanny 260
V. Fanny, l'heureux mortel 261
VI. Mai de moins de roses. 262
VII. A Fanny malade. 264
VIII. Versailles 266
IX. Mais la haineuse ingratitude 269
X. A Charlotte de Corday. 270
XI. Strophe I. O mon esprit, au sein des cieux . 273
XII. Un vulgaire assassin. 277
XIII. Il demande du pain 279
XIV. Mon frère, que jamais la tristesse. 281
XV. La jeune captive 282

IAMBES

I. Sa langue est un fer chaud. 287
II. Voûtes du Panthéon. 288
III. Aux Muses 290
IV. L'échafaud est pour eux 291
V. Grâce à notre sénat 292
VI. Vingt barques, faux tissus 295
VII. Quand au mouton bêlant. 296

Pages.
VIII. J'ai lu qu'un batelier. 297
IX. On vit; on vit infâme. 299
X. Mais quel est ce grand brun? 300
XI. Comme un dernier rayon. 301

MÉLANGES LITTÉRAIRES

I. Note de lecture 307
II. Comme je m'ennuie fort ici. 307
III. Sur la peinture d'histoire. 311
IV. Préface d'un ouvrage politique 318
V. Premier chapitre d'un ouvrage sur les causes et les effets de la perfection et de la décadence des lettres 320
VI. Ils étaient façonnés tellement. 329
VII. Sur le marquis de Villette. 330
VIII. Sur les flatteurs du peuple. 331
IX. Comme autrefois, le gouvernement 332
X. Les hommes ont toujours. 332
XI. La jeunesse, la beauté, la pudeur. 333
XII. Ressemblant à des troupes de furieux. . . . 334
XIII. Ils croyaient avoir secoué. 334
XIV. Furent gouvernés par des hommes. 334
XV. Tous étaient désunis 334
XVI. Alors accoururent de toutes parts. 335
XVII. Ces vils sophistes, à chaque excès. 335
XVIII. Sire, tant pis pour vous. 336
XIX. Sur le serment civique. 336
XX. Les Chinois avouent.. 337

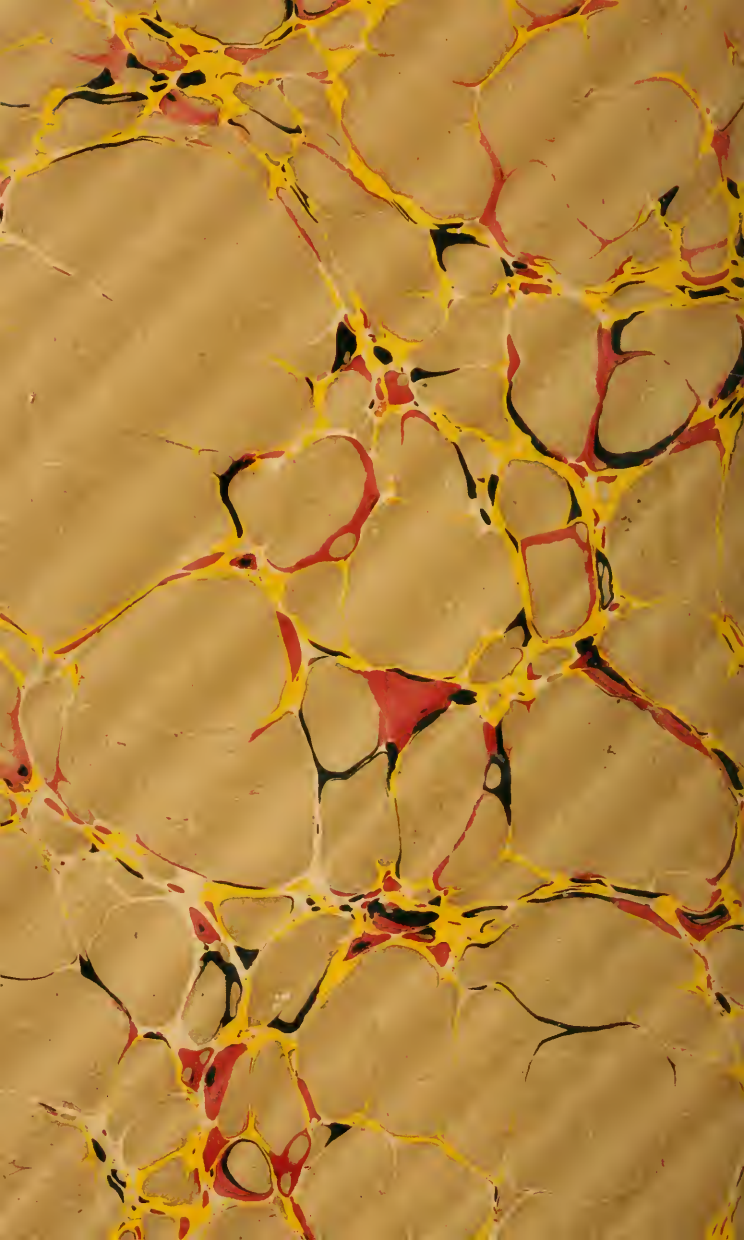
Pages.
XXI. Dans les conseils, dans les fêtes. 337
XXII. De grands patriotes ont remarqué. 337
XXIII. Les calomnies, même réfutées. 338
XXIV. C'est un bienfait du ciel. 338
XXV. Souvenir d'enfance 338
XXVI. Je me souviens qu'étant à Montigny. 339
XXVII. Note écrite sur le Malherbe 340
XXVIII. Note latine. 341

APPENDICE

I. Premières poésies.
Imitation d'Homère. 345
Imitation de Virgile. 345
Quand à peine Clothon. 347
Ah! quand presque en naissant.. 348
Pourquoi, me suis-je dit.. 349
Fragment inédit. 350
Élégie. 351
II. Vers grecs, latins et italiens composés en Angleterre.
Vers grecs. 353
Traduction. 354
Vers latins. 355
Traduction. 356
Vers italiens. 356
Traduction. 357
Pièces adressées a André Chénier.
Épitre à André Chénier, par Le Brun. . . 358

Pages.
Vers espagnols de Florian. 362
Traduction. 363
Fragment d'une poésie de Niemcewicz. . . . 363
Épitre d'Alfieri à André Chénier. 364
Traduction. 367
Notice sur André Chénier, par Palissot. . . 370
Notice bibliographique. 373

Paris. – Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.



PQ
1965
A1
1889
t.2

Chénier, André Marie
Oeuvres poétiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY